NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
I
552
VITTORIO EM. III
NAPOLI

Gino Doria

.... Me, poor man,
my library is dukedom
large enough

The Tempest I.2

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES
SUR L'ITALIE.

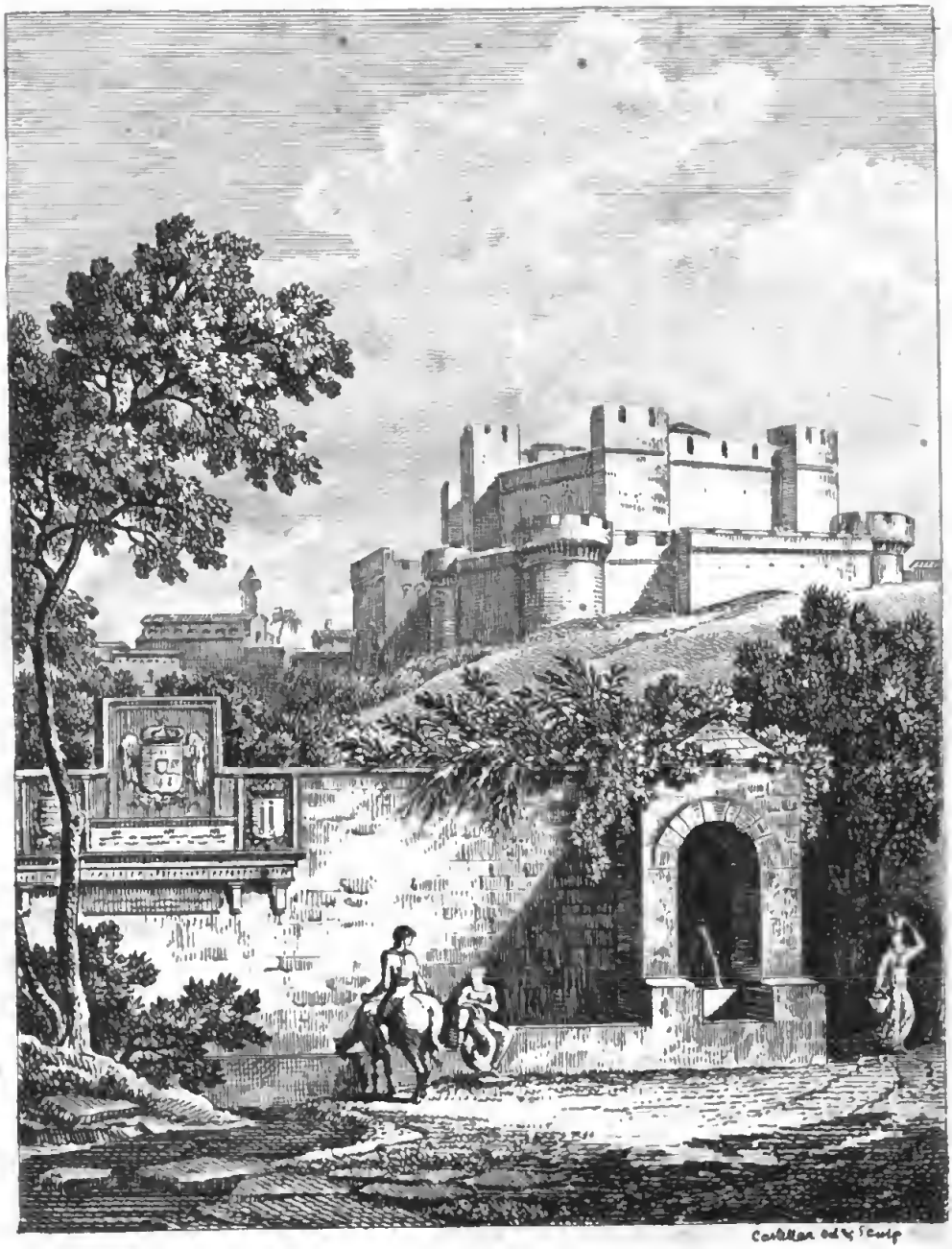
TOME PREMIER.

Google

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8.

Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

PL. III.



FONTAINE DE TANCREDE.

LETTRES
SUR L'ITALIE,

FAISANT SUITE AUX LETTRES

SUR LA MORÉE, L'HELLESPONT ET CONSTANTINOPLE,

PAR A. L. CASTELLAN,

MEMBRE HONORAIRE
DE L'ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS.

CINQUANTE PLANCHES DESSINÉES ET GRAVÉES PAR L'AUTEUR.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ A. NEPVEU, LIBRAIRE,
PASSAGE DES PANORAMAS.
MDCCCXIX.

960839

FONDO DORIA I.552/1

Digitized by Google

LETTRES

SUR L'ITALIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Départ de Corfou. — Retour sur les côtes de cette île. — Aspect du pays. — Réflexions sur son climat, ses habitans, etc.

Corfou, le 7 août 1797.

La Grèce que nous quittions à regret, et l'Italie où tendoient tous nos vœux, nous faisoient considérer Corfou comme un obstacle fâcheux, une barrière que nous étions impatiens de franchir. En effet, cette île, située entre deux contrées également intéressantes, n'offre dans l'aspect du pays, dans le style des constructions, et jusque dans les usages des habitans, qu'un mélange de grec et d'italien; tableau sans couleur, formé de traits indécis et de physionomies sans caractère.

Jusqu'alors, soutenus, exaltés par de grands souvenirs, nous en supportions mieux les ardeurs du climat, les fatigues, les contrariétés de la route. Mais ici, nous nous laissions aller à un découragement apathique qui suspendoit

toutes nos facultés, et les absorboit dans un seul sentiment, celui de l'attente. Nous n'existions plus que dans le passé; nous soupirions après l'avenir, et nous faisions peu de cas du présent.

Que dirai-je encore de cette île que je ne peux regretter, et dont j'aurois mauvaise grâce à faire la description?

Nous y avons séjourné une quinzaine de jours, et n'y avons vécu, pour ainsi dire, que la nuit. En effet, l'ardeur du soleil étoit telle, pendant la journée, qu'il devenoit presqu'impossible de s'y exposer; et si nous l'eussions fait, les habitans, qui se tiennent eux-mêmes renfermés, nous auroient taxés de folie. Il nous est arrivé une seule fois de traverser à midi la place d'Armes pour aller chez le commandant français, et nous avons eu le visage brûlé; l'épiderme s'en est même détaché, et ne s'est renouvelé que long-temps après. Nous restions donc pendant tout le jour couchés, haletans, trempés de sueur, et dévorés par des essaims de mouches et de cousins. Incapables de la plus légère application, nous ne pouvions ni lire, ni manier la plume ou le crayon. Toutes nos facultés étoient éteintes, et à peine retrouvions-nous un peu d'énergie quand le soleil abandonnoit l'atmosphère. Encore laissoit-il après lui les traces de son ardent passage; les murailles et

la terre même étoient brûlantes et conservoient de la chaleur jusqu'au lendemain. On ne sortoit des maisons que le soir, pour aller respirer plus librement dans les promenades et sur le bord de la mer; cependant à trois heures de nuit (onze heures) l'on couroit se renfermer au théâtre, moins par goût, il est vrai, que par désœuvrement : le beau monde y bravoit la chaleur devenue bientôt étouffante, pour avoir le plaisir d'étaler des parures recherchées, et de briller un moment à la lueur des lustres et des bougies allumés dans toutes les loges qui deviennent des salons de compagnie. L'on s'y rend des visites ; on y offre des glaces, du café, des sucreries ; et l'on s'y amuse à diverses sortes de jeux tout-à-fait étrangers à ceux de la scène. D'ailleurs le spectacle n'étoit composé que de plates arlequinades et de farces indécentes qui ne scandalisoient néanmoins personne ; pas même les ecclésiastiques, qui se montroient sans scrupule aux premières places.

Privés depuis long-temps de toute espèce de représentation théâtrale, nous aimions à revoir cet appareil de décorations, ce mouvement scénique, ce mélange de déclamation, de musique et de danses, et ce concours de la bonne compagnie qui formoit la partie la plus agréable du spectacle. D'ailleurs nous entendions, pour la

première fois, cette langue cadencée, sonore et mélodieuse, qui devoit nous enchanter plus tard sur les théâtres de Naples, de Rome et de Florence. Mais ce foible dédommagement ne m'auroit pas fait prolonger davantage mon séjour dans cette île; et j'ai regardé le moment du départ comme celui de notre délivrance.

Nous nous sommes embarqués ce matin; et, après avoir été tour à tour contrariés par les vents, ou enchaînés par le calme, nous nous retrouvons sur les côtes de l'île. Au tourment de l'impatience se joignoit celui d'une chaleur insupportable. Resserrés pendant cette longue journée dans une barque découverte, et sans autre abri que la voile qui nous garantissoit imparfaitement des rayons perpendiculaires du soleil, nous respirions un air enflammé; l'eau, comme un miroir ardent, sembloit réfléchir du feu. Néanmoins nos matelots grecs se seroient bien gardés de tenir la mer pendant la nuit; il falloit donc ramer péniblement pour gagner le rivage. Déjà le découragement s'étoit emparé d'eux; les chants joyeux qui les animent au travail avoient cessé, et leurs forces étoient épuisées, lorsqu'enfin ils ont pu jeter l'ancre dans un petit golfe abordable seulement pour des bateaux.

Pendant que l'équipage s'occupoit de la ma-

nœuvre, je faisois remarquer l'aspect pittoresque de ce lieu au seul de mes anciens compagnons de voyage qui me fût resté (1); son caractère, ses goûts et ses sentimens sympathisent avec les miens. Notre isolement, dans un pays où tout nous est étranger, nous fait un besoin, je dirai même un devoir, d'une liaison plus intime, qui doit se resserrer encore par l'échange continuel de confiance et de bons offices que nous chercherions en vain au dehors. Aussi, mettons-nous en commun nos projets, nos actions, nos plaisirs et nos peines. Nos âmes sont en harmonie : elles reçoivent les mêmes impressions, les doublent en les partageant; et le spectacle de la nature nous paroît bien plus admirable lorsque nous en goûtons ensemble les beautés.

Celui que nous avons sous les yeux est d'un effet extrêmement pittoresque : ce golfe est entouré de rochers et de hautes montagnes, formant un amphithéâtre couvert d'une belle végétation. L'aspect de ce lieu est frais et riant,

(1) M. Stanislas Léveillé, ingénieur en chef des ponts et chaussées. Des autres artistes français avec lesquels nous avions fait le voyage de Constantinople, quelques uns étoient restés dans cette capitale. Ayant été accompagnés des autres jusqu'à Coron en Morée, nous nous en sommes séparés avec peine, et seulement dans l'intention de visiter plus librement la Grèce et l'Italie.

quoique sauvage, inhabité et sans aucune trace de culture; son contraste avec les côtes arides et brûlées, que nous avons eu sous les yeux pendant presque toute la journée, y ajoute de nouveaux charmes.

Les derniers rayons du soleil ne dorent plus que la cime de deux énormes cyprès plantés, comme à dessein, de chaque côté du bocage qu'ils dominent avec une sorte d'orgueil; mais leur tête superbe est agitée par les vents, tandis que les autres arbres sont à l'abri de toute atteinte, et que leur feuillage est immobile. La mer est paisible et transparente; l'absence du soleil et le voisinage des bois qui donnent à l'air plus d'élasticité, nous invitent à profiter d'un reste de jour pour visiter ce vallon.

Nous marchions à travers les lentisques et les lauriers-roses rafraîchis par les eaux d'une fontaine dont le réservoir étoit entouré de citronniers fleuris. Quelques pans de murs embrassés par les tortueuses ramifications d'un vieux cep de vigne; d'autres arbres, plantés avec une sorte de régularité et couverts de fruits, nous ont prouvé que ce lieu maintenant sauvage étoit autrefois habité.

En effet, quoiqu'isolé, circonscrit, et à peu près inabordable, ce fertile terrain devoit offrir toutes les ressources nécessaires à la vie; c'étoit

Digitized by Google

peut-être la retraite d'un sage désabusé des plaisirs de la société, ou cherchant à oublier dans la solitude les peines de l'existence et les vanités du monde : mais il n'avoit pas sans doute de famille, de compagne, de postérité ; il ne possédoit même pas un ami pour lui fermer les yeux, car cet asile eût été respecté....

Ces ruines, qui offrent les traces d'un désastre peu ancien, et dont notre imagination se plaisoit à faire un agréable séjour, devenoient le motif de conjectures qui jetoient un vif intérêt sur ces lieux. L'événement qui les a convertis en une solitude n'a sûrement rien de commun avec ces grandes infortunes dont l'histoire conserve le souvenir. Cependant ce malheur pour être vulgaire en est-il moins réel, et la famille des Atrides est-elle plus à plaindre que celle du pâtre mourant victime d'un accident funeste ? Quoi qu'il en soit, comment se fait-il que, dans une île très-peuplée, personne ne vienne cueillir ces fruits, tailler ces arbres, diriger ces eaux qui coulent ignorées et presque inutiles ?

Il est des pays qui ne peuvent suffire à la multitude des habitans qui s'y pressent, qui s'y disputent leur subsistance, et qui sont enfin forcés par le besoin de transporter leurs pénates dans un autre hémisphère : ici, sous le climat le plus beau, le plus sain, la nature prodigue ses trésors

dans la solitude pour les seuls hôtes des bois et des airs, à moins que le hasard n'y amène passagèrement un voyageur qui, comme nous, sache apprécier et goûter les bienfaits d'une Providence toujours active.

Nous avons été distraits de nos rêveries par le sifflet du patron qui nous rappeloit à bord. Les matelots faisoient leur frugal repas du soir avec des olives conservées dans l'huile, et une sorte de bouillie composée de farine de calambrock. Les plus rigides observateurs des fréquens carêmes des Grecs se contentent de biscuit frotté d'ail. Avant de se livrer au sommeil dont ils avoient grand besoin, ils ont abaissé les vergues et même ployé le mât; ils ont éteint avec beaucoup de soin le feu qu'ils avoient allumé sur la plage. Ces précautions, dont ils usent pour se soustraire pendant la nuit à la vue des corsaires qui rôdent sans cesse dans ces parages, nous ont donné le mot de l'énigme qui nous avoit tant occupés.

En effet, d'abord surpris de ce qu'on avoit déserté un local qui offroit tant d'avantages, nous avons lieu maintenant de l'être bien plus de ce qu'il ait jamais été habité. Aussi ne doit-on pas s'attendre à trouver sur cette côte, exposée aux cruelles déprédations des Barbaresques, des champs cultivés, ornés de maisons de

plaisance ou d'habitations rurales disséminées à de grandes distances les unes des autres; elles forment des villages, et sont protégées par des tours qui servent de refuge, en cas d'alerte, aux femmes et aux enfans, tandis que les hommes, toujours armés pour la cause commune, repoussent l'agression et défendent leurs propriétés.

Mais souvent, accablés par le nombre ou pris à l'improviste, ils ne peuvent résister aux attaques de ces pirates qui ne vont que par bandes aguerries, et qui sont instruits de toutes les particularités qui peuvent leur offrir des chances de succès et d'impunité. Jusques à quand une poignée de barbares sera-t-elle le fléau des rives de la Méditerranée ?

Les Etats qui sont exposés à leurs vexations entretiennent cependant des galères pour nettoyer les côtes; mais on ne les envoie à la poursuite des corsaires que quand ils projettent une expédition de quelque importance ; et on ne tient nul compte des vexations particulières qu'ils exercent sur les malheureux habitans des campagnes et sur les voyageurs isolés qu'ils emmènent captifs.

On se contente alors d'offrir à leurs bourreaux l'appât d'une rançon qui multiplie journellement les victimes. Ces transactions, qui font briller,

il est vrai, le zèle de la religion chrétienne, accusent les gouvernemens de foiblesse, ou d'une coupable insouciance. Ne devroient-ils pas plutôt former une nouvelle croisade, et se réunir enfin pour secouer un joug aussi onéreux qu'il est humiliant ?

LETTRE II.

Autre mouillage dans l'île de Corfou. — Village misérable. — Albanais voyageurs. — Contraste de ces Grecs avec les habitans des îles Vénitiennes.

Corfou.

Vers la fin de la nuit nos marins ont mis à la voile; mais ils n'ont fait qu'une tentative infructueuse pour traverser le canal. Le vent qui s'engouffre dans l'Adriatique, et qui étoit réfléchi par la chaîne des montagnes de l'Epire, les a repoussés et rejetés dans un autre petit port de l'île de Corfou. Notre sommeil n'avoit point été troublé par le bruit inséparable d'une pareille manœuvre; et, à ma grande surprise, je me suis vu transporté, comme par enchantement, dans un lieu inconnu, et qui a bien moins de charmes. La scène a changé : l'agreste vallée a disparu; au lieu des deux cyprès, j'aperçois sur un coteau escarpé des tours et les ruines d'une antique forteresse dont on distingue encore les doubles portes. Quelques misérables maisons et une petite église remplacent notre joli bocage. L'aspect de ce lieu est aride et

repoussant. Que j'aimois mieux ma solitude! J'y voyois la nature dans toute sa sauvage simplicité; je pouvois y rêver à loisir, la peupler à mon gré de nymphes ou de dryades; Nausicaë et ses compagnes pouvoient s'y offrir à nos regards.... Mais ici, le moyen d'avoir des illusions? Je n'ai sous les yeux qu'un village comme il y en a tant; et ses tristes alentours se refusent à toutes les divagations de la pensée.

Il est habité par quelques pauvres Grecs. Les femmes et leurs enfans, à l'ombre sous des hangards couverts de roseaux, s'occupent à teiller du chanvre; tandis que les hommes, jaloux du privilége de chefs de famille, sont accroupis et entourés d'un nuage de fumée de tabac. Ils jouissent de leur désœuvrement, et oublient, dans une espèce d'apathie, les soins du ménage et les travaux de l'agriculture dont ils paroissent laisser tout le fardeau à leurs compagnes qu'ils traitent comme des esclaves. D'ailleurs le terrain semble avoir été frappé de stérilité; la chaleur a tari les sources, a brûlé l'herbe des pâturages. Je ne vois que des rochers dépouillés, des ruines désertes, des champs pierreux où le grain est clair-semé, quelques vignes à moitié dépouillées, çà et là des buissons épineux d'où s'élèvent des micocouliers au fruit revêche, et de chétifs palmiers. Tel est le tableau qui s'est offert à nos

regards du haut d'une montagne où nous avons grimpé avec peine, et d'où nous découvrions, à plusieurs lieues à la ronde, un pays dont l'aspect a détruit l'idée agréable que nous nous étions formée de l'ancien royaume d'Alcinoüs.

Cependant, nous avons vu débarquer plusieurs troupes d'Albanais, qui fuient la tyrannie des Turcs, et viennent chercher dans cette île, sinon l'abondance et la richesse, au moins la liberté d'exercer en paix leur industrie. Le costume très-pittoresque de ces anciens sujets de Pyrrhus relève leur bonne mine; il annonce l'aisance et même un certain luxe. Ils sont presque tous grands, bien proportionnés et robustes, et paroissent adroits et intelligens. Les femmes ne sont pas voilées; les traits de leur visage sont beaux et réguliers; quoiqu'elles soient très-brunes, leur physionomie a de l'agrément, même de la douceur; et leur démarche n'est pas dépourvue de grâces. Très-laborieuses, elles ne perdent pas même le temps du voyage. Courbées alors sous le poids d'un bagage fort lourd, elles filent en marchant; un roseau fendu leur sert de quenouille; il est passé dans leur ceinture, et un morceau carré de peau sans apprêt, dont les deux bords sont réunis dans la fente du roseau, contient et enveloppe une quantité de chanvre ou de lin suffisante pour le temps du voyage.

Elles égaient leur marche par des chansons qu'elles répètent en chœur et à l'unisson. Pendant qu'elles suivoient une à une les étroits sentiers pratiqués dans la montagne, leurs maris dispersés battoient les buissons pour faire partir le gibier qu'ils tuoient avec une grande adresse à coups de fusil. Ces armes diffèrent un peu des nôtres. Le canon est d'un petit diamètre, mais fort long; aussi leur portée est-elle d'un tiers plus étendue. Le dessous de la crosse est recourbé en croissant, de manière à emboîter parfaitement l'épaule; la culasse est enrichie d'ornemens de bon goût en cuivre, en argent, ou en nacre de perles, incrustés. Pour préserver le canon d'être faussé, ce qui seroit aisé vu sa longueur, il est relié, à des distances très-rapprochées, par des cercles en cuivre qui portent les boucles d'une courroie destinée à suspendre l'arme derrière le dos. La poudre et le plomb sont distribués dans deux petites gibernes artistement travaillées, en cuir brodé de plusieurs couleurs. Ces gibernes sont fixées par devant à la ceinture qui porte en outre une paire de pistolets, le candgiar ou couteau à gaîne, et l'indispensable bourse au tabac.

Ces Albanais, hardis, entreprenans, habitués aux armes, sans cesse en guerre avec leurs voisins, et très-portés à sortir de leur pays où ils

ne possèdent rien, et qui leur fournit à peine leur subsistance, étoient tentés par le voisinage des îles Vénitiennes dont on leur racontoit des merveilles; mais les provéditeurs en défendoient l'abord à ces Grecs dont ils craignoient l'esprit remuant.

Si je dois en croire la rumeur publique, on pourroit comparer ces gouverneurs vénitiens aux anciens proçonsuls. Cherchant à étouffer chez leurs sujets toute espèce d'énergie, tout esprit guerrier et indépendant, ils devoient craindre en effet l'abord de ces étrangers, et le mélange de leur sang encore bouillant avec celui des Grecs dégénérés qui habitoient Corfou et les autres îles Vénitiennes. Ces derniers, façonnés au joug, s'abandonnant à une coupable nonchalance, se laissoient enlever le fruit de leurs travaux, et voyoient s'anéantir chez eux le commerce, l'agriculture et toute espèce d'industrie. Les provéditeurs, qui se succédoient rapidement, étoient accusés de s'engraisser à la hâte de la substance de ces peuples, pour aller ensuite jouir parmi leurs compatriotes des délices de la voluptueuse souveraine de l'Adriatique. Les Français, maîtres de Corfou, devoient, suivant les principes qui les guidoient eux-mêmes, chercher à retremper l'âme des Corfiotes et des autres insulaires; pour se faire des partisans,

ils ont ouvert leurs ports à tous les Grecs persécutés dans leur patrie, et qui sont venus en foule en chercher une autre dans les îles Ioniennes. Ils y portent l'esprit belliqueux qui les anime, l'amour du travail et la sévérité de mœurs qui les caractérisent. Puissent-ils, en échappant à un joug aussi pesant que celui des Turcs, ne pas venir se corrompre, sous prétexte de se policer, et ne pas faire l'échange des vertus natives qu'on leur accorde contre les vices brillans de la civilisation, dont nous n'avons pu entièrement nous défaire, malgré notre prétendue régénération!

LETTRE III.

Coup d'œil singulier des monts Acrocérauniens pendant la nuit. — Ile de Fano. — Les Scogli. — Côte de l'Italie. — Galère en station. — Ville d'Otrante. — Bureau de la *Sanita*. — Cérémonies burlesques. — Notes historiques.

Otrante, le 15 août.

Ordinairement la traversée de Corfou en Italie ne dure que vingt-quatre heures; et nous avons exploré pendant huit jours la partie orientale de cette île, visitant, dans le plus grand détail, et bien malgré nous, ses plus petits ports et ses moindres attérages. Avons-nous encouru l'animadversion de Neptune? a-t-il juré d'exercer, de pousser à bout notre patience? Terminerons-nous notre Odyssée par un naufrage sur les rocs menaçans de la Chimère, et par une excursion forcée à travers les monts Acrocérauniens dont nous apercevons l'affreux entassement à notre droite? Ces doutes, ces craintes nous ont accompagnés jusqu'à notre arrivée en Italie.

Pendant la nuit, la chaîne des montagnes de l'Epire nous offroit un spectacle singulier et

imposant. Une fumée épaisse et rougeâtre rouloit sur la pente des coteaux, ou entouroit leur sommet d'une ceinture enflammée; le vent propageoit l'incendie, l'étendoit en lignes sinueuses semblables à des torrens de lave qui éclairoient tous les plans des montagnes, et en déterminoient les contours par l'opposition de leurs reflets plus ou moins vifs; la mer en étoit aussi enflammée, et l'ensemble de ces effets représentoit assez bien une vaste éruption volcanique. Ce n'étoit néanmoins autre chose que l'embrasement des arbustes aromatiques qui tapissent la contrée; opération dans laquelle les habitans trouvent l'avantage de fournir au printemps une pousse vigoureuse de rejetons qui servent de pâture aux troupeaux. Dans le même moment des colonnes de fumée s'élevoient aussi à l'horizon du côté des plaines de la Puglia (1). Ce sont les chaumes que l'on brûle; et si l'atmosphère est échauffée par tous ces feux, ils ont au moins l'avantage de purifier l'air pernicieux de cette dernière contrée.

Cependant, de longues bordées nous portent vers les côtes de l'Epire d'où les vents nous

(1) Nous adopterons cette dénomination qui est au moins italienne, au lieu de celle de *Pouille*, d'autant plus malheureuse en français, qu'elle ne donne pas la moindre idée de l'étimologie du nom qui vient, comme on sait, du latin *Apulia*.

rejettent sur les îles de Fano ou des Scogli, véritables écueils, où nous ne trouvons qu'un petit nombre d'habitans affamés et qui ne peuvent nous fournir ni pain, ni provisions d'aucune espèce, pas même de l'eau. Notre impatience s'accroît de la rencontre de galères vénitiennes qui parcourent le canal avec célérité et dans tous les sens, au moyen de leur puissant appareil de rames, et qui pourroient nous transporter en quelques instans à notre destination, si les capitaines étoient disposés à nous rendre ce service. Une véritable calamité vient se joindre à toutes nos sollicitudes; comptant sur une traversée ordinaire, nos provisions, que nous n'avons pas ménagées, se trouvent finies, et il faut se réduire à la ration des matelots; pour surcroît d'infortune, la chaleur a corrompu notre eau. Cet état fâcheux alloit devenir très-alarmant, lorsqu'une divinité propice nous a gratifiés d'un souffle de vent favorable qui nous a fait dépasser le milieu du canal; et notre patron, nouvel Achates, s'est écrié : Italie! Italie! en nous montrant à l'horizon une terre peu élevée; Italie! Ce mot a retenti dans nos cœurs, les a fait battre avec autant de joie qu'en avoient éprouvé les compagnons d'Enée, et même avec une sorte d'attendrissement dont nous n'avons pu nous défendre, sentiment que

tout artiste auroit sans doute éprouvé à notre place, et qui n'a pas surpris nos Grecs.

Les côtes de l'ancienne Apulie sont telles que les décrit Virgile, et forment opposition avec l'escarpement de l'autre rive. Nous apercevions déjà les tours de la ville d'Otrante; et, toutes les voiles déployées, nous courions au mouillage, enchantés de voir le terme de nos longues contrariétés, lorsqu'un boulet de canon siffle en passant au-dessus de nos têtes et perce la voile : le bruit et la fumée attirent nos regards vers l'endroit d'où partoit le coup, et nous reconnoissons à l'autre extrémité de la rade une galère en station qui nous faisoit signe d'*amener* et d'envoyer à son bord; il auroit été peu sage de nous refuser à une invitation aussi pressante, et nous n'attendons pas une nouvelle injonction. Les marins effrayés laissent tomber la voile; le patron s'embarque aussitôt dans le canot; mon ami veut être du voyage, et ils s'éloignent à force de rames, tandis que nous mettons *en travers* pour attendre le résultat de cet événement de mauvais augure. Arrivés à bord de la galère, le capitaine, encore furieux de notre manque d'égards pour ses signaux que nous n'avions pas aperçus, menaçoit de couler bas notre foible embarcation; il la prenoit pour celle de pêcheurs qui se seroient estimés fort

Biblioteca Nazionale
V. E. III
NAPOLI

MOUILLAGE D'OTRANTE.

heureux de lui faire hommage des prémices de leur pêche; mais lorsqu'il reconnut un officier français qui pouvoit se plaindre de son procédé peu charitable, il voulut tourner cette aventure en plaisanterie, se vantant de son adresse qui lui avoit fait diriger le coup de manière à fixer notre attention, et à lui procurer l'avantage de faire notre connoissance. Mon compagnon lui fit entendre que la plaisanterie étoit un peu forte, et que nous aurions préféré de sa part moins d'adresse et plus de circonspection. Le retour de nos ambassadeurs nous laissa la liberté de courir au mouillage; on jeta l'ancre à l'entrée de la rade, et tout près d'un amas de rochers qui supportent une petite église. (*Planche I.*)

Sans perdre de temps nous avons mis pied à terre pour nous rendre à la *Sanita*, bureau de santé, que nous apercevions dans un angle des murs au dehors de la ville. A notre aspect, la foule qui garnissoit le rivage s'est écartée avec précipitation; le passage est resté libre, et nous sommes arrivés à un petit bâtiment carré auquel on monte par un escalier extérieur; nous y avons trouvé les membres de la commission de santé, siégeant ou plutôt entassés dans une espèce de tribune hors de notre portée; l'on nous a fait ranger le long des murs, en face

d'une longue table. Alors le président a interpellé le patron : celui-ci, au fait des usages sanitaires, sort du rang, s'approche du bureau pour donner connoissance de son rôle d'équipage et des passeports. Il ne suffit pas qu'il fasse lecture de ces papiers, il faut encore qu'il les déploie l'un après l'autre, et les tienne avec les deux mains sur sa poitrine; alors le secrétaire de la *Sanita* en lit à haute voix tout le contenu, et répète l'appel nominal des individus présens.

On fait ensuite au capitaine une série de questions dont quelques unes sont fort indiscrètes, mais auxquelles il répond d'une manière ambiguë. Cependant l'on exige qu'il jure, ainsi que nous, sur une croix formée par deux roseaux, que son exposé est véridique; et l'on nous ordonne de nous frapper fortement du plat de la main sous les aisselles et aux aînes, parties où se manifestent pour l'ordinaire les bubons, signes caractéristiques de la peste. Nous n'avons pu exécuter sans rire cette étrange formalité, qu'il a fallu répéter chacun en particulier, et qui a même déridé un moment les membres du grave tribunal; mais s'étant aperçus que l'un de nous ménageoit les coups, un mouvement d'effroi agite tout à coup l'assemblée, se peint sur toutes les physionomies, et

on enjoint au coupable de déclarer la cause de ces ménagemens. Ils provenoient, dit-il, de la souffrance que lui faisoit encore éprouver une cruelle brûlure. Des témoins affirment le fait par un nouveau serment, et nos juges veulent bien se contenter de cette explication. Nous demandons l'admission de lettres que nous avions écrites à nos familles et au ministre de France à Naples, pour le prier de faire abréger notre quarantaine. Il est permis au patron de les déposer sur le bureau ; mais soit maladresse, soit malice de la part du Grec, l'une de ces lettres roule sur la robe du président qui ne peut en esquiver le malheureux contact : grand brouhaha, conflit d'opinions, confusion générale. Le président sera-t-il forcé de se démettre de ses fonctions, ou se dépouillera-t-il seulement des marques de sa dignité? Ce dernier parti est adopté; la robe fatale est placée à l'extrémité d'un roseau, et emportée avec précaution par un valet qui doit à ses risques et périls lui faire subir les aspersions et fumigations pratiquées en pareille occurrence. Cependant on apporte un réchaud, et les lettres ayant été déchiquetées avec un canif, on les plonge dans le vinaigre, et on les fait ensuite sécher et presque brûler, en les exposant au-dessus des charbons et à la fumée d'aromates d'une odeur très-pénétrante, dont la vertu est

de les dépouiller de tous les miasmes contagieux. Enfin la barrière de la tribune s'est ouverte ; et un individu, qui devoit nous servir de gardien, de répondant et d'interprète, en est sorti. Après avoir été endoctriné par le président, qui ne nous a pas fait grâce d'une longue péroraison, il s'est avancé de notre côté, a donné l'accolade au patron, nous a touché la main à tous, et par là s'est mis dans le cas de partager les chances de notre quarantaine, dont la durée a été fixée, malgré nos réclamations, à vingt-huit jours.

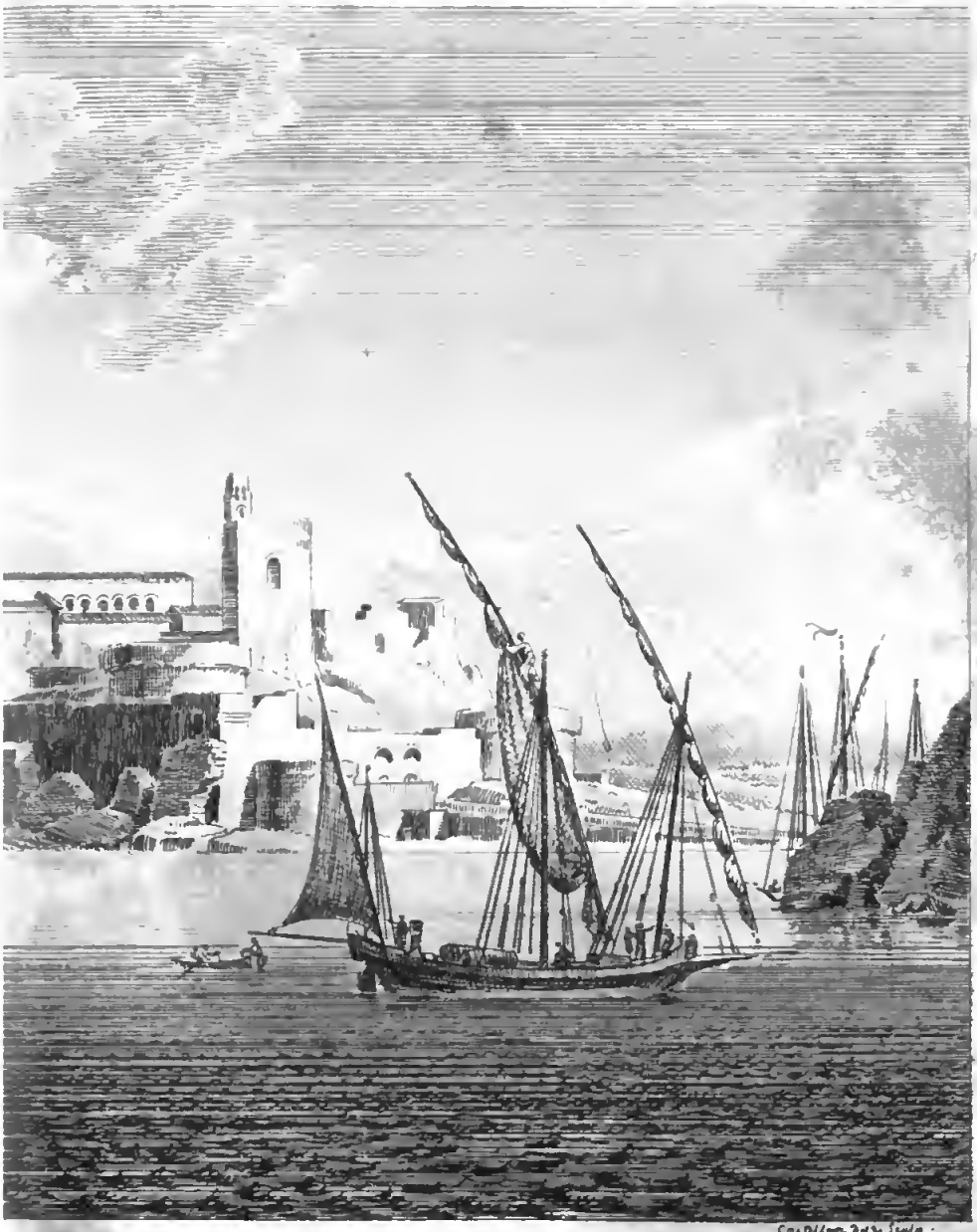
En sortant du bureau de la *Sanita*, le plus pressé étoit de nous procurer les objets de première nécessité dont nous étions privés depuis plusieurs jours : les habitans y avoient pourvu. On avoit déjà apporté sur le rivage des provisions de toute espèce, et surtout des melons, des figues, des raisins, des oranges et autres fruits excellens, dont la vue et le parfum nous enchantoient. Une ligne étoit tracée sur le sable entre nous et les marchands ; de part et d'autre on se seroit gardé de la dépasser, et un chien qui eut le malheur de venir se compromettre fut rossé d'importance. Cependant certains objets, qui apparemment étoient considérés comme sans conséquence, établirent une sorte de communication amicale entre nous et les ha-

Digitized by Google

VUE D'OTRA

Digitized by Google

PL. II.



OTRANTE.

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V.E. III - NAPOLI

Google

bitans de la ville. On pouvoit se passer un verre de liqueur et trinquer ensemble ; on s'offroit mutuellement et sans risque une prise de tabac, et même on allumoit sa pipe à celle de son voisin. Que ne sommes-nous restés à Otrante ! je suis persuadé que l'on se seroit familiarisé avec nous, qu'on nous y auroit procuré des facilités que pour l'ordinaire on refuse impitoyablement à des gens suspects. Mais comme il n'y a point de lazaret dans cette ville, nous devons achever notre temps de réclusion à Brindisi, et l'on nous a même refusé la permission de nous y rendre par terre. Notre patron ayant des affaires à traiter ici, compte y passer quelques jours, et nous aurons au moins la faculté de descendre à terre, de gravir sur les rochers qui bordent le rivage, d'où nous découvrons le développement entier de la ville dont nous ne pouvous pas cependant approcher.

Otrante offre un aspect très-pittoresque (*Planche II.*) (1). On y voit à droite l'extrémité des rochers dont l'accès nous est permis ; en face, une plage qui sert de port de débarquement pour les marchandises, et une chaussée en pente, terminée par deux colonnes, et qui mène à la porte

(1) En réunissant cette planche avec la première, on obtient l'entier développement de la rade d'Otrante.

de la ville. Cette plage sert de promenade aux habitans ; dans son enfoncement on aperçoit des coteaux peu élevés couronnés d'une fraîche verdure.

La ville se prolonge sur notre gauche et forme à son extrémité un promontoire recourbé. Elle est bâtie sur une plate-forme de rochers dont les fortifications revêtent l'escarpement qui les met à l'abri des coups de mer et des atteintes de l'artillerie. La forteresse, qui a été construite par le roi Alphonse d'Aragon, et dont il est difficile de deviner le plan, est dominée par une tour carrée ; elle porte à son sommet un beffroi qui sert à donner l'alarme sur toute la côte lorsque les Turcs menacent d'un débarquement. Le souvenir des horreurs du siége soutenu, en 1480, contre les Musulmans qui s'emparèrent de la ville, et qui menacent encore ces contrées, engage les habitans à une grande surveillance. Je ne sais si le bouleversement dont toute la côte offre les traces remonte à cette malheureuse époque, ou si on doit les attribuer à un tremblement de terre ; mais les murailles de la ville ont cédé de toutes parts à leur propre poids, et se sont écroulées, non par petites portions, mais en énormes pans qui se tiennent encore debout le long du rocher sur lequel elles étoient appliquées, et où l'on dis-

tingue leur arrachement. Elles résistent en cet état à l'effort des vagues qui en minent le pied, et bouillonnent à travers leurs vastes débris. La construction de ces murs est fort ancienne et remonte peut-être aux Romains, si l'on en juge par le système de bâtisse où l'œil découvre de petites pierres liées avec un ciment qui en forme un tout homogène et presque inaltérable.

Les tremblemens de terre sont fréquens dans le royaume de Naples. En 1450, au mois de décembre, on en ressentit un qui répandit la terreur parmi les habitans de ce pays, et, durant tout le mois, ils éprouvèrent continuellement la crainte d'être ensevelis sous les ruines de leurs maisons. La province d'Otrante fut particulièrement maltraitée; néanmoins la Terre de Labour, l'Abruzze, la Puglia entière se couvrirent de ruines; quelques châteaux furent engloutis sans qu'on pût en retrouver les moindres vestiges, et trente mille personnes périrent dans ces désastres (1). Enfin, pour apaiser la colère céleste, le roi Alphonse ordonna une procession qui partit de Brindisi pour se rendre à l'ancienne église de Sainte-Marie de Leuche, située sur le promontoire d'Otrante (2). Depuis les

(1) *Effemeride di ant conniger.* et *Pio secondo storia.*

(2) Ce promontoire nommé par les anciens *Iopigio* ou *Salen-*

temps antiques il existoit un temple en cet endroit; c'étoit celui de Minerve qu'Enée aperçut à son arrivée en Italie (1).

A cet égard, il est bon d'observer qu'en général de tous les temples des divinités mythologiques, ce sont ceux de Minerve qui ont résisté le mieux à la destruction, peut-être parce que cette déesse, considérée comme celle de la sagesse, jouissoit, même parmi les chrétiens, d'une meilleure renommée que les autres dieux du paganisme. Quoi qu'il en soit, il existe un grand nombre de ces temples qui ont été convertis en églises. On peut citer celui de cette déesse à Athènes, qui, bien que l'un des plus anciens, seroit encore entier sans le malheureux accident qui l'a fait sauter de nos jours. On voit aussi à Rome le temple de Minerva Medica, l'église Sainte-Marie della Minerva, etc.

On peut aussi remarquer que les statues de cette déesse, avec de légers changemens, peuvent avoir servi au culte chrétien, et que les plus anciennes madones ont dans leur pose et le jet des draperies quelques rapports avec les statues

---

tino, et par Pline *Ara Iapigia*, par Strabon *Scopulo Iapigio*. On le nommoit aussi *Leuca*, du nom d'une petite ville anciennement détruite, et de laquelle Lucain parle lib. 5. Il dit: *Secretaque littora Leucæ*.

(1) *Crebrescunt optatæ auræ, portusque patescit*
Jam propior, templumque apparet in arce Minervæ.
ENÉIDE, *lib. III.*

de Minerve, d'autant plus que ce n'est guère qu'au cinquième siècle que l'on a commencé à représenter la Vierge tenant l'enfant Jésus.

Les maisons de la ville d'Otrante s'élèvent au-dessus de la ligne de décombres qu'offre l'entassement de ses murs écroulés, et les couronnent d'une manière agréable et pittoresque. A la simplicité de leurs masses, aux toits extrêmement plats, aux terrasses qui les terminent, et à leurs fenêtres petites et espacées, nous avons reconnu le style que les peintres donnent aux fabriques italiennes, et qui diffère essentiellement de celui des constructions des autres pays.

La diversité des climats doit effectivement en apporter une dans la manière de construire : ici l'absence de la neige rend inutiles les combles aigus qui défigurent nos monumens. Le besoin de respirer la fraîcheur pendant les nuits, même l'usage de coucher en plein air, motivent les terrasses et les loges ; enfin les fenêtres, étant étroites et rares, donnent moins d'accès à la chaleur dans les intérieurs. Au reste, les Italiens n'ont fait que suivre en cela l'expérience et le goût de leurs ancêtres ; et on reconnoît qu'ils ont aussi hérité de leur génie, au caractère de grandeur, de simplicité et de beauté qu'ils donnent à toutes leurs constructions, et

qu'on remarque aussi bien dans la disposition des simples cabanes, que dans celle des palais et des temples.

La ville d'Otrante, l'ancien *Hydrus* ou *Hydruntum*, a été, dit-on, construite par les Crétois. Du temps des Romains, elle étoit fort considérable; et son port, l'un des plus voisins de la Grèce, étoit et n'a pas cessé d'être très-commerçant, quoiqu'il n'offrît pas beaucoup de sûreté. On attribue, je crois, à Pyrrhus, l'idée folle d'unir la Grèce à l'Italie par un pont qui n'auroit pas eu moins de treize lieues, distance de la côte d'Epire au promontoire d'Otrante. Cette ville fut toujours fidèle aux empereurs d'Orient, et résista long-temps aux armes de leurs ennemis, qui s'emparèrent successivement de la Grande-Grèce. C'est en vain que Totila, roi des Goths, mit deux fois le siége devant ses murailles : les Lombards, sous la conduite d'Alboin qui fonda la principauté de Bénévent, ne purent s'en rendre maîtres; mais les Sarrasins d'Afrique s'étant emparés d'un grand nombre de villes de la Calabre et de la Puglia, Otrante tomba enfin en leur pouvoir, et ils y régnèrent depuis 814 jusqu'à 1016, époque à laquelle ils furent chassés du pays par les Normands qui fondèrent la monarchie des Deux-Siciles.

N'ayant pas eu la faculté de parcourir l'intérieur d'Otrante, nous n'avons pu juger de sa richesse et de sa population qu'on évalue à près de trois mille âmes (1). Le port étoit couvert de marchandises, et l'abord continuel des bâtimens fait présumer que le commerce y est fort actif; aussi la ville paroît-elle très-vivante. Le soir, nous apercevions sur la plage des voitures plus riches qu'élégantes; des cavaliers fort lestes et bien montés; de jolies paysannes parées d'un corset de taffetas, d'un jupon de mousseline blanche rayée, et la tête couverte d'un chapeau de paille, ou d'un mouchoir de soie. Jusque bien avant dans la nuit, l'air retentissoit des accords de la musique; et des voix mélodieuses se mêloient au son de toutes sortes d'instrumens.

Si l'on en juge par la grande quantité de religieux dont les costumes étoient très-variés, et par les séminaristes et les étudians que nous voyions passer en troupes nombreuses, il doit y avoir dans la ville plusieurs monastères et des établissemens d'éducation pour la jeunesse. Au dixième siècle, ses écoles étoient célèbres pour l'étude du grec; et elle compte deux écrivains érudits, Jean et Nicolas d'Otrante (2). On nous

(1) *Franc. Sacco. Dizio. geogr. ist. fisic. del Regno di Napoli, M DCCXCVI.*

(2) Vers le commencement du onzième siècle, Nicolas d'Otrante,

a parlé de la cathédrale comme d'un monument très-ancien, orné de beaux marbres et d'un magnifique pavé en mosaïque. Il y a aussi un hôpital qui sert de retraite aux infirmes, et où les pèlerins et les pauvres voyageurs sont reçus et traités pendant quelques jours. Les environs de la ville produisent abondamment des grains, des légumes et des fruits excellens. Les orangers et les citronniers forment des bosquets que nous apercevions de loin, en regrettant de ne pouvoir les parcourir. Quelques maisons élégantes s'élèvent au milieu de ces bocages embaumés; les coteaux sont tapissés de vignes, et le vin qu'on y recueille est assez bon; l'huile et le tabac forment aussi un objét de commerce assez important. Enfin cette ville est, dit-on, plus riche et plus agréable que Lecce, capitale de la province, quoiqu'elle soit infiniment moins peuplée.

---

moine et abbé de l'Ordre de Saint-Basile, fit plusieurs voyages à Constantinople et dans la Grèce. Il y prit le goût de la littérature, rapporta beaucoup de manuscrits à son couvent, et forma une des plus belles bibliothèques de ce temps, en livres de philosophie, de logique et de théologie. La ville et le monastère ayant été saccagés par les Turcs, en 1480, la plupart de ces livres furent brûlés, et le reste transporté à Rome et à Venise. Parmi ceux-ci on cite l'ouvrage de Quinto Calabro, et les poëmes de Coluto Licopolita. Il doit y avoir plusieurs manuscrits de Nicolas d'Otrante à la Bibliothèque royale de Paris. (*Tarufi: Serie cronol. degl. scritt. Napol.* dans la *Raccolta caloger*, vol. 24, p. 275.)

LETTRE IV.

Traversée d'Otrante à Brindisi. — Aspect de cette ville. — Port intérieur. — Nouveau lazaret. — Mouillage dans la rade. — Fontaine antique.

Brindisi, le 20 août.

Nous avons fait rapidement le trajet d'Otrante à Brindisi, où nous devons achever le temps de notre quarantaine. Le vent nous a manqué lorsque nous entrions dans la rade, mais pas assez tôt cependant pour nous empêcher d'atteindre la côte occidentale, où l'on a laissé tomber l'ancre auprès d'une aiguade, et en vue d'un château construit sur des rochers à fleur d'eau, et qui occupe le centre du grand port et en commande les deux entrées. Nos cœurs se sont dilatés en acquérant la certitude que nous ne dépendrions plus du caprice des vents et de l'inconstance des mers; et qu'après un temps de captivité, trop long pour nos désirs, il nous seroit enfin permis de parcourir librement une contrée que nous considérions presque comme notre patrie.

L'assurance d'y être entendus en parlant le langage des arts, et d'y trouver à chaque pas des

motifs d'étude et d'inspiration, étoit pour nous une jouissance anticipée.

Le canot nous a transportés vers le port intérieur, où l'on arrive par un étroit canal ouvert tout nouvellement pour communiquer, en ligne directe, de la rade à la ville ; l'ancienne passe est presque comblée. Ce canal donne une issue aux eaux de la mer qui, se trouvant resserrées et en stagnation, se corrompoient, exhaloient des vapeurs méphitiques, et occasionnoient de cruelles maladies. Cette eau commence à prendre son écoulement ; on s'occupe à curer le port, et, l'air devenant plus pur, les fièvres sont moins meurtrières. Cependant, l'odorat est encore affecté par des exhalaisons nauséabondes.

La ville de Brindisi est bâtie sur une pointe de terre dont l'angle saillant se trouve en face de l'entrée du port. En cet endroit s'élève une haute colonne antique de marbre blanc, couronnée d'un chapiteau composite très-riche : à côté, on voit le piédestal et la base d'une colonne semblable (1), qui, nous a-t-on dit,

(1) Elle fut renversée tout à coup et sans nulle cause apparente, le 20 novembre 1528 ; et ce qui parut surprenant, c'est que le tambour supérieur de la colonne tomba d'aplomb sur le piédestal, et y resta couché ; on l'y a laissé. Les autres fragmens jonchèrent le terrain, et on les voyoit encore en 1674. Ce n'est donc que depuis cette époque qu'ils furent transportés à Lecce, si toutefois ces tronçons brisés et incomplets ont pu servir.

a été transportée à Lecce, capitale de la province, où elle orne la principale place, et supporte la statue du Saint protecteur. Les autres édifices de Brindisi sont construits en pierre et en brique. Des églises couvertes de toits plats en tuiles, ou de dômes surbaissés, avec leurs campanilles carrées et percées d'arcades, soutenues par de petites colonnes, nous ont offert le style d'architecture lombarde qui précéda celui de la renaissance de l'art, style d'un caractère bien supérieur à celui d'une foule de monumens des siècles derniers, où la beauté de la masse disparoît sous le luxe d'ornemens inutiles et de membres d'architecture ridiculement contournés. On voit aussi çà et là s'élever des palmiers, des cyprès et quelques autres arbres qui contrastent avec les fabriques et en rendent les lignes extrêmement pittoresques. Le port se divise en deux bras qui s'enfoncent dans les terres à droite et à gauche : nous avons pris cette dernière direction pour nous rendre au lazaret, nouvellement construit à l'extrémité de la ville et sur les bords de la mer.

Le plan de ce monument est vaste et bien entendu : le pavillon principal est orné de pilastres d'ordre dorique, terminé par un dôme très-élégant et percé de plusieurs fenêtres, avec

des frontons et des balustres : l'intérieur est peint à fresque et orné de stucs. Ce bâtiment, décoré avec goût et d'une architecture assez pure, est entouré de pavillons plus petits, de forme octogone, couverts d'un toit pyramidal très-plat, et percés de petites fenêtres élevées et en demi-cercle. Ils doivent servir de retraite aux *compromis* qui, pour toute promenade, ont un espace assez resserré et entouré de murs, dont chacun de ces pavillons occupe le centre. On a garni ces enceintes de bancs de pierre, et l'on doit y planter des arbres. Ces petits bâtimens neufs, peints et décorés de moulures, d'encadremens et de corniches, dominés par la salle de réunion du comité de santé, sont établis sur un quai qui forme soubassement, et auquel on arrive par des escaliers pratiqués dans son épaisseur. La réunion de toutes ces fabriques offre un joli coup d'œil, et éloigne l'idée de prison dont elles devoient cependant nous servir. Mais l'aridité du lieu, la puanteur des eaux, et l'action malsaine de plâtres à peine terminés, ont motivé le refus que nous avons fait d'entrer les premiers dans ce lazaret dont les élégans dehors ne nous dissimuloient pas les inconvéniens; nous préférâmes rentrer dans notre felouque restée à l'ancre dans un endroit découvert, et sans cesse balayé par les vents de la

pleine mer, qui en assainissent l'atmosphère.

Les cérémonies du bureau de santé n'ont pas été, à beaucoup près, aussi ridicules qu'à Otrante, et les précautions ont été moins minutieuses. Mais on nous a accablés de questions auxquelles notre titre de Français faisoit attacher beaucoup d'importance, et que nous avons en partie éludées, en prétextant notre ignorance de la langue, que nous comprenions moins en effet que le pur italien. Le dialecte, employé dans cette partie du royaume de Naples, nous a semblé corrompu par une foule d'expressions étrangères ou proverbiales, et par des terminaisons et un accent désagréables.

C'est avec bien du plaisir que nous sommes revenus le soir dans la rade, et que nous avons pu fouler enfin, sur la côte déserte, un épais gazon, et respirer, à l'ombre de quelques beaux arbres, un air balsamique et réparateur. La fraîche verdure de ces gazons et du feuillage est entretenue par l'humidité nourricière des eaux d'une fontaine. Sa source, très-abondante, s'épanche des rochers qui bordent la côte; elle remplit un vaste réservoir souterrain, creusé dans la masse du roc, et dont l'entrée offre plusieurs arcades en plein cintre, taillées au ciseau. Nous n'avons pu méconnoître, dans cet ouvrage, la main puissante et laborieuse des

anciens auxquels on l'attribue. Pline (1) parle en effet de cette fontaine, située dans la partie occidentale du grand port. Et c'est la même, sans doute, dont on tiroit l'eau qui servoit à l'usage des soldats et des marins, dans les voyages de long cours. On la nommoit *incorruptible*, à raison de sa propriété, que nous n'avons pas été à même de vérifier. Pratili (2) pense qu'autrefois de secrets conduits menoient les eaux de cette fontaine à celle qu'on voit encore dans la ville, et qui est aussi l'ouvrage des anciens. J'aurai sans doute occasion d'en parler.

Quoique l'espace que nous avions à parcourir fût très-circonscrit, et que notre gardien nous surveillât de près pour nous empêcher d'en franchir les limites, cependant nous jouissions de l'idée de fouler enfin le sol de l'Italie, et de ne plus dépendre des événemens dont nous avions été jusqu'ici les jouets.

---

(1) Pline, liv. II, c. CIII.
(2) Pratili, *Della via Appia.*

LETTRE V.

Situation critique où nous nous trouvâmes pendant la quarantaine — Causes de l'insalubrité de l'air.

Brindisi...

Notre joie et notre sécurité ont été de courte durée; et il eût été plus sage de nous méfier de l'avenir : il nous préparoit en effet des chagrins. Sous prétexte que l'on ne pouvoit exercer à notre égard une surveillance assez active, et qu'il nous étoit possible de communiquer avec les habitans de la côte et avec les marins qui venoient faire leur provision d'eau à la fontaine, nous avons reçu l'ordre de revenir dans le port intérieur, auprès du lazaret et sous les yeux des employés de la Sanita. Je ne sais ce qui nous a attiré leur animadversion; mais ils ont usé envers nous d'une rigueur extraordinaire. On nous a refusé tous les moyens d'adoucir notre situation et même de nous soustraire à l'inclémence de l'air. Sans autre lit que les planches du bateau, sans autre couverture que le ciel, privés non seulement du superflu que nous aurions payé au

poids de l'or, mais encore souvent du nécessaire ; on ne nous permettoit que l'indispensable ; et ce mot, pris à la rigueur, équivaloit au dénûment le plus absolu. On ne répondoit à nos demandes qu'en faisant valoir les lois sévères de la quarantaine. Des supplications réitérées devenoient inutiles et même humiliantes ; nous nous en sommes abstenus, et, prenant notre mal en patience, nous nous sommes bornés à faire part à l'ambassadeur français à Naples de l'inhumanité de nos gardiens, en le priant de faire abréger, s'il étoit possible, le temps d'une captivité rigoureuse qui mettoit nos jours en danger.

En effet, exposés sans abri pendant le jour à un soleil brûlant, nous n'avions d'autre ressource pour éteindre la chaleur interne qui nous dévoroit, que de nous plonger dans une eau infecte ; et ce bain, loin d'être salutaire, ne nous rafraîchissoit un moment que pour nous laisser ensuite sur le corps une démangeaison insupportable. La nuit, rien ne nous garantissoit de l'influence malsaine de l'air et du brouillard qui nous pénétroit d'une humidité glaciale, dont le contraste étoit d'autant plus marqué que la chaleur de la journée avoit été plus accablante. L'extrémité des bras de mer qui entourent la ville, et particulièrement l'endroit où nous nous trouvons, est couvert de noirs roseaux qui ne

recèlent que des insectes ou des reptiles malfaisans. En outre, il s'exhale continuellement du fond des eaux, qui tiennent en dissolution un amas de matières putrides, un gaz fétide dont les globules viennent crever à la superficie de la mer, et semblent la faire bouillonner. Leur odeur désagréable est si forte, qu'elle se répand au loin et qu'elle affecte l'odorat dès l'entrée de la rade, lorsque le vent la chasse de ce côté. Si au contraire il la porte sur la ville, alors la fièvre étend sa maligne influence sur presque tous les habitans, qui ne peuvent y échapper qu'en se transportant à la hâte dans un canton plus salubre. Nous avons même remarqué des poissons qui semblent, en quelque sorte, fuir leur élément empoisonné ; car ils s'élancent sans cesse au-dessus de sa surface, et n'y replongent qu'à regret.

Brindisi, nous a-t-on dit, renferme assez de maisons pour loger quarante mille habitans ; et à peine six mille y végètent. La plupart des enfans qui y naissent n'atteignent pas la puberté ; les autres, pâles, sans force, traînent une existence douloureuse qui se termine souvent par d'affreuses maladies.

Le soir, au coucher du soleil, la ville semble déserte. Ce moment est en effet très-dangereux ; mais plus tard, lorsque les travaux cessent, et

qu'ailleurs on jouit d'un reste de crépuscule pour errer dans la campagne, y respirer la fraîcheur et se livrer à la gaieté, personne ici ne sort de la ville; on n'entend ni les accens de la joie, ni les chansons dont retentissent les autres rivages. Si j'aperçois quelques individus se promener, je crois voir des ombres; et leur démarche lente et mal assurée, leur visage hâve et livide attestent que la mort les suit de près. La garnison du château, que l'on ne renouvelle pas assez souvent, y perd les trois quarts de son monde; et la population diminue journellement d'une manière effrayante, surtout pendant les grandes chaleurs.

Les habitans accusent Jules César d'être la cause de l'insalubrité de la ville, parce qu'il ferma l'entrée du port en faisant couler bas des vaisseaux qui en ont rendu l'abord impraticable et les eaux stagnantes. On nous a montré des fragmens de ces navires antiques, dont le bois fort bien conservé avoit acquis la couleur de l'ébène et même une plus grande dureté. Nous ne croyons pas néanmoins que l'encombrement du port remonte à une époque aussi reculée. Il est vrai que, pour couper la retraite à Pompée, César construisit des estacades qui purent momentanément obstruer l'entrée de la passe; mais on ne tarda pas sans doute à enlever cet

obstacle (1), Auguste et ses successeurs ayant trop d'intérêt à rendre ce port parfaitement libre et abordable. Il fut considéré en effet long-temps après comme l'un des meilleurs de cette côte. L'on ne doit donc attribuer l'état fâcheux dans lequel il se trouve qu'à l'incurie et à la nonchalance des habitans, qui ont négligé les précautions nécessaires pour empêcher qu'il ne se comble tout-à-fait. Quant à l'insalubrité de l'air, elle doit avoir augmenté nécessairement; mais du temps de César, cette contrée étoit déjà fort malsaine (2). Il y perdit, à son retour d'Espagne, une grande partie de ses troupes. Cicéron (3) se plaint également d'être forcé d'y séjourner; et Virgile y trouva la mort.

Le roi de Naples actuel, reconnoissant enfin toute l'importance de ce port où il n'entroit plus que des barques, fait en ce moment de grandes dépenses pour le mettre en état de recevoir des vaisseaux. Mais, soit qu'on trouve difficilement des ouvriers pour un travail extrêmement mal-

(1) La découverte qu'a faite l'ingénieur Pigonati (*Memoria del riaprimento del porto di Brindisi*) de deux rangs de pieux qui paroissent être les mêmes que César planta pour rétrécir et boucher l'entrée du port, détruit cette assertion. Cependant on ne peut concevoir que Brindisi ait joui long-temps après des avantages d'un port très-fréquenté, si cet obstacle n'avoit pas été levé.

(2) César, *De Bello civ.*, *lib. III.*

(3) Cicéron, *ad. Att*, 11. 18.

sain, soit qu'on emploie des moyens mécaniques peu expéditifs et mal entendus, les travaux avancent lentement, et l'on ne remarque pas qu'il y ait une amélioration sensible dans l'assainissement de l'air.

Qu'il est déplorable l'état de cette ville comparé à ce qu'il étoit du temps des Romains! Ce port, maintenant encombré, étoit ouvert aux vaisseaux de toutes les nations; il recevoit les productions utiles de la Grèce et les riches superfluités de l'Inde. Les flottes de la république s'y réunissoient, et, de ce point avancé, elles dominoient l'Adriatique, tenoient la Grèce en respect, et étoient toujours prêtes à partir pour faire respecter le nom romain dans ses colonies et sur les terres lointaines soumises à sa puissance, ou pour ouvrir à ses légions la route de nouvelles conquêtes. Brindes peut encore devenir la clef de l'Adriatique; et il ne se feroit pas un mouvement dans cette mer sans donner l'éveil aux vedettes placées dans sa rade. Située entre l'Illyrie et les îles Ioniennes, elle seroit le point le plus favorable pour alimenter les relations avec ces contrées et leur fournir ou en recevoir des secours de tout genre. Ce port, considéré comme poste militaire, seroit le plus sûr rempart des côtes orientales de l'Italie qu'il mettroit à l'abri de toute surprise et des débar-

quemens hostiles ; il deviendroit enfin l'un des plus favorables entrepôts du commerce. Mais il faudroit pour cela restituer à la ville ses anciens avantages ; ce qui ne seroit pas impossible, si l'on employoit des moyens plus actifs, plus puissans et dignes, en un mot, d'un aussi important résultat.

LETTRE VI.

Visite d'un habitant de Brindisi, et du consul de Venise. — Tempête. — Arrivée d'une galère. — Distractions agréables.

On ne nous avoit donné jusqu'ici aucune marque de bienveillance, ni même de commisération : résignés à notre sort, nous attendions patiemment et sans nous répandre en plaintes, désormais inutiles, la fin de notre quarantaine, nous proposant bien de quitter aussitôt après cette terre inhospitalière; lorsque nous avons reçu la visite d'un habitant de Brindisi, qui nous a dédommagés de la longue indifférence de ses compatriotes dont il ne partage pas les préventions.

D'autant plus sensibles à ces marques d'un tendre et sincère intérêt que nous étions loin de nous y attendre, et que nous en avions un extrême besoin, notre surprise a cessé en apprenant que ce jeune homme appartenoit à une famille respectable de Provence, depuis longtemps établie dans ce pays, et qui a conservé l'attachement le plus vif pour son ancienne

patrie. Le titre de Français devoit nous servir de recommandation auprès de Don Pippo (1) (Philippe They) ; c'est le nom de notre nouvel ami. Dès ce moment il le fut, et il ne cessa pas en effet de venir journellement nous apporter des distractions agréables et des paroles consolantes ; mais par malheur c'étoit tout ce qu'il lui étoit permis de nous offrir. Cependant il est parvenu à nous procurer à la dérobée quelques livres qui nous sont d'un grand secours, et il nous a fait faire de nouvelles connoissances, entre autres, celle du consul de Venise, homme aussi aimable qu'instruit, et qui vient souvent, par une conversation intéressante et spirituelle, couper la triste monotonie de nos longues journées. Il nous a fait voir de très-beaux camées qu'il avoit trouvés en remuant la terre de son jardin, et il nous a dit qu'en creusant à l'extrémité du port on avoit découvert beaucoup de fragmens antiques, des épitaphes et des inscriptions grecques et latines. On a aussi reconnu les fondations d'antiques monumens, et entre autres, des salles de thermes, où l'on devoit se servir des eaux de la mer qui y arrivoient facilement, ce local étant au-dessous de leur niveau.

(1) Le *don* espagnol se donne, dans le royaume de Naples, à toutes les personnes d'une classe un peu relevée, même de la bourgeoisie. *Pippo* ou *Pippino* sont des diminutifs de *Filippo*.

Ce fait prouveroit que les anciens connoissoient les vertus curatives de ces eaux salées, d'un usage plus facile et plus approprié à toutes les fortunes que celui des eaux minérales, et dont la vertu s'étendroit peut-être à un plus grand nombre de maladies. Dans un cabinet on a trouvé un pavé de mosaïque avec ces mots tracés dans un cartel : *benè dormio*. Des particuliers avoient eu aussi la curiosité de faire fouiller le long de la côte, et ils commençoient à être récompensés de leur peine ; mais le bruit s'étant répandu qu'ils avoient déterré des objets très-précieux, il leur a été bientôt après expédié de Naples l'ordre rigoureux de faire recouvrir les excavations et de cesser toute recherche ultérieure sous les peines les plus graves, le gouvernement s'étant réservé le droit de continuer les fouilles à ses frais et surtout à son profit. Cette mesure prive sans doute pour long-temps le public de découvertes qui pouvoient devenir fort intéressantes.

Une tempête affreuse qui a eu lieu ces jours-ci nous a amené de nouveaux compagnons d'infortune, c'est-à-dire de quarantaine. Les galères que nous avions déjà rencontrées, et qui, depuis, n'avoient cessé de croiser dans ces parages, se trouvoient, au moment de la tourmente, dans la partie la plus étroite de l'Adriatique, et ne

pouvoient, sans un imminent danger, courir vers la côte; elles luttoient contre le vent qui les y poussoit. Nous les apercevions à la lueur des éclairs qui frappoit sur leurs voiles blanches; la foudre a éclaté au milieu de ces bâtimens; l'un d'eux en a été atteint, à ce qu'il nous a semblé. Nous l'avons vu s'enfoncer et disparoître aussitôt, tandis que les autres dispersés se sont bientôt perdus dans l'éloignement. Le bruit s'est répandu d'abord que l'une de ces galères avoit péri avec cinq cents personnes qui y étoient embarquées; mais on assure maintenant qu'elle a pu relâcher sur les côtes de Corfou. Un autre de ces bâtimens, qui étoit aussi fort maltraité, a, par un hasard fort extraordinaire, démêlé pendant la nuit l'entrée de la rade de Brindisi. Toujours poussé par les vents, il s'est aventuré dans l'étroite ouverture du nouveau canal, et est arrivé enfin, malgré le peu de profondeur de l'eau, jusqu'au milieu du port où l'on a été fort surpris le lendemain d'apercevoir un aussi gros bâtiment, ce dont on n'avoit pas, à ce que je crois, vu d'exemple depuis bien long-temps (1). Il est vrai que cette

(1) Suivant Pigonati (*loc. cit.*), à la fin du mois d'août 1778, le canal avoit 20 palmes de profondeur; de manière que les bateaux chargés pouvoient entrer dans le port; et le 26 juin de la même année, il y entra un vaisseau hollandais, du port de 6000

galère a échoué, et qu'on ne sait, à moins d'un second miracle, comment elle pourra regagner la pleine mer; ce sera entre la cour de Naples et la république de Venise l'objet d'une discussion diplomatique, qui peut tourner à l'avantage des habitans de Brindes, si elle contribue à rendre son port plus abordable.

Cette république entretient d'étroites relations d'amitié avec les Etats qui ont des possessions sur l'Adriatique, et qui lui ont laissé usurper des droits assez étendus relativement à la police de cette mer; elle les exerce avec sévérité sur tous les petits bâtimens qu'elle rencontre, et nous en avons eu la preuve à notre arrivée à Otrante. Ses galères étendent cette surveillance jusqu'à l'entrée de l'Archipel, et donnent la chasse aux Barbaresques qui feroient mine de débarquer sur les côtes. Les Vénitiens reçoivent, nous a-t-on dit, à cet effet des subsides de divers Etats; ils s'arrogent dans leurs ports une sorte de suprématie, et on leur accorde des priviléges que n'obtiennent pas les vaisseaux des autres nations. Leurs passagers sont cependant soumis aux lois de la quarantaine; mais

---

tomola (charges) de grain, et il chargea de l'huile à Brindisi. Il faut que depuis cette époque on ait laissé de nouveau le canal et même le port s'ensabler, puisqu'on a montré tant de surprise d'y voir entrer cette galère.

elle est moins rigoureuse, et le temps en est limité à un petit nombre de jours.

L'arrivée de cette galère a apporté une heureuse diversion dans notre manière d'être, et a augmenté nos relations de société. Nos amis nous ont même procuré à cette occasion une surprise fort agréable. Nous avons vu approcher de notre prison flottante deux chaloupes élégamment ornées : l'une contenoit don Pippo et ses aimables sœurs; l'autre étoit occupée par des officiers vénitiens et leurs compagnes : influence d'un sexe charmant, avec quelle vivacité vous vous faites sentir à notre cœur flétri par la longue contrainte, l'isolement et l'abandon que nous avons éprouvés dans des pays où un coup d'œil jeté sur la beauté devient un crime, où l'on doit renfermer tous les sentimens qu'elle fait naître, où la plus légère trace de galanterie et même de politesse est considérée comme une trahison qui allume aussitôt la jalousie et appelle la vengeance! La vue de nos amis et d'un groupe de femmes jeunes et attrayantes nous ramenoit enfin aux mœurs polies et faciles de l'Europe; nous pouvions répondre aux soins touchans de l'amitié, et même à l'élégante coquetterie de nos consolatrices, avec l'effusion de cœur qui n'est un crime qu'en Turquie. Dès ce moment, nous avons oublié les manières rustiques que

nous avions contractées dans ce pays à demi-barbare, et, à l'aspect des grâces et de la beauté, nous avons senti renaître chez nous la gaîté et l'urbanité françaises.

Le port de Brindes nous a même semblé plus riant ; il retentissoit des accords de la musique et des accens de la joie. Les dames chantoient parfois, en s'accompagnant de la guitare ou de la mandoline, ces chansons composées par les gondoliers de Venise, et dont les airs sont tellement simples et mélodieux, qu'ils se transmettent rapidement de bouche en bouche, vont charmer toute l'Italie, et passent même en Grèce où nous en avons reconnu plusieurs. Ces barcarolles (1), chantées avec l'accent propre au dialecte vénitien dans lequel abondent les *z*, et qui efféminé la langue du Dante, avoient un charme tout particulier dans la bouche de nos aimables Vénitiennes ; et nous joignions nos voix, peu exercées, à cette douce mélodie dont nous cherchions à apprendre et à retenir les

(1) *Barcarolles*, sorte de chansons en langue vénitienne, que chantent les gondoliers à Venise. Quoique les airs des barcarolles soient faits pour le peuple, et souvent composés par les gondoliers même, ils ont tant de mélodie et un accent si agréable, qu'il n'y a pas de musicien, dans toute l'Italie, qui ne se pique d'en savoir et d'en chanter. La plupart des gondoliers savent aussi par cœur une grande partie du poëme du Tasse, et en chantent alternativement les strophes. Homère et le Tasse ont eu seuls cet honneur. (J.-J. Rousseau, *Dict. de Musiq.*)

motifs. Une conversation enjouée succédoit à ces petits concerts, et nos soirées s'écouloient dans des plaisirs d'autant plus piquans qu'ils étoient assaisonnés d'une légère contrainte. Les chaloupes devoient se tenir à une certaine distance de notre bateau : toute communication immédiate nous étoit défendue; nous ne pouvions nous transmettre que des sons, et la plus légère infraction à ce traité auroit pu compromettre la sûreté de nos amis.

LETTRE VII.

Notes historiques sur Brindes. — Fin de la quarantaine. — Foresteries.

En attendant l'arrivée des lettres de Naples, qui doivent nous annoncer notre délivrance ou fixer enfin le terme de notre captivité, et pour occuper utilement mes loisirs, je vais tracer les détails historiques que j'ai pu me procurer sur Brindisi.

Tous les historiens s'accordent sur l'antiquité reculée de cette ville (1). Les uns l'ont nommée *Brundusium* ou *Brundisium;* quelques poëtes *Brenda*, pour la facilité du mètre; et dans le moyen âge, *Brundusiopolis*. On varie sur la fondation de Brindes. Faut-il l'attribuer à *Brendo*, fils d'Hercule; aux Etoliens, compagnons de Diomède; enfin, aux Crétois (2)? Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que ses habitans se trouvoient mêlés dans les anciennes guerres entre les peuples des confins de la Messapie et les Tarentins (3). Lorsque ces derniers appe-

(1) Pratili, *Della via Appia.*
(2) Strabon, liv. VI.
(3) Justin, *lib. XII.*

lèrent Pyrrhus en Italie, Brindes, pour lors ville capitale des Salentins (1), s'étant aussi déclarée pour le roi d'Epire, partagea le châtiment infligé, par les Romains, à la ville de Tarente. Ils la saccagèrent, l'an de Rome 487, et se servirent du prétexte de sa défection pour rester les maîtres de ce port qui devoit leur ouvrir un sûr et prompt passage dans la Grèce; ils y envoyèrent même une colonie en 509 (2). Sous leur domination, cette ville devint dans la suite très-florissante, et l'une des plus riches et des plus importantes villes d'Italie. Elle fut au nombre des dix-huit colonies qui fournirent de grands secours à la république dans les temps calamiteux de la seconde guerre punique.

Pendant les guerres civiles entre César et Pompée, Brindes joua un grand rôle. Il sera, je crois, intéressant de suivre sur les lieux même le détail de ces événemens mémorables (3).

On sait que Pompée s'étant retiré à Brindes avec ses partisans, César l'y suivit et voulut l'enfermer dans cette ville; il en fit le siége, et

(1) *Florus*, liv. I, c. xx.

(2) *Velleius Paterculus*, liv. I.

(3) Appien et César lui-même (*B. civ.*, liv. I.) racontent au long ces événemens. Ce dernier décrit le port, et les stratagèmes qu'il mit en usage pour y enfermer Pompée; mais ces descriptions sont un peu confuses. Lucain (livre V) en décrit le site plus exactement.

conçut le projet de fermer le port en faisant construire une digue et une estacade. Pendant que les deux partis se battoient avec un égal acharnement autour de ces ouvrages, les vaisseaux qui avoient porté les consuls avec trente cohortes sur la côte d'Epire, revinrent, non dans le port de Brindes, comme on le croit communément, mais dans la grande rade; Pompée eut alors tout le loisir d'embarquer son monde et de s'échapper pendant la nuit, en ne laissant que deux bâtimens, les seuls sans doute qui fussent dans le port intérieur, et qui échouèrent contre la digue qui en barroit l'entrée. Cette manœuvre peut être considérée comme un stratagème mis en usage pour faire diversion et attirer l'attention de César de ce côté, tandis que son ennemi faisoit filer ses troupes autour du port, et les embarquoit dans la rade du côté opposé.

L'inspection des lieux fait voir en effet qu'il étoit impossible qu'il s'échappât un seul bâteau, d'après les précautions qu'avoit prises César pour encombrer l'entrée de la passe. Ce plan étoit facile à exécuter, puisqu'elle n'a jamais été beaucoup plus large qu'elle ne l'est à cette heure, étant encaissée entre deux pointes de rochers, distans d'à peu près une vingtaine de toises l'un de l'autre.

Après avoir détruit en Espagne l'armée de son compétiteur, César passa en Grèce, s'empara de l'Epire où il attendoit avec impatience l'arrivée des troupes qu'il avoit laissées à Brindes. Il étoit du plus grand intérêt pour Pompée d'empêcher la jonction de ces forces ennemies; aussi envoya-t-il une flotte qui devoit s'emparer de l'île où l'on a bâti plus tard un château fort, et qui commande encore la rade et l'entrée du port de Brindes. Mais Antoine ayant dispersé ses troupes sur les côtes, et s'étant rendu maître de l'aiguade dont nous avons parlé précédemment, la flotte ennemie fut forcée de se retirer.

Cependant César, inquiet du retard qu'éprouvoit le passage de ses légions, résolut d'aller lui-même les chercher. Il se déguise en esclave, monte sur la barque d'un pêcheur, et part au milieu de la nuit, malgré l'apparence d'une tempête qui mit bientôt cette frêle embarcation dans le plus grand péril. Le patron consterné s'apprêtoit à rebrousser chemin; César se fait alors reconnoître, et lui adressant la parole : *Que crains-tu?* dit-il; *tu portes César et sa fortune!* Il fallut néanmoins céder à un élément qui étoit plus fort que l'opiniâtreté humaine (1).

(1) Ce fait fut rappelé au retour de Charles-Quint, de son imprudente et malheureuse tentative sur Alger; lors de son

On connoît les suites de cette guerre terminée par la bataille célèbre qui fixa les destinées du monde dans les champs de Pharsale.

Brindes eut encore à souffrir des démêlés entre Auguste, Antoine et Brutus. Ses habitans furent d'abord punis pour avoir favorisé le parti d'Octave; et ils jouirent ensuite de la longue paix qu'il accorda au monde. Cette ville resta fidèlement attachée aux destinées de l'Empire jusquà sa décadence. Elle fut alors en butte, avec les autres cités de la Puglia, aux dévastations des barbares qui s'emparèrent tour à tour de cette contrée. Brindes fut réduite trois fois à la dernière extrémité; et si son port n'eût pas toujours été considéré comme très-sûr et très-important, elle auroit sans doute été abandonnée tout-à-fait, comme le furent plusieurs villes voisines. Totila, s'étant rendu maître de Brindisi, en fit raser les murs pour qu'ils ne servissent plus à l'avenir de retraite aux Grecs d'Orient, qui avoient déjà remporté quelques avantages dans ce pays. Bientôt après, les Goths ayant été chassés par Bélisaire et Narsès, cette ville rentra sous la domination des empereurs, auxquels elle fut enlevée, ainsi que tout le reste

---

entrée publique à Naples, on exposa un tableau où l'on voyoit César sur un esquif battu par les flots en courroux, et ces mots écrits au-dessus : *Et transire dabunt et vincere Fata.*

de la Grande Grèce, par Roger, premier souverain du royaume de *Puglia;* car il faut observer ici, pour l'honneur de ce pays, qu'il fut long-temps l'apanage et le titre des maîtres de ce que nous nommons le royaume de Naples (1). Cette dernière dénomination n'a même prévalu que fort tard, puisque Naples ne devint capitale qu'en 1266, lorsqu'elle fut occupée par Charles d'Anjou; et le royaume de *Puglia* ne fut divisé qu'en 1501, entre Ferdinand et Louis XII, roi de France. C'est alors seulement qu'on se servit de l'expression de royaume de Naples dans les actes; et même le souverain actuel y a renoncé pour adopter le titre de roi des Deux-Siciles.

Roger rebâtit les murailles de Brindisi, et fonda les deux châteaux qui existent encore, ainsi que le *Duomo* (la cathédrale), édifice magnifique dont l'architecture est d'un très-grand caractère. On y pratique une cérémonie remarquable (2) le jour de la fête du Saint-Sacrement, qui est porté processionnellement hors de la porte principale du temple, par l'archevêque, accompagné des premiers dignitaires du noble et nombreux chapitre. L'arche-

(1) *Gius. Maria Galanti. Descriz. Geog. e Polit. delle Sicilie.*

(2) *Andrea della Monaca. Mem. hist. di Brindisi.*

vêque est monté sur un palefroi blanc recouvert d'un vaste caparaçon de la même couleur; l'un des seigneurs les plus qualifiés, ou le premier baron de la province, tient le cheval par la bride, et les bâtons du dais sont portés par les nobles de la ville. Cette procession a lieu au son du tambour et des trompettes, et au bruit des canons, des fusils et des feux d'artifice. L'archevêque parcourt ainsi les rues, et entre à cheval dans les églises. Partout il foule aux pieds de riches tapis, des palmes, des feuillages et des fleurs, et il est lui-même couronné d'une sorte de diadème formé de fleurs artificielles et de fils d'or et d'argent.

Cette cérémonie se fait en mémoire du retour de saint Louis de la Terre-Sainte. Voici comment les chroniques napolitaines racontent cet événement : Saladin, soudan d'Egypte, ayant fait prisonnier le roi de France, voulut bien le renvoyer dans ses Etats, sous la promesse d'une forte rançon; et il accepta, pour gage de la foi du monarque, une hostie consacrée. Louis, jaloux de retirer un si précieux dépôt des mains d'un infidèle, s'embarqua, et, favorisé par les vents, il arriva en peu de jours à Brindes. Là, par un hasard aussi fortuné, il fait la rencontre de son ami l'empereur Frédéric; et lui ayant exposé son embarras, ce

généreux prince le tire d'inquiétude en faisant frapper à Brindisi même trente mille pièces de monnaie d'or et d'argent, portant pour empreinte un tabernacle, et sur le revers l'aigle impérial. Le roi de France retourne en Egypte; et Saladin, aussi surpris de la ponctualité de son prisonnier, que touché de l'action généreuse de son auguste ami, ne veut pas être en reste de procédés envers eux; il rend l'hostie et la liberté au Roi, et refuse noblement le prix de sa rançon. Frédéric attendoit à Brindisi le retour du vaisseau qui, battu par la tempête, vint échouer à l'entrée du port. Aussitôt l'archevêque, plein de zèle, mais affoibli par l'âge et les infirmités, se fit placer sur un palefroi, et sortit ainsi de la ville, à la tête de son clergé, des barons du royaume, et de la foule des habitans. Ils parvinrent jusqu'au vaisseau naufragé; le prélat y reçut l'hostie sacrée, et la rapporta processionnellement jusqu'à la cathédrale, accompagné du Roi et de l'Empereur, qui tenoient le cheval par la bride. L'on ajoute que les monnaies que Frédéric avoit fait frapper, et qui lui furent rendues, prirent, à cette occasion, le nom de *tornèse*, dont nous avons fait la livre *tournois;* et qu'il les consacra à l'érection d'une belle église dans la ville de Manfredonia (1).

(1) *Andrea della Monaca* est notre garant (*Mem. hist. di*

Plusieurs hommes célèbres fleurirent ou prirent naissance à Brindes; tels que Eucratides, philosophe épicurien, dont Grutter (fol. 406) rapporte la pierre sépulcrale, et Marcus Pacuvius, neveu du poëte Ennius. Ce Pacuvius, auteur de quelques tragédies, et mort à Tarente, est peut-être le même qui, suivant Pline, orna de peintures le temple d'Hercule à Rome.

J'interromps ici les détails historiques sur Brindisi : je les reprendrai peut-être lorsque j'aurai parcouru avec quelque détail la ville et ses environs. D'ailleurs le courrier si impatiemment attendu est enfin arrivé. Don Pippo s'est empressé de nous apporter la lettre de l'ambassadeur de France qui nous étoit adressée. Elle nous a appris que le tribunal général de santé établi à Naples, duquel ressortissent toutes les députations particulières répandues dans les ports du royaume (1), a bien voulu réduire notre quarantaine à vingt-huit jours, à compter de celui de notre départ de Corfou. Nos souffrances en sont abrégées d'une semaine. Un certificat

---

Brindisi, pag. 396). Il cite d'ailleurs toutes ses autorités. Quoi qu'il en soit, l'écueil de l'entrée de la rade en face des îles Pedaque est encore nommée le Rocher du Cheval. Une tour voisine porte le même nom, et on y voit sculpté sur la porte un calice avec l'hostie.

(1) Chaque port de mer a son bureau de santé; mais il n'y a dans tout le royaume que trente *deputazione collegiate*, qui aient

signé par le patron de la barque, les passagers et l'équipage, a été nécessaire pour constater cette époque, et nous en avons chargé don Pippo, notre zélé intermédiaire dans toutes nos affaires.

Dès que nos autres amis ont su que nous étions sur le point d'obtenir notre liberté, ils sont venus nous en féliciter et nous offrir avec empressement leurs maisons, où la *foresterie* étoit disposée pour nous recevoir. Répondant comme nous le devions à cette marque de bienveillance, nous l'avons néanmoins refusée, ayant déjà chargé notre bon compatriote de nous louer une maison en ville.

Il n'y a pas une seule auberge à Brindes; l'on y exerce l'hospitalité avec une franchise et un désintéressement dignes des temps antiques. Les gens aisés arrangent un pavillon ou un appartement de leur maison, sous le titre de foresterie : il est destiné à recevoir les étrangers ou les voyageurs; et ils pratiquent envers eux toutes les vertus hospitalières. Cette coutume est générale dans une grande

---

la faculté de recevoir les bâtimens sujets à *coutumaccia*. C'est pourquoi nous n'avons pas été reçus à Otrante. On accorde aux députés de la santé, au lieu d'appointemens, quelques rétributions sur la visite des bâtimens en quarantaine et sur l'enregistrement des patentes de ceux qui partent. On évalue le montant de ces taxes à mille ducats pour chaque députation. (*Galanti : Descriz. delle Sicilie.*)

partie du royaume de Naples; et l'on trouve, jusque dans les villages, un bâtiment destiné au même usage que les caravanserails de l'Orient et les *ostelleries* d'Espagne. Cet édifice offre ordinairement une grande cour entourée d'une galerie couverte où l'on met à l'abri les chevaux, mulets ou bestiaux. Au centre de cette cour il y a un puits avec des auges en pierre; le premier étage est divisé en chambres où l'on trouve au moins un abri, des nattes ou des planches pour se coucher. Quant aux provisions, on est forcé de s'en munir pour le voyage, ou de s'en procurer dans les fermes voisines de la foresterie.

LETTRE VIII.

Séjour à Brindisi. — Maison de plaisance antique. — Monumens, tombeaux. — Murailles de la ville, château. Fontaine de Tancrède.

Brindisi, 2 septembre.

Descendus de notre barque pour ne plus y rentrer, nous allons faire notre dernière apparition au bureau de santé. La *contumacia* de la galère vénitienne finissoit en même temps que la nôtre. Toutes nos connoissances étoient réunies sur le rivage, et nous avons reçu leurs félicitations, sans cependant les approcher; car, avant de rentrer dans le sein de la société, il falloit encore subir la visite du chirurgien du lazaret. Il s'est contenté, pour constater le bon état de notre santé, de nous tâter le pouls dont la joie devoit accélérer le mouvement; et, après avoir déclaré que nous n'avions aucune apparence de maladie contagieuse, il nous a enfin été permis de communiquer avec nos amis, et de recevoir les témoignages de leur satisfaction. Nous avons aussi embrassé avec attendrissement notre bon patron, et jusqu'aux matelots qui avoient formé si long-temps notre société la

plus intime. Moins sensibles que nous aux privations et aux mauvais procédés, ils ont toujours cherché, par leurs services obligeans et attentifs, à nous faire oublier la rigueur et l'amertume de notre situation. Nous démêlions à travers leurs manières rustiques un fonds de bonhomie et même de sensibilité, et leur brusque franchise contrastoit vivement avec l'affectation mielleuse et la politesse étudiée mais froide et désobligeante des députés de la *Sanita*. Nous leur pardonnons cependant des procédés dont la sévérité ne provient, nous aimons à le croire, que d'un excès de zèle à remplir leurs importantes fonctions.

La foule nous a suivis jusques à notre demeure. Don Pippo y avoit fait préparer une collation et des rafraîchissemens de toute espèce, et nous n'avons pas quitté la compagnie qui nous y avoit amenés sans répondre aux nombreux *brindisi* qu'on a portés en notre faveur. L'on sait que le nom de cette ville exprime dans toute l'Italie les souhaits que l'on forme lorsqu'on boit à la santé de quelqu'un. Le mot de *brindisi* dérive-t-il de l'abondance et de l'excellente qualité des vins de Brindes, du penchant de ses habitans aux plaisirs de Bacchus, ou d'une société qui y avoit introduit l'usage d'improviser quelques rimes à chaque verre de vin qu'on

buvoit; usage qui existe encore dans quelques villes d'Italie et même à Rome? Un savant antiquaire de Brindisi donne à ce mot une étymologie plus noble et plus ancienne : il la fait remonter aux Romains qui étoient dans l'usage d'accompagner leurs parens et leurs amis jusqu'à *Brundusium*, ou d'y venir au-devant d'eux à leur retour, et il fait dériver l'expression *far brindisi* ou *brinzare* du nom de ce lieu où se faisoient les adieux, les vœux pour la prospérité du voyage, et où l'on se revoyoit ensuite pour la première fois (1).

---

(1) C'est ce qu'Aulu-Gelle exprime ainsi : (*Noct. att.*, *lib. IX*, *cap.* IV.) *Cum e Græcia in italiam rediremus et Brundusium iremus : egressique e navi in terram in portu illo inclyto spatiaremur.* Dans une note du Voyage du baron de Riedesell on fait dériver le mot *Brindisi* de l'allemand *ich Bringdirs*, ou par contraction, *Bring dirs*, ou *je vous la porte ;* expression qu'on dit en buvant à la ronde, et qui est le *tibi propino* des Latins. Les Italiens pensent que l'usage de dire *far brindisi*, en buvant à la santé de quelqu'un, équivaut à ces mots : *Au revoir à Brindisi*, qu'on prononçoit en se quittant. Francesco Redi est de cet avis dans son *Bacchus en Toscane :*

Io gir men voglio
Per mio gentil diporto
Conformeto soglio
Di Brindisi nel porto,
Perchè sia carca
Di Brindisevol merce
Questa mia barca,
Su voghiamo
Navighiamo insino a Brindisi :
Ariana Brindis Brindisi.

Au reste, cette expression n'étoit pas en usage chez les

Quoi qu'il en soit, après avoir porté et rendu de nombreux *brindisi*, la société s'est retirée pour nous laisser jouir en paix de ces premiers momens de liberté, si précieux après une longue captivité. C'est alors seulement que nous avons savouré les douceurs d'une existence indépendante, et que, dans les épanchemens de l'amitié, nous avons pu nous livrer, avec quelque apparence de succès, à d'agréables projets pour la suite de notre voyage. Notre imagination s'exalte, et, suivant notre route sur la carte, nous dévorons d'avance l'espace qui nous sépare de Naples et de Rome. Nous ne pouvons néanmoins nous refuser aux vœux empressés de nos amis qui cherchent à nous retenir par les plus aimables instances. Don Pippo, pour nous dédommager du triste indispensable, nous a procuré au-delà du nécessaire; le superflu se fait même remarquer dans tous ses arrangemens : nous avons jusques à un petit jardin où mûrissent le muscat, la figue et la grenade; enfin notre ami a tout

---

Romains; témoin ces vers de Plaute, dans le *Persa*. (Sc. 1, A. 5):

Pœgnium, tarde cyathos mihi das, cedo sanè;
Bene mihi, bene vobis, bene amicæ meæ.

Et je crois qu'elle ne remonte guère qu'au temps des croisés, qui considéroient le port de Brindes comme leur rendez-vous général.

disposé comme si nous devions faire un long séjour dans ce pays. On nous y promet des distractions et des plaisirs variés; et l'exploration de cette côte, peu connue des voyageurs, doit nous fournir une abondante moisson d'études pittoresques et de recherches curieuses.

Impatiens de faire usage de la faculté que nous avions d'aller, de venir, de nous promener en liberté, et pour satisfaire un premier mouvement d'avide curiosité, nous avons parcouru la ville dans toutes les directions, sans mettre aucun ordre dans notre marche. Après avoir été si long-temps renfermés dans un bateau sans prendre le moindre exercice, la grandeur des places, la longueur des rues nous paroissoient immenses; le moindre objet nouveau nous arrachoit une exclamation de joie ou de surprise; la vue de la campagne surtout produisoit sur nous un effet délicieux.

On a favorisé ce goût particulier en nous menant à une maison de plaisance qui devoit nous offrir un spectacle digne de toute l'attention des artistes et des amateurs de l'antiquité. En effet, quoique les édifices tombassent en ruine, et que les jardins fussent abandonnés aux soins de la nature qui y est rentrée dans tous ses droits, nous n'avons pas moins été surpris qu'enchantés de reconnoître en ce lieu les prin-

cipaux traits caractéristiques d'une *villa* antique.

Elle les a sans doute conservés, parce qu'elle n'a pas cessé, depuis les premiers siècles de notre ère, d'appartenir à des familles aisées, qui, aimant peu le changement, se contentoient d'y jouir des mêmes avantages et des mêmes plaisirs que leurs ancêtres, et n'avoient pas été tentées de rien changer à l'ordonnance et à l'antique distribution du local.

Il n'est pas soumis à un plan très-régulier, et l'on s'est borné à tirer parti des inégalités du terrain, qui est soutenu, dans certains endroits, par des terrasses sous lesquelles on retrouve ces salles basses, voûtées, ornées de stucs, de peintures, et qui servoient aux anciens propriétaires, comme elles pourroient encore servir à présent de retraite, pendant la grande chaleur.

Ce qui nous a semblé le mieux conservé, c'est un vaste promenoir (l'*ambulacrum*) ombragé par une vigne très-ancienne, à en juger par la grosseur des ceps, et qui s'élève et court le long de pilastres en marbre. La plupart des chapiteaux portent le cachet antique : leur forme est très-simple ; c'est celle d'un panier carré, et sur les faces duquel on a sculpté en relief des attributs de l'agriculture, ou des animaux, tels que des moutons, des chèvres, etc. Quelques uns de ces

chapiteaux, dans lesquels on reconnoît un style de restauration visiblement moderne, font mieux juger de l'antiquité des autres.

On nous a fait remarquer un pilier en marbre, d'environ deux pieds en carré, et d'une forme très-extraordinaire. Il est évidé dans toute son épaisseur, figurant le corps d'une bibliothèque dont les montans et les tablettes ont trois pouces d'épaisseur; au milieu et au-dessus de chaque tablette on a pratiqué deux rainures assez profondes.

Ce beau morceau de marbre, de sept à huit pieds de hauteur, étoit dressé verticalement dans le jardin devant une charmille. Quel en étoit l'usage? A cette question que nous avons faite au propriétaire, il a répondu, sans hésiter, que chacune des cases devoit contenir une ruche, et que les rainures servoient d'entrée aux abeilles. Est-ce son opinion particulière, ou un reste de tradition dont il n'est que le propagateur? Je ne saurois le dire. Une autre personne pensoit sérieusement que chacune de ces cases servoit à mettre un fromage qui s'égouttoit au moyen des rainures, ou bien qu'elles contenoient des amphores ou des cruches d'huile, etc. Mais, dans ces dernières suppositions, ce marbre auroit été beaucoup mieux placé à la cave que dans le jardin où il paroît avoir été fondé et non

apporté fortuitement; matière à discussion pour les archéologues.

Une vasque d'une assez belle forme, supportée par une base ornée de sculptures très-dégradées, mais qui occupe encore le milieu d'un bassin, nous a indiqué beaucoup plus clairement une fontaine, dont l'eau cependant n'arrive plus à la hauteur de la vasque, mais qui se répand aux environs, et rend cette partie du jardin fort humide. Un grand nombre de tronçons de colonnes de marbre, d'un travail très-riche : les unes étant couvertes de larges feuilles de laurier placées en écaille et entourées d'un cordon en spirale, d'autres cannelées et renflées vers le quart de leur hauteur par un ornement de feuilles d'acanthe, enfin beaucoup de fragmens de marbre travaillés avec délicatesse, ne nous ont pas permis de douter que nous foulions le sol de l'antique maison de délices de l'un de ces voluptueux Romains qui, dans le temps des troubles de la république et des premiers Césars, venoient chercher sur cette côte une retraite d'autant plus sûre qu'il leur étoit facile, au moindre danger, de passer avec une partie de leurs trésors dans les propriétés qu'ils avoient en Grèce et en Asie (1).

(1) Je n'ai conservé qu'une trace confuse de cette *villa* et de tous les objets que j'y ai vus; et quoique je les eusse dessinés,

En revenant à la ville, l'on nous a montré des tombeaux antiques qu'on avoit trouvés en creusant le sol, et plusieurs autres dont les ruines s'élèvent encore au-dessus de sa surface. Ayant ensuite longé le cordon souvent interrompu des anciennes murailles, nous avons vu le château dont les tourelles sont en quelque sorte ombragées par les nuées de corbeaux qui en sont les seuls habitans. L'on nous raconte avec complaisance les longs siéges que ces fortifications ont soutenus, et l'on nous fait remarquer leur solide construction composée de pierres parfaitement jointes, et qui semblent avoir lassé le temps. De ce côté (au couchant), César, nous dit-on, assiégea Pompée, et il ne seroit pas entré dans la ville si les habitans ne lui en eussent ouvert les portes. C'est devant ces mêmes murs que les Grecs, sous la conduite du vaillant Jean Ducas, général de l'empereur Manuel, vinrent camper en 1155, la veille de Pâques; sous prétexte des fêtes, ils restèrent plusieurs jours dans l'inaction à considérer ces fortes murailles dont ils ne purent arracher une

---

ces croquis sont trop imparfaits pour les donner ici. Je m'étois proposé de retourner sur les lieux pour en faire le plan général. On verra bientôt ce qui m'a empêché d'exécuter ce projet, et de recueillir des notions plus exactes sur ces antiquités et sur une foule d'autres non moins intéressantes.

pierre, quoiqu'ils se servissent des plus puissantes machines de guerre. Les assiégés se moquoient de leurs vaines tentatives; cependant les Grecs vinrent à bout de creuser jusque sous les fondemens; ils mirent ensuite le feu aux étançons dont ils soutenoient le terrain à mesure qu'ils avançoient dans leur ouvrage. Alors le mur s'écroula et entraîna dans sa chute ceux qui le défendoient. L'ennemi cependant ne put pas s'emparer de la forteresse; la brèche ne fit que découvrir une seconde construction qui résista à tous ses efforts.

Non loin de là, nous nous sommes arrêtés pour dessiner une ancienne fontaine qu'on nommoit Appienne, ou la Grande Fontaine, et à présent la Fontaine de Tancrède. Les uns en font remonter la construction à Appius l'aveugle, d'autres à Trajan, qui dut la bâtir en même temps que la voie Antique aboutissant à la ville de ce côté.

Cette fontaine (*Pl. III.*) a deux réservoirs (1) carrés, percés d'une arcade, avec un toit pyramidal en pierre. Ces réservoirs en saillie sur un gros mur sont réunis par un canal qui sert d'abreuvoir pour les bestiaux, et forme en quel-

(1) Je n'en ai indiqué qu'un dans mon dessin; le second se trouve de l'autre côté. Le cartel et les inscriptions occupent le milieu du mur entre les deux réservoirs.

que sorte le soubassement de toute la construction.

Les ornemens du cartel et les inscriptions qu'on voit sur le milieu du mur, visiblement placés après coup, ne remontent même pas à l'époque indiquée dans ces inscriptions, et ne tiennent en rien au plan général de l'édifice. En rejetant l'opinion qui attribue à Tancrède ou à Roger son fils la construction de ce monument, nous croyons y reconnoître les caractères du style antique, et non celui qui distingue les ouvrages des princes normands. D'ailleurs un aqueduc souterrain qui passe souvent à une grande profondeur, et, après avoir fait de longs détours, conduit à cette fontaine les eaux du *Cerano*, petite rivière distante de sept milles de la ville, confirme notre manière de voir; et cet ouvrage, remarquable par sa solidité et sa hardiesse, est digne des anciens auxquels on doit avec raison l'attribuer.

En 1618, un gouverneur de Brindisi, nommé Pietro Aloïsio de Torres (car on ne sauroit mettre trop de soin à perpétuer la mémoire d'un bienfait et le nom d'un homme utile à ses semblables), se servit de la fontaine de Tancrède comme d'un château d'eau; et, au moyen d'un nouvel aqueduc qui passe sous la tour de Saint-Georges, il alimenta plusieurs autres fontaines

construites dans l'intérieur de la ville et sur le port. L'eau en est, suivant les médecins, la meilleure du pays; elle est toujours très-abondante, et il n'y a pas d'exemple qu'elle se soit épuisée, pas même dans les grandes sécheresses qui tarissent les puits et les autres sources des environs.

En rentrant dans la ville par le quai septentrional du port, nous avons été témoins d'une scène dont la description fournira matière à la lettre suivante.

LETTRE IX.

Tarentule, effets de sa piqûre; guérison du tarentisme par la danse; formalités observées à cet égard; histoire de la malade.

L'on a souvent révoqué en doute l'usage bizarre de faire danser pendant plusieurs jours de suite, et sous prétexte de les guérir, les personnes qui ont été ou qui se croient piquées par la tarentule. Nous venons d'être témoins de cette pratique. Je peux donc en affirmer l'existence, sans en garantir cependant les résultats.

On sait que la tarentule est une sorte d'araignée qui tire son nom de la ville de Tarente, où elle est, dit-on, fort commune. On en trouve dans quelques autres cantons du royaume de Naples; mais celle de la Puglia est la plus dangereuse, surtout pendant l'été. On prétend qu'après avoir été piqué, le malade ne tarde pas à tomber dans une profonde mélancolie, et meurt, à moins qu'il ne soit secouru. De tous les remèdes que l'on emploie, le plus efficace, et même le seul qui guérisse complétement, c'est la musique.

La piqûre de la tarentule est-elle mortelle? N'y a-t-il pour la guérir d'autre remède que des sons harmonieux et l'exercice de la danse, ou

le danger n'existe-t-il que dans l'imagination exaltée des malades ?

Si l'on consulte les habitans du pays, ils répondront affirmativement aux deux premières questions, et plusieurs ouvrages savans (1) peuvent fournir des notions très-étendues sur ce sujet. Quant à la dernière proposition, l'histoire que l'on m'a faite semble confirmer l'opinion de ceux qui croient que la piqûre de la grosse araignée de Tarente est une fable, et que la plupart de ceux qui prétendent en être atteints, ne le sont réellement que d'une sorte de manie mélancolique, dont un exercice violent et les sons de la musique peuvent dissiper momentanément les symptômes, s'ils ne la guérissent pas tout-à-fait. Les anciens considéroient aussi la musique comme le remède le plus propre à calmer l'effervescence du sang et l'âcreté des humeurs (2), et quand cette ressource étoit impuissante, on avoit recours aux enchantemens,

(1) Baglivi, Dissert. 1696. Geoffroy Theor., etc. Nicolo Cirillo a écrit en 1742 sur la *Tarantola e falangio di Puglia*. L'ingénieur Figonati, dans sa *Lettera al abb. Angelo Vecchi*, 1779, donne la forme exacte des quatre araignées malfaisantes de la Puglia, et certifie la vérité des observations faites à ce sujet par Baglivi, Epif. Ferdinandi, Caputi et autres savans de la Puglia.

(2) Suivant Vitruve, la musique devroit être étudiée par les médecins, les architectes, etc. Ses admirables effets sont connus depuis le temps de Saül. Platon, Aristote, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Pithagore et Aulu-Gelle en font mention, et le dernier parle des docteurs musiciens.

auxquels la multitude attachoit la plus grande confiance. L'on sait que ce sont les Asclépiades qui affranchirent l'art de guérir de ces puérilités superstitieuses. Cependant, les modernes ajoutent encore quelque foi à l'efficacité de la musique comme remède calmant : on cite plusieurs exemples de ses effets, et entre autres (1) celui de ce musicien célèbre qu'une fièvre continue, avec redoublement, avoit jeté dans le délire. Dans la chaleur de l'accès, il demanda à entendre un concert. Quelques amis qui étoient présens lui chantèrent une cantate de Bernier : dès les premiers accords, le visage du malade prit un air serein, ses yeux furent tranquilles, les convulsions cessèrent, il versa des larmes de plaisir : sitôt qu'on eut fini il retomba dans son premier état. On ne manqua pas de continuer l'usage d'un remède dont le succès étoit si heureux. La fièvre et le délire étoient toujours suspendus pendant les concerts ; et le malade tiroit un si grand soulagement de la musique, qu'il faisoit chanter et même danser nuit et jour ses parens, et jusqu'à sa garde.

Revenons au tarentisme et à ses symptômes. La maladie qu'on attribue à la piqûre de la tarentule pourroit être aussi bien occasionnée par la nature du climat, l'aridité du sol, la ra-

(1) J. Berryat, Recueil de Mém.

reté des bois, et la chaleur excessive. En effet, ces causes tendent à développer et à rendre dangereuses plusieurs autres indispositions ; il est même reconnu que l'hydrophobie règne en Puglia plus que partout ailleurs ; et l'humidité de l'air chaud, et sa pesanteur pendant l'été, font que les moindres maladies deviennent mortelles dans ce pays.

Mais le tarentisme, que l'on a cru l'effet d'un esprit frappé, n'en est pas moins réel, suivant l'opinion de savans médecins ; et voici les raisons pour lesquelles on ne peut le feindre et en faire un jeu : celui qui a été piqué par la tarentule ne tarde pas à tomber dans une profonde mélancolie et un abattement absolu ; son visage prend un aspect cadavéreux, sa respiration est très-difficile, il a des langueurs et des angoisses d'estomac, ses membres se refroidissent, son corps exhale une sueur glacée et gélatineuse, ses yeux, fixes et immobiles, se couvrent d'un nuage, sa respiration et son pouls deviennent de plus en plus foibles, la connoissance diminue ; enfin, il perd tout-à-fait le sentiment, et il meurt si des secours ne lui ont pas été administrés à temps (1).

(1) Parmi les faits authentiques recueillis par les médecins de la province de Lecce, on cite celui d'un homme de Saint-Vito, nommé Giov. di Tommaso, sur lequel le tarentisme produisit,

Certes, on ne peut feindre un tel état, et on ne doit pas suspecter le malade d'imposture, à moins qu'il n'y trouve un certain avantage : or, cette maladie fait beaucoup de tort, surtout aux filles, pour leur établissement ; de plus, le remède de la musique est assez coûteux, puisqu'on paie au moins un ducat par jour aux musiciens, sans compter le médecin, et que le malade danse pendant quatre et jusqu'à sept jours de suite. Au reste, cet exercice, au lieu de rendre les filles et les femmes plus agréables, les défigure ; quelques unes, très-belles avant, devenoient dans cette occasion très-déplaisantes ; enfin, on a l'opinion que le mal est périodique, et qu'il revient tous les ans jusqu'à un âge avancé : aussi a-t-on bien soin, dans les familles d'une classe relevée, de dérober au public la connoissance d'un tel accident ; et si une jeune fille est piquée dela tarentule, on la fait danser dans un lieu écarté et loin de tous les regards.

Ce n'est donc ni par intérêt ni par plaisir qu'on a recours à un remède dispendieux, et qui discrédite tellement ceux qui en font usage, qu'à Tarente et dans les autres villes de la Puglia, lorsqu'on sait qu'une femme a été affectée du ta-

---

outre les autres symptômes ordinaires, le priapisme le plus violent : *Onde per impedirgli che non facesse movimenti troppo sconci lo fecero-ballare colle mani legate.*

rentisme, et qu'elle a dansé pour s'en guérir, on croit lui faire injure en venant jouer sous ses fenêtres les airs consacrés à la guérison de sa maladie.

On a ici l'opinion que les malades fuient la société, cherchent l'eau avec avidité et s'y précipitent même si on ne les surveille ; on croit aussi qu'ils aiment à être entourés d'objets dont les couleurs sont très-vives. Mais je n'ai pas remarqué leur prétendue aversion pour le bleu et le noir. Nos habits bleus et nos chapeaux noirs ne paroissoient pas faire la moindre impression sur la malade dont je vais parler, ni sur les spectateurs, qui nous ont même invités à danser avec elle.

On pense communément que quand l'individu affecté a perdu le sentiment, on fait venir un musicien qui essaie différens airs très-gais sur un instrument; et, lorsqu'il a rencontré celui qui plaît au patient, on voit aussitôt ce dernier se mouvoir en cadence, se lever et se mettre à danser. Je n'ai rien appris ici de semblable, et on nous a certifié que les airs dont on fait usage depuis long-temps pour la guérison du tarentisme étoient toujours les mêmes, et que leur mouvement étoit d'abord très-lent et devenoit progressivement très-vif et rapide. Au reste, l'on peut en juger ; car j'ai chargé l'un des musi-

ciens de les noter et de m'en donner une copie (1).

Je quitte ces détails, que j'ai crus cependant nécessaires, et je reprends ma narration, qui offrira les objets d'une manière plus rapide et plus pittoresque, et surtout dans le même ordre qu'ils avoient en frappant mes regards.

En passant sur le quai, nous avons été arrêtés par la foule qui se pressoit à la porte d'une maison où l'on entendoit de la musique. L'on nous fait place, et même on nous invite à entrer dans une salle basse qui servoit depuis plusieurs années, et à pareille époque, de théâtre aux formalités observées pour la guérison de la piqûre de la tarentule. Les murs de cette vaste pièce étoient ornés de guirlandes de feuillage, de bouquets et de pampres chargés de leurs fruits : on avoit aussi suspendu, de distance en distance, de petits miroirs et des rubans de toutes les couleurs ; une nombreuse compagnie siégeoit autour de l'appartement, et l'orchestre occupoit l'un des angles : il étoit composé d'un violon, d'une basse, d'une guitare et d'un tambour de basque.

C'étoit une femme qui dansoit : elle n'avoit que vingt-cinq ans, et on lui en auroit donné quarante ; ses traits réguliers, mais altérés par

(1) On la trouvera à la fin de l'ouvrage. Ces airs n'ont aucun rapport avec ceux que le Père Kircher a fait noter dans son *Arte Magnetica*.

une excessive maigreur, ses yeux éteints, sa physionomie triste et abattue contrastoient avec sa parure très-recherchée et bariolée de rubans et de dentelles d'or et d'argent; les tresses de ses cheveux étoient éparses, et un voile de gaze blanche tomboit sur ses épaules; elle dansoit sans quitter la terre, avec nonchalance, en tournant sans cesse sur elle-même et très-lentement; ses deux mains tenoient les extrémités d'un mouchoir de soie en le balançant au-dessus de sa tête, qu'elle renversoit par fois en arrière: dans cet état, elle nous offroit absolument la pose de ces bacchantes qu'on voit sur certains bas-reliefs antiques.

L'air que l'on jouoit en ce moment étoit langoureux, traînant sur des cadences, et répété *da capo* jusqu'à satiété. On changea ensuite de motif sans interrompre la mesure; celui-ci étoit moins lent, et un troisième devint plus vif, précipité et sautillant. Ces morceaux de musique formoient une succession de rondeaux, ou ce que nous nommons *pot pouri*. L'on passoit alternativement de l'un à l'autre; revenant enfin au premier, pour donner un peu de repos à la danseuse, et lui permettre de ralentir ses pas, sans cesser néanmoins de danser; car elle suivoit le mouvement de la musique; et, à mesure qu'il s'animoit, elle s'agitoit et tournoit avec plus de

vivacité ; mais le sourire ne renaissoit pas sur ses lèvres décolorées, la tristesse étoit toujours empreinte dans ses regards, dirigés tantôt vers le plafond, plus souvent vers la terre, ou bien elle les promenoit au hasard sans les fixer sur rien, quoique l'on cherchât à la distraire par toutes sortes de moyens. On lui offroit des fleurs et des fruits ; elle les tenoit un moment dans ses mains, et les jetoit ensuite ; on lui présentoit aussi des mouchoirs de soie de différentes couleurs ; elle les échangeoit contre le sien, les agitoit en l'air pendant quelques instans, et les rendoit pour en reprendre d'autres. Plusieurs femmes de la compagnie ont successivement figuré et dansé avec elle de manière à attirer son attention, et à lui inspirer de la gaîté sans pouvoir y réussir. L'exercice violent qu'elle paroissoit prendre à contre cœur et par une sorte d'entraînement irrésistible, devoit la fatiguer beaucoup ; la sueur découloit de son front ; sa poitrine étoit haletante, et l'on nous a annoncé que cet état devoit se terminer par une suspension totale des facultés ; qu'alors on devoit la transporter dans son lit ; que le lendemain à son réveil elle recommenceroit à danser, et qu'on emploieroit le même remède les jours suivans, jusqu'à ce qu'il lui eût procuré du soulagement.

Ce spectacle avoit quelque chose de pénible; et il m'a bien plus vivement affecté lorsque j'ai appris l'histoire de cette intéressante malade. Elle n'a pas été piquée par la tarentule, quoiqu'elle en soit persuadée; et on ne la laisse dans son erreur que pour lui dissimuler ou lui faire oublier la véritable cause de son état, et pour ne pas lui ôter tout espoir de guérison.

Voici l'origine de l'aliénation de Ginevra; c'est, je crois, le nom de la malade.

A vingt ans, sans être la plus jolie des filles de son âge, elle se faisoit remarquer par une physionomie piquante et très-expressive; sa bouche étoit vermeille et attrayante; ses yeux noirs étoient pleins de feu; sa taille avoit plus de souplesse et d'abandon que de grâce; son caractère, quoique bon et sensible, étoit inégal; souvent gaie jusqu'au délire, elle s'abandonnoit ensuite à une tristesse vague et sans objet; exagérée dans tous ses sentimens, elle poussoit l'amitié pour ses compagnes jusqu'à l'héroïsme, et son indifférence pour les hommes étoit voisine du mépris : aussi devoit-on prévoir que si elle aimoit une fois, ce seroit avec véhémence et pour la vie. A vingt ans son heure n'étoit pas encore arrivée : elle sonna trop tôt encore pour son malheur.

Un jour elle promenoit ses pensées mélanco-

liques sur la plage déserte de *Patrica ;* l'air avoit été rafraîchi par un orage, et la mer encore agitée rouloit ses flots sur la grève. Une barque à moitié fracassée venoit d'y échouer : elle contenoit un seul homme. Parti du port de *Durazzo* pour tendre ses filets, vers le milieu du canal un coup de vent avoit déchiré sa voile ; son gouvernail s'étoit brisé entre ses mains, et, jouet des flots, sa barque avoit été jetée sur les côtes d'Italie. Excédé de fatigue, mourant de besoin, il déploroit son malheur, lorsque la jeune fille accourt, lui tend une main secourable, et offre de le conduire vers la demeure de sa mère, qui exerça envers lui et avec empressement les devoirs de l'hospitalité.

Cet Albanais étoit jeune ; il étoit malheureux ; il paroissoit sensible et reconnoissant : Ginevra ne croyoit s'abandonner qu'au plaisir pur, mais paisible, que la bienfaisance procure, tandis que l'amour s'insinuoit déjà dans son cœur sous les traits de la pitié.

Cependant le jeune Albanais, combattu par le désir de revoir sa patrie et par le tendre intérêt qui l'attachoit à sa bienfaitrice, parle enfin de son départ. A ce mot un trait de lumière frappe, éclaire Ginevra sur ses sentimens ; elle y reconnoît l'amour aux angoisses que lui fait éprouver l'idée d'une séparation qui étoit loin de sa pen-

sée; honnête, mais passionnée, elle n'est plus maîtresse de cacher son trouble, et laisse même éclater toute la violence de ses sentimens; mais elle exige de cet étranger qu'elle adore, le sacrifice de sa patrie et des liens indissolubles. Sans hésiter il y consent. Alors elle-même presse son départ de l'Italie, où il ne peut s'établir sans consulter sa famille. Le jour de son retour est fixé, et Ginevra doit l'attendre sur la côte, à l'endroit même où elle lui a sauvé la vie.

Fidèle à sa parole, elle s'y rend bien avant l'heure convenue; elle compte les instans; ils s'écoulent avec une lenteur désespérante. Cependant le soleil est déjà à son déclin : inquiète, elle parcourt le rivage, les yeux tournés vers la mer : elle en interroge les vagues; le plus léger souffle de vent, le moindre nuage lui fait craindre une nouvelle tempête. Le jour baisse, son cœur se serre, et le crêpe dont la nature va se couvrir, obscurcit, trouble ses idées; enfin elle découvre un point noir à l'horizon : il avance; c'est une barque : elle s'élance à la cime d'un rocher et agite un voile incarnat, le signal convenu. Aussitôt le même signe est attaché à l'extrémité du mât; elle ne peut plus en douter, cet esquif lui amène son amant.

En effet, l'heureux Albanais s'étoit embarqué dans une chaloupe ornée de tous les attributs de

la joie. Les mâts étoient pavoisés, et les voiles d'un blanc éclatant. Des musiciens, assis sur le banc de poupe, faisoient retentir le rivage d'accens joyeux; et sa famille, que l'Albanais alloit quitter bientôt pour s'établir dans la patrie de son épouse, venoit confier à Ginevra le soin du bonheur de leur fils, le dépôt de sa modique fortune, et les meubles nécessaires au jeune ménage.

La barque s'avance comme en triomphe vers les côtes d'Italie : déjà le son des instrumens parvient à l'oreille de Ginevra en effleurant la surface des ondes, calme ses inquiétudes et porte dans son cœur l'espérance et la sécurité. La nacelle approche : l'amour rend son œil plus perçant; elle distingue, elle reconnoît son époux qui lui tend les bras; elle croit l'entendre, et cette illusion lui arrache une réponse.

Mais tout à coup un bruit sinistre fait retentir les airs; une galère barbaresque sort de derrière un rocher avancé qui la déroboit à tous les regards. Ses rames nombreuses s'élèvent en cadence, retombent toutes à la fois et lui impriment un mouvement rapide. Semblable au vautour, elle plane sur les ondes et se dirige vers sa proie. A cette vue, non moins inattendue que funeste, Ginevra tombe dans une morne stupeur; l'effroi enchaîne ses facultés, ses yeux seuls conservent

un reste de vie : ils suivent les mouvemens contraires des deux embarcations.

La frêle chaloupe fuit, et des cris d'effroi et de douleur ont succédé aux accens joyeux. Le jeune et courageux Albanais engage ses compagnons à opposer une résistance qui doit être vaine..... Les ombres de la nuit enveloppent cette scène de désolation, et la dérobent aux regards de la malheureuse Ginevra qui tombe inanimée sur la rive.

Long-temps après elle sort comme d'un profond sommeil : elle ouvre les yeux ; mais l'éclat du jour les lui fait refermer aussitôt. Elle ne peut mouvoir ses membres, roidis par le froid du matin. Cependant ses idées, d'abord confuses, lui retracent la scène de la veille ; alors, éperdue, elle fait retentir la côte de son désespoir ; elle parcourt des yeux l'étendue du canal ; nulle embarcation n'en sillonne la surface ; il n'est plus de bonheur ni d'espoir pour elle ; ses sens se bouleversent, son esprit s'égare, et, du haut du rocher, elle se précipite dans la mer.

Des pêcheurs l'aperçurent, se hâtèrent de venir à son secours, et la transportèrent mourante chez sa mère. Cet acte de désespoir fut suivi d'une longue apathie et d'un marasme qui dégénéra en aliénation d'esprit. Ginevra avoit oublié la cause de ses chagrins ; elle attribua son

état à la piqûre de la tarentule. On entretint cette idée en lui faisant espérer que l'exercice de la danse et les accords de la musique, qui calmoient effectivement l'agitation de ses sens, la guériroient enfin de cette manie mélancolique.

LETTRE X.

Mœurs des habitans de Brindisi. — Couvens, costumes, monumens du moyen âge.—Fragmens et statue antiques. — Palmier de Pontanus.

Moins curieux de connoître la ville de Brindes que de démêler, à travers ses constructions modernes ou du moyen âge, les traces de l'ancien Brundusium, nous étions aussi moins empressés de communiquer avec ses habitans que nous ne l'aurions été de pouvoir évoquer les mânes de leurs aïeux. Cependant il falloit, comme on dit, vivre avec les vivans, et nous résoudre à faire quelques visites. Nous avons commencé par le gouverneur de Brindisi; il n'a pu nous recevoir, étant dans l'accès d'une fièvre opiniâtre. L'on nous a ensuite menés chez l'archevêque : il étoit aussi malade, et avoit été transporté à la campagne. Nous en avons eu du regret; car on nous l'avoit représenté comme un homme très-respectable, savant, amateur des arts, et possesseur d'un cabinet fort riche en antiquités.

Il ne nous restoit que la ressource des couvens

pour prendre une idée de la société de Brindisi. Qu'on ne se récrie pas sur cette allégation qui va bientôt cesser d'étonner. Cloître et société : ces deux expressions étoient autrefois incompatibles ; elles ne le sont plus depuis, nous a-t-on dit, que les Jésuites ont donné à leur ordre le titre de société, et qu'ils ont opéré une sorte de révolution dans les monastères qui semblent, à partir de cette époque, être devenus l'asile de la tolérance, de la politesse et des plaisirs décens. Les religieux, sans perdre la dignité de leur état, ont pris le ton et les manières de la bonne compagnie.

Ce changement est surtout très-sensible à Brindisi où, sans exagération, la moitié des habitans de la ville peuple les couvens (1). La raison en est simple : dans un endroit où il n'y a ni industrie, ni commerce, par conséquent peu de richesses, et où l'on est exposé, pendant les trois quarts de l'année, à des maladies opiniâtres, on doit préférer la vie commune à celle d'un ménage ordinaire. Elle est beaucoup moins

(1) On y compte plusieurs congrégations et monastères de femmes nobles, sous la règle de saint Benoît et de saint François; des couvens d'Augustins, de Dominicains, de Minimes, de Carmes déchaussés, de Capucins de saint François de la réforme; un conservatoire de demoiselles et de dames; un collége des Pères des Ecoles pies; un vaste séminaire; enfin six confréries, et la population ne s'élève pas à 6000 âmes. (*Fr. Sacco. Dizio. Geogr.*)

coûteuse et offre de bien plus grandes ressources. D'ailleurs les monastères ont un revenu fixe, et des propriétés administrées avec ordre, et qui, étant inaliénables, sont à l'abri des chances qui dérangent souvent la fortune des simples particuliers. L'exiguité des moyens de la plupart des familles les met hors d'état de se livrer aux plaisirs coûteux de la société. Les couvens y suppléent. On vous y accueille; il s'y trouve nombreuse compagnie: on y joue plusieurs sortes de jeux; on y fait de la musique; en un mot, les parloirs deviennent de véritables salons, et l'on s'affranchit même dans quelques uns de la gêne du tour et de la grille.

Qu'on ne soit plus surpris si de jeunes personnes, qui ont été élevées dès l'enfance dans un lieu qui n'a que le nom de couvent sans en avoir l'austérité, le préfèrent au monde qu'elles ne connoissent pas, et même à la maison paternelle. Elles n'y jouiroient en effet d'aucun des agrémens que leur procurent ces retraites religieuses, et dont on leur fait valoir tous les charmes pour les décider à prononcer, dès l'âge de quatorze ans, des vœux qui doivent leur procurer, pour le reste de leur vie, une existence au moins assurée, si elle n'est pas absolument indépendante. Par ce moyen, l'aîné de la famille, destiné à en perpétuer le nom, hérite de la totalité

d'un mince patrimoine; et les cadets, bornés à une légitime encore plus exiguë, entrent dans quelque communauté, ou partent avec la cape et l'épée, et vont chercher fortune ailleurs.

Nous avons visité plusieurs couvens de femmes. A peine nous a-t-on annoncés qu'elles sont accourues en foule dans le parloir, montrant beaucoup d'empressement à voir des Français. On nous a accablés de questions aussi insignifiantes que nos réponses; une musique délicieuse est venue à notre secours. Ce n'est, je crois, que dans les cloîtres que l'on entend de semblables voix. Les motets et les cantiques, chantés avec un ensemble parfait, et accompagnés par un clavecin organisé et d'autres instrumens, produisoient un effet extraordinaire; il nous sembloit entendre un concert exécuté par des anges, et dans la moyenne région de l'air. Des rafraîchissemens et toutes les recherches de la friandise nous ont été prodigués, et nous sommes sortis avec des idées assez agréables de ces monastères. Ce n'est pas que nous n'ayons retrouvé sur quelques physionomies des traces de contrainte, d'ennui, et parfois d'une gaîté forcée; mais peut-être cette remarque étoit-elle l'effet d'une ancienne prévention : car, en général, ces nonnes nous paroissoient contentes de leur sort. Leur costume même formoit un

contraste assez marqué avec leurs manières, et la guimpe les rendoit presque toutes fort attrayantes.

Nous avons dit que la ville étoit pauvre; aussi l'intérieur en est triste et silencieux. Il n'y a presque point de boutiques, et elles ne contiennent que les choses de première nécessité. Veut-on se procurer le moindre objet de luxe? il faut le faire venir à grands frais de Lecce, de Barlette, et même de Naples. La maladie a dépeuplé des rues entières. On voit çà et là quelques grandes maisons qu'on nomme des palais. Ils sont vides, et l'herbe croît dans les cours. Les propriétaires vont chercher ailleurs un air plus pur, une existence plus assurée et moins monotone. On ne rencontre dans les promenades qu'un petit nombre de femmes et beaucoup de moines. Nous avons compté jusqu'à trois carrosses gothiques traînés par des mules; ils contenoient des religieux.

Le port qui devroit offrir un tableau animé par l'abord des marchands et le mouvement des échanges commerciaux, est aussi peu vivant que la ville, et il ne contient en ce moment que la galère échouée et quelques barques. Les travaux que le gouvernement a ordonnés languissent; on n'y occupe que des forçats conduits et gardés par un nombre presque égal de soldats la plu-

part invalides. La nourriture habituelle des uns et des autres consiste en ognons blancs, dont quelques uns ont plus de six pouces de diamètre. Le peuple ne se nourrit guère mieux; et des troupes de mendians assaillent les portes des églises et des couvens où on leur distribue de la soupe. La misère est si grande et les malades sont si nombreux qu'un hôpital n'a pas suffi, et qu'il a fallu en établir un second. Les habitans de la campagne paroissent jouir de plus d'aisance, au moins à en juger par le costume de leurs femmes qui est très-recherché.

En général, il n'y a pas, je crois, de pays où les costumes soient plus élégans et même plus riches que dans le royaume de Naples; ils varient de canton en canton, de village en village, et ils offrent des singularités très-remarquables, qu'il seroit trop long de particulariser (1). Il y a tel de ces ajustemens qui pourroit être adopté par nos petites maîtresses les plus élégantes, et il leur siéroit beaucoup mieux que la plupart des modes extravagantes qu'elles adoptent, et qui heureusement ne durent pas plus que le caprice qui les a fait naître.

Le costume des habitans de Brindes nous a

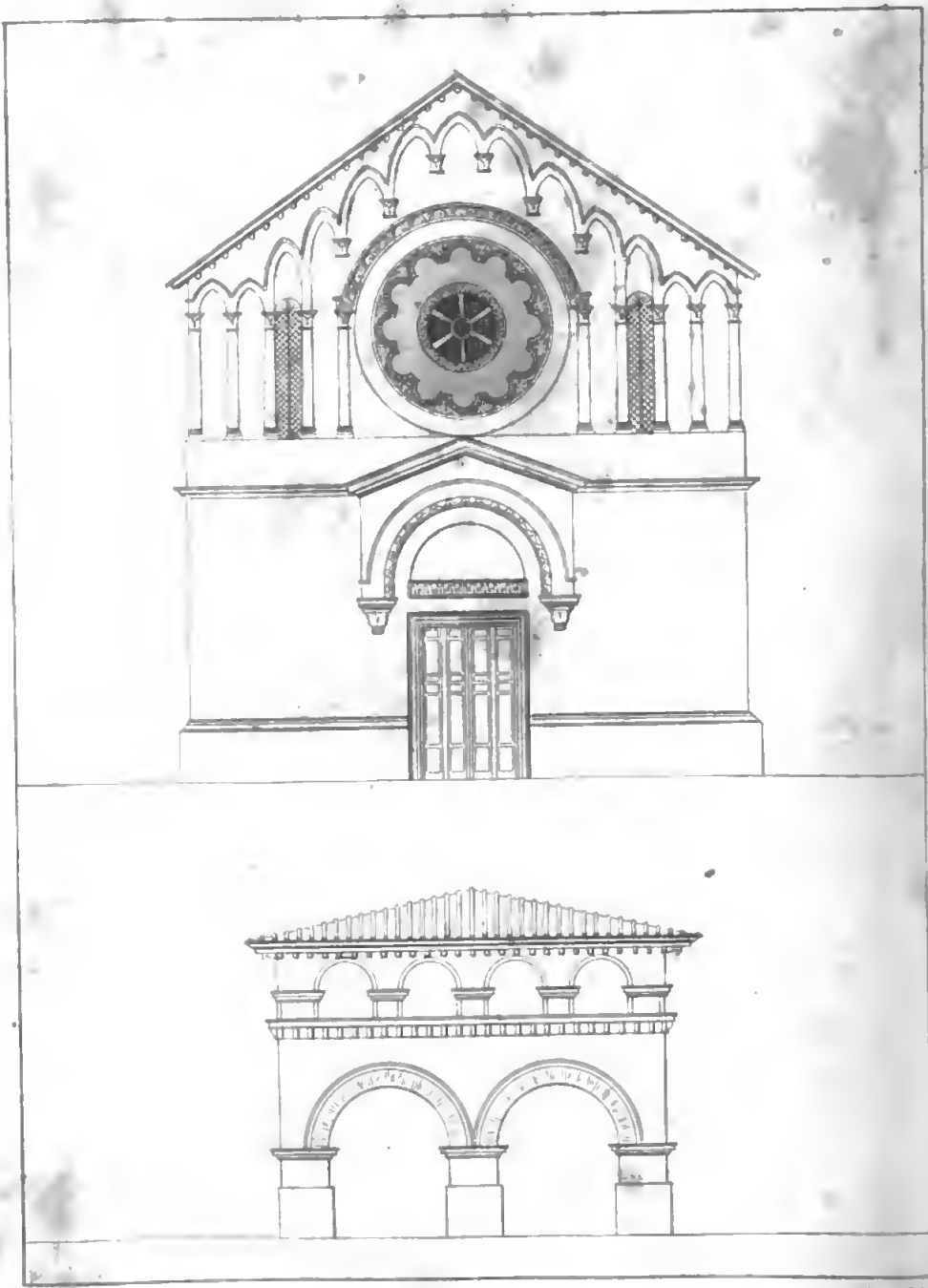
(1) On vend à Naples le Recueil de ces costumes, exécutés sur une assez grande échelle, et coloriés avec soin.

paru singulier, moins chez les femmes, qui adoptent à peu près les modes françaises et anglaises, que chez les hommes, qui sont encore vêtus comme on l'étoit chez nous il y a cinquante ans. En effet, nos modes font le tour de l'Europe; mais elles n'arrivent que fort tard à ses extrémités. Paris est un centre d'activité qui exerce à cet égard son influence avec moins de force à mesure qu'on s'en éloigne. Cette capitale de l'empire de la mode n'en prend, pour ainsi dire, que la fleur qui y passe du matin au soir. Portée de proche en proche dans les provinces, elle y dure un peu plus; et arrivée enfin, mais fort tard, dans les pays étrangers, elle y prend en quelque sorte racine, et s'y acclimate pour long-temps.

Il nous reste à parler des principaux monumens de Brindisi : il n'y en a guère d'autres que les églises qui sont presque toutes de style normand, et peu intéressantes d'ailleurs sous le rapport de l'art, quoiqu'elles soient construites sur des fondations romaines, ou avec des matériaux antiques, employés souvent d'une manière peu convenable; par exemple, en montant un perron, nous avons foulé aux pieds un bas-relief antique de marbre, qui, servant de degré depuis plusieurs siècles, étoit presque rasé par le frottement : on reconnoissoit néanmoins dans le li-

Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

Digitized by Google



MONUMENS DE BRINDISI.

Digitized by Google

néament des figures, que la composition en étoit bien entendue et pleine de mouvement. Au reste, il étoit trop usé pour qu'on en pût deviner le sujet.

Nous avons remarqué la façade d'une petite église, aussi de construction normande, dont les ornemens, très-multipliés, étoient sculptés avec une rare délicatesse, et même composés avec goût. Plusieurs campanilles sont d'une architecture hardie et élégante; mais un seul édifice, assez bien conservé, nous a offert le style antique dans toute sa pureté. Il est ouvert dans toute sa façade par deux grandes arcades à plein-cintre avec leur archivolte, qui reposent sur des piédroits, composés de deux dés, dont l'inférieur est d'une grande saillie. L'étage supérieur est percé de quatre arcades du même style, couronnées par un entablement à modillons. Le croquis ci-joint (*planche IV*) donnera une idée plus exacte de ce monument, qui nous a paru être d'un grand caractère.

Nous avons aussi dessiné une très-belle figure en marbre blanc, abandonnée sur le rivage, et dont les mains ont été mutilées. On voit que la tête avoit été anciennement rapportée, et on distingue les traces du crampon qui l'attachoit au cou. Cette statue (1) est celle d'une femme

(1) Par un hasard qui n'est pas sans exemple, la répétition de

assise sur une espèce de tronc d'arbre : elle est vêtue d'une tunique à petits plis, d'une étoffe extrêmement fine, croisée au-dessus du sein, et serrée au-dessous par une étroite ceinture : un ornement rond, qui ressemble à un médaillon ou à une *bulla*, est suspendu au cou par un large ruban, et tombe au milieu de la poitrine ; un manteau, roulé autour du bras gauche, passe derrière les reins, couvre un genou et retombe en larges plis autour de la figure : les pieds sont nus, mais serrés de bandelettes croisées, passant entre le pouce et le second doigt, et réunies par un ornement en forme de cœur. Cette figure, un peu plus forte que nature, est d'un beau travail : le nu est bien accusé à travers la tunique, et l'autre draperie est d'un grand goût. Je ne me permets pour le moment aucune réflexion sur cette statue qui a été trouvée dans le port, ainsi que d'autres fragmens qui consistent en un pied de table, terminé par une tête de griffon sortant de quelques enroulemens, d'un très-beau style, et une cuvette également en marbre blanc, et dont les profils et la forme nous ont paru singuliers. Il nous faudroit beaucoup de temps pour dessiner

---

cette figure se trouve à Rome. Elle est gravée dans l'ouvrage intitulé : *Museo Pio-Clem.* Ier vol., pl. XVIII.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

Digitized by Google

FABRIQUES DE BRINDISI.

Digitized by Google

et relever le plan de toutes les ruines dont nous étions entourés : thermes, tombeaux, mosaïques, vieux pans de murailles, auxquels on assigne des dénominations fastueuses ; ici, la maison où Virgile expira ; tout auprès, celle où Cicéron, dévoré d'inquiétudes et flottant entre les deux célèbres rivaux qui se disputoient l'empire du Monde, attendoit le dénoûment de cette grande tragédie ; plus loin, les restes du palais habité alternativement par Pompée et César ; partout des souvenirs, et rien de plus.

Au reste, si l'intérieur de la ville est triste et désert, les lignes de fabriques qu'elle offre dans son large développement sont d'un beau style. Des palmiers, et quelques autres arbres qui s'élèvent çà et là à travers les vides des maisons, rendent le coup d'œil aussi pittoresque qu'agréable (*Planche V*) (1). Ces palmiers me rappellent l'historiette racontée par Jovianus-Pontanus, précepteur d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples, vers le milieu du 15e siècle. On sait que le palmier ne rapporteroit aucun fruit s'il n'étoit dans le voisinage d'un arbre de même nature,

(1) Les croquis, *Planches V et VI*, peuvent donner une idée des constructions de Brindes ; la vue générale de cette ville, étant tout en longueur, auroit eu trop d'étendue pour le cadre dans lequel je me restreins ; d'ailleurs on ne peut en embrasser l'ensemble d'un seul coup d'œil du côté du port, faute de reculée, et du côté de la terre il est peu intéressant.

mais de sexe différent, et que la poussière fécondante est portée de l'un à l'autre par les vents. Pontanus raconte donc, en assez beaux vers latins, que l'on vit de son temps deux palmiers, l'un mâle, cultivé à Brindes, et l'autre femelle, élevé dans les bois d'Otrante. Ce dernier fut plusieurs années sans avoir de fruit, jusqu'à ce qu'enfin, s'étant élevé au-dessus des autres arbres de la forêt, il put apercevoir, dit le poëte, le palmier mâle de Brindes, quoiqu'il en fût éloigné de plus de quinze lieues : dès lors il commença à porter de bons fruits, et continua d'en donner abondamment. Ce phénomène a fort embarrassé les anciens, qui en attribuoient la cause à une sympathie occulte (1). Et le bon La Fontaine auroit pu leur dire :

Les mystères de leur amour
Sont des objets d'expérience;
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.

---

(1) *Vivunt in Venerem frondes, omnisque vicissim*
Felix arbor amat : nutant ad mutua palmæ
Fœdera. Populeo suspirat populus ictu;
Et platani platanis, alnoque assibilat alnus.
(*Claudianus, de Nuptiis Honorii et Mariæ.*)

LETTRE XI.

Dissertation sur les colonnes colossales de Brindes, et sur les autres antiquités de cette ville (1).

En entrant dans le port de Brindes, les premiers objets qui s'étoient offerts à nos regards, nous avoient rappelé de grands souvenirs. L'aspect d'une colonne colossale qui s'élève sur une sorte de promontoire, et dont le riche chapiteau de marbre domine les autres constructions, avertit, pour ainsi dire, de l'existence de l'ancien Brundusium : on voit à côté, sur un autre piédestal, la base d'une colonne semblable, dont le fût a été brisé.

Ce monument est, sans contredit, l'un des plus remarquables de la contrée, et le seul peut-être de son genre qui ait échappé à la faux du temps. Aussi, a-t-il excité vivement notre curiosité. Il méritoit sans doute qu'on en fît l'objet d'un sérieux examen ; qu'on en recher-

(1) Cette dissertation, ainsi que plusieurs autres morceaux relatifs aux arts et aux antiquités, a été lue à l'Académie royale des Beaux-Arts. Quelques notices et fragmens ont été insérés dans le *Moniteur* et dans d'autres ouvrages périodiques. Ils se retrouveront ici dans l'ordre et le lieu d'où ils ont été extraits.

châtavec soin l'origine, l'usage, et qu'on prît la peine d'en déterminer les proportions : cependant, il a été dédaigné par les voyageurs qui n'en ont fait mention que très-superficiellement; et, chose singulière et à peine croyable, l'historien de la voie Appia, Pratili lui-même, ne tire aucun parti de ces deux colonnes, qui auroient dû former, d'une manière aussi naturelle qu'intéressante, la conclusion de son ouvrage, comme elles terminoient, selon toute apparence, la célèbre voie qui en est le sujet. Il dit vaguement que de nombreuses ruines, et surtout deux hautes et belles colonnes, dressées non loin de la principale église, offrent les traces de la magnificence de l'antique Brindes.

Les autres écrivains voyageurs ont imité le laconisme et l'indifférence de Pratili. Ils n'ont pas, plus que lui, rapporté l'inscription qu'on lit sur le piédestal de l'une de ces colonnes ; et les descriptions qu'ils en font, toutes très-différentes les unes des autres, sont aussi très-fautives. De Saint-Non, dans son Voyage pittoresque, avance que ce monument est d'une mauvaise proportion, et que le chapiteau n'est remarquable que par la manière dont il est composé : on y voit, dit-il, quatre figures de Neptune, « qui forment comme autant de ca-» riatides à chaque angle du chapiteau ; autant

» de figures de femmes qui occupent chaque face
» du tailloir, et huit tritons, en forme de volutes,
» à chaque angle. Ce singulier chapiteau étoit
» surmonté d'un piédestal qui pouvoit porter
» vraisemblablement une statue, et qui aujour-
» d'hui ne supporte qu'un mauvais entable-
» ment. »

Ce chapiteau seroit en effet fort singulier, s'il étoit tel que nous le représente cette description. Les prétendues figures de Neptune ne sont point aux angles, mais bien au milieu de chacune des faces du tailloir. En revanche, les figures de femmes se groupent, deux par deux, aux angles, et leurs bras réunis et recourbés occupent la place des volutes. Au lieu de seize figures bizarrement entassées, nous n'en avons reconnu que douze qui nous ont semblé groupées avec beaucoup d'intelligence et de goût. Nous n'avons pas davantage reconnu l'existence de cet entablement que devoit supporter le chapiteau, et qui n'est réellement surmonté que d'un socle circulaire, offrant la proportion et le profil de l'architrave.

La description de ce monument par le baron de Riedesell (1) est plus raisonnable, quoiqu'il se trompe encore sur le nombre des figures. Il

(1) Riedesell. Voyage en Sicile et dans la Grande-Grèce.

n'en compte que huit ; mais il met au moins à leur place les quatre grandes divinités qu'il dit être Jupiter, Hercule, Neptune et Pluton. L'un des ingénieurs (1), chargé en 1775 des travaux du port de Brindisi, et qui a fait un long séjour dans cette ville, décrit ce chapiteau d'une manière plus exacte, quoiqu'elle diffère un peu du dessin que nous en donnons (*Pl. VI*) (2).

« Il est orné, dit-il, de douze figures en buste, » quatre situées au milieu de chaque face, re- » présentant Jupiter, Neptune, Pallas et Mars ; » les huit autres sont des tritons qui, avec leurs » cornets recourbés, forment les caulicoles. »

La différence qui existe entre cette description et notre dessin provient peut-être de l'aspect sous lequel nous avons envisagé ce chapiteau. Au reste, le travail fruste et grossier ne permet pas de distinguer parfaitement les attributs de toutes ces figures, dont les caractères de tête sont très-variés. Les imperfections et les mutilations qu'on y remarque peuvent être rapportées à l'époque de la restauration du monument, qui est bien postérieure à celle de sa construction originaire ; car ces figures sont d'un style qui

(1) Pigonati, *Mem. del Riaprimento del porto di Brindisi.*

(2) Dans cette planche nous avons réuni les profils du piédestal, de la base et du chapiteau, et les autres détails du monument. Le pied de table et la cuvette se rapportent à la Lettre précédente.

COLONNE DE BRINDISI.

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

Digitized by Google

indique celui du bon temps de l'architecture et de la sculpture chez les Romains.

Quant à la proportion de ces colonnes, elle nous a paru se rapprocher de celle qu'on donne à l'ordre corinthien; elle est élégante, et en rapport avec le piédestal qui doit former à peu près le tiers de la hauteur. D'ailleurs, nous n'en avons jugé que par approximation, n'ayant pu mesurer avec soin que ce piédestal et la base de la colonne; et, en partant de ce principe, nos mesures ne se rapporteroient pas encore avec celles des autres voyageurs. Nous trouvons à peu près soixante-dix pieds pour la hauteur totale du piédestal et de la colonne, y compris la base, le chapiteau et le tambour architravé. Suivant de Saint-Non, cette hauteur seroit de cinquante-deux pieds, et Riedesell ne lui en donne qu'environ quarante-trois. On pourroit en conclure que tous deux font abstraction du piédestal, et qu'ils n'entendent parler que de la colonne proprement dite; mais Riedesell, en fixant le diamètre à trois pieds neuf pouces, le fût n'auroit, selon lui, que trente pieds, tandis que, suivant notre calcul basé sur un diamètre de cinq pieds, il devroit avoir quarante-un pieds et demi. Des différences aussi extraordinaires ne peuvent être le résultat que de l'inattention et du peu d'intérêt que ce mo-

nument avoit inspiré jusqu'à présent ; et, quoique nous regrettions beaucoup que les circonstances critiques dans lesquelles nous nous sommes trouvés ne nous aient pas permis de rendre notre travail absolument exact, nous espérons que notre dessin rétablira au moins les faits matériels d'une manière un peu plus probable. Nous désirons qu'il en soit de même de ce qui a rapport aux autres points de controverse qu'il nous reste à examiner.

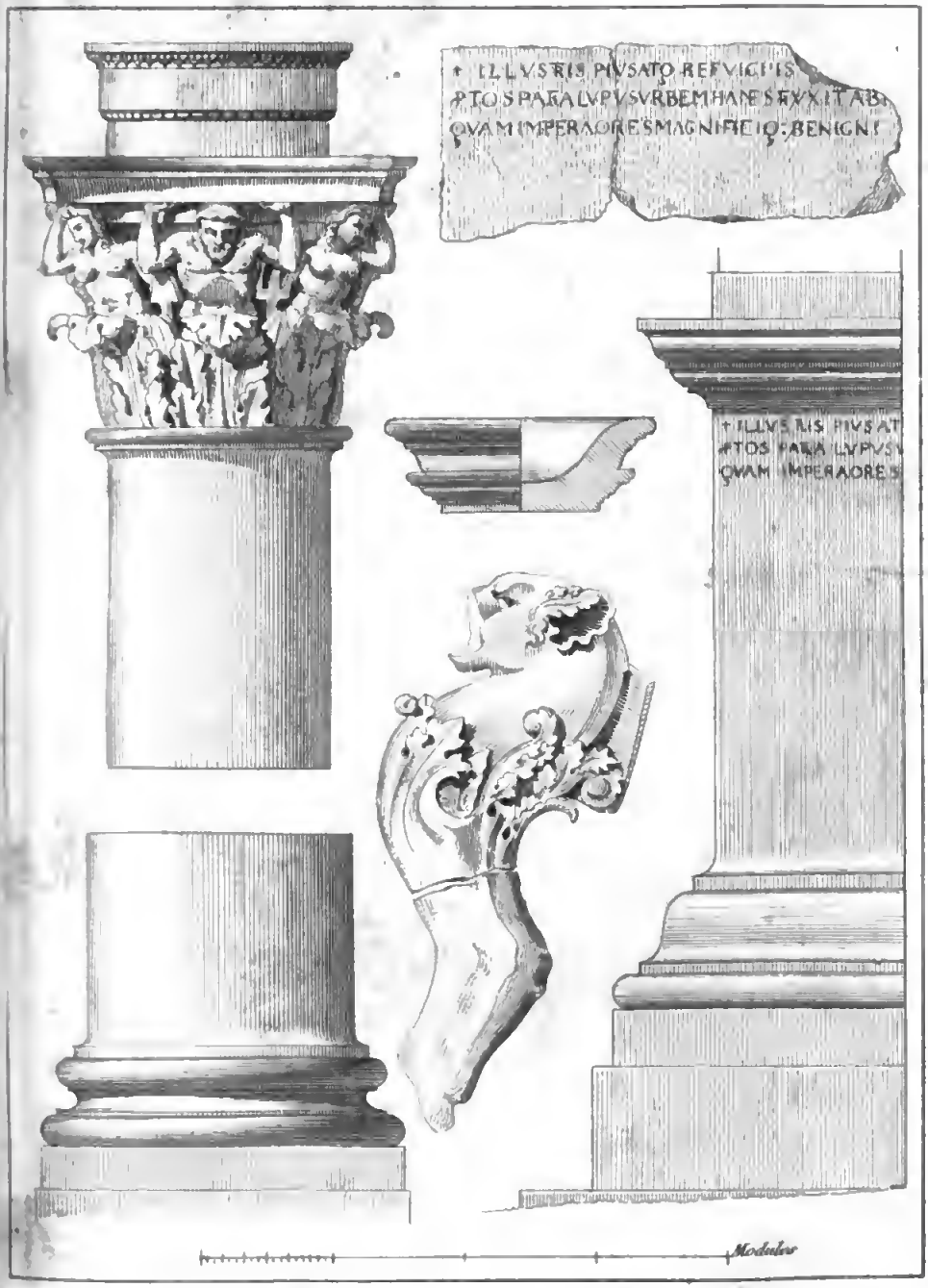
Deux questions plus importantes s'offrent d'abord : Quelle est l'époque de l'érection des deux colonnes de Brindes ? Quelle fut leur destination primitive ?

L'inscription qu'on lit encore sur l'un des piédestaux ne peut nous être d'un grand secours ; car elle ne fait mention, tout au plus, que du rétablissement de la ville. Cette inscription, figurée sur la planche VII, est ainsi conçue :

+ *Illustris pius actibus atque refulgens*
Prothospata Lupus urbem hanc struxit ab imo.
Quam imperatores, pontificesque benigni
.....

Quel est ce Lupus dont aucun autre monument ne fait mention ? Quelques auteurs le confondent avec un Lupus prothospate, auteur d'une Chronique du XIIe siècle (1). On croit plus

(1) Ant. Caracciolo, Camille Pellegrino, et autres, pensent



COLONNES DE BRINDISI.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Digitized by Google

communément (1) que ces vers furent gravés par les Brundusiens en reconnoissance et mémoire perpétuelle de Lupus Prothospate (gouverneur) qui, par les ordres de l'empereur Basile, restaura et rebâtit en partie la ville de Brindes, saccagée vers 979 par les Sarrasins. Au reste, on ne sait pas pourquoi cette inscription n'a pas été achevée, car le sens est suspendu ; et l'historien de Brindes (2) pense que la suite de ces vers fut tracée sur l'autre piédestal. Mais ils étoient déjà si usés de son temps (l'an 1670), qu'on ne pouvoit en lire la fin, qui devoit énumérer les bienfaits et les grâces accordés à la ville par les empereurs.

Quoi qu'il en soit, cette inscription est visiblement du temps du Bas-Empire ; et la croix qui la précède indique qu'elle est postérieure au règne de Constantin, temps de décadence pour les arts, et où l'on étoit hors d'état de produire

---

que cet écrivain étoit de Bari ; car il entre dans beaucoup de détails sur les événemens de cette ville. Cela est d'autant plus probable que Franc. Lombardo, dans les Vies des Evêques et Archevêques de Bari, fait mention de la famille des Prothospate, originaire de Grece. La Chronique de Lupus, qui s'étend de l'an 860 jusqu'en 1102, a été publiée dans le Ve volume du Recueil intitulé : *Rerum ital. Scrip.*

(1) B. Tarufi, Série Chronolog. des écrivains du royaume de Naples dans la *Raccolta Caloger*, 21e vol., p. 131.

(2) Andrea della Monaca. *Mem. hist. della citta di Brindisi.* Suivant Pacichelli (*Regno di Nap. in prospet.*) le véritable nom de l'auteur de cette histoire est le doct. Maria Morigeno.

un monument de ce style, quant à la beauté des profils et de la proportion générale. D'ailleurs le chapiteau forme un contraste assez remarquable avec les productions de cette époque; et il offre des divinités du paganisme qui ont sans doute été mutilées exprès pour leur ôter les attributs qui les caractérisoient, sans qu'on ait pu néanmoins les rendre méconnoissables. Ces colonnes sont donc bien antérieures à l'époque de la restauration de la ville, et l'on peut hardiment en faire remonter l'érection au temps des premiers empereurs.

Si nous nous en rapportions aux anciennes chroniques (1), elles auroient été érigées par Brentus, fils d'Hercule, en mémoire de son père, ou à l'imitation de celles que ce héros avoit placées à l'extrémité de l'Espagne. Ce qui, suivant un autre historien (2), n'est pas trop vraisemblable; car, dit-il naïvement, outre qu'elles ne portent pas les caractères d'une si haute antiquité, leur masse et leur solidité, qui est loin d'égaler celle des pyramides d'Egypte, ne pourroit avoir résisté pendant près de quatre mille ans. Ce que l'on peut prouver, ajoute-t-il, par le chapiteau sur lequel on voit sculptée une

(1) Gio Bta. Casimiro, et Carlo Verano.

(2) Andrea della Monaca, *ut suprà*.

figure de Neptune. Or, comme l'Hercule Libyen, père de Brentus, exista réellement trois cents ans avant Neptune et ses compagnons, on peut dire tout au plus que la postérité reconnoissante éleva ces colonnes en honneur de ce Brentus, fondateur de Brindes.

Nous ne rapportons ce singulier raisonnement que pour donner une idée des fables qu'on se plaisoit à débiter de la meilleure foi du monde, il y a moins de deux cents ans, dans des ouvrages d'ailleurs fort estimables.

On prétend aussi qu'il existe des médailles antiques de Brindes où l'on voit les colonnes, et sur le revers un homme porté par un dauphin (1). Mais je crains fort que ces prétendues médailles ne soient que des monnoies frappées dans cette ville, sous le règne de Ferdinand d'Aragon. En effet, pour récompenser les habitans de leur fidélité et des services qu'ils lui avoient rendus dans ses armées, ce prince leur permit de sculpter dans leur écu les deux colonnes, et d'en composer l'empreinte des pièces

(1) Les médailles de Brindes offrent un homme porté par un dauphin, et tenant d'une main une Victoire, et de l'autre une lyre. On croit y reconnoître non Amphion, mais Brentus lui-même, avec ces mots : *Q. E. S. BRUN.* Sur d'autres médailles on voit l'olivier, un vase ou une étoile, ou une tête de Neptune couronné par la Victoire; mais nous n'avons pu y découvrir les colonnes.

d'or, d'argent et de cuivre qu'on frappoit à la monnoie de Brindisi, avec cet exergue : *Fidelitas brundusina.*

A cette occasion les Brindésiens sculptèrent leurs armoiries sur une base de marbre (1) avec cette inscription :

Stemma Brundusii marmor geminæque columnæ
Domus Arragoniæ gloria prima sumus ;

témoignant par-là qu'ils avoient autant d'obligations à Ferdinand, pour ses bienfaits envers la ville, qu'à Brentus, son fondateur, en mémoire duquel ils avoient originairement élevé ces colonnes.

Si les médailles et les autres monumens historiques ne conservent aucune trace des colonnes de Brindisi, si les historiens n'en font aucune mention, il ne s'ensuit pas que leur existence ne remonte pas au temps des Romains. Nous n'en pouvons donner cependant d'autre preuve que les observations déjà faites sur le style de ce monument, et qui, sans être convaincantes,

(1) Les armoiries de la ville rappellent ce que dit Strabon (*lib. VI*) du nom de Brundusium, qui, dans l'ancien langage des Messapiens, veut dire *tête de cerf;* désignant ainsi la forme du port, qui se divise en deux rameaux qui embrassent la ville. Ces armoiries offrent donc une tête de cerf; et, entre les bois, sont posées deux colonnes surmontées elles-mêmes d'une couronne qui les réunit.

acquerront un plus haut degré de probabilité en se liant avec ce qui me reste à dire sur l'ensemble de ce local.

Voyons s'il sera plus aisé de déterminer le motif de l'érection de ces colonnes. Appartiennent-elles à un autre édifice, ou bien forment-elles seules un monument complet? et, dans ce dernier cas, à quoi étoient-elles destinées? Avoient-elles un but d'utilité ou un but d'ornement? Les uns en font un monument triomphal, d'autres un phare; enfin on croit qu'elles désignent le terme des voies romaines en Italie. Nous allons examiner en peu de mots chacune de ces opinions.

Celle qui veut que ces colonnes aient appartenu à un immense monument dont elles seroient les seuls débris, mérite à peine d'être discutée. L'inspection du lieu, élevé et isolé de toute part, où se trouvent ces colonnes; leur proportion colossale; la forme et l'espacement des piédestaux; et surtout le tambour rond qui couronne le chapiteau, et qui ne peut avoir supporté qu'une statue ou quelque objet d'ornement, tout prouve que ces colonnes étoient isolées à peu près comme celles dont les anciens ornoient la *spina* de leurs cirques.

Nous ne croirons pas davantage, avec Riedesell, que ces colonnes aient servi de phare, au

moyen d'une poutre transversale à laquelle on attachoit un certain nombre de lanternes. Cet attirail de lanternes qu'il falloit faire descendre et remonter au moyen de cordes et de poulies, auroit été d'un aussi mauvais effet qu'il étoit peu dans le goût des anciens; ils donnoient à leurs phares un caractère de grandeur et de solidité bien différent. D'ailleurs celui de Brindes devoit être situé à l'entrée du port, dans un local beaucoup plus convenable; et il en existoit un du temps de l'empereur Basile. C'étoit une haute tour qui servoit, pendant le jour, à observer l'arrivée des vaisseaux, et de phare pendant la nuit. Mais, par la suite, cette tour ayant été ruinée, comme on ne pouvoit se passer d'un signal pour guider les navires à l'entrée de l'Adriatique redoutée des marins et féconde en naufrages (1), on songea à se servir des colonnes, et à cet effet on étendit de l'une à l'autre une traverse de bronze, à laquelle étoit suspendu un fanal doré (2). Ce fait peut avoir donné lieu à l'opinion de Riedesell; mais il prouve en même temps que, si ces colonnes ont servi de phare, ce n'a été que momentané-

(1) *Adriâ furiosior* étoit passé en proverbe chez les anciens, pour désigner un homme très-irascible.

(2) Andrea della Monaca, *Mem. Stor.*

ment, et qu'elles n'avoient pas été, dans l'origine, destinées à cet usage.

L'opinion la mieux fondée, et dont les raisons nous semblent les plus probables, est celle qui veut que ces colonnes indiquent l'extrémité des voies romaines en Italie; comme les colonnes d'Hercule désignoient les limites du monde connu pour lors, ou plutôt la fin des travaux de ce demi-dieu.

Il se présente ici une objection puisée dans le caractère des Romains et dans l'idée qu'ils avoient et que nous nous formons encore de leur puissance. Comment croire en effet que le peuple roi, précisément au période le plus éclatant de sa gloire, et dans le temps que ses conquêtes étoient le plus étendues, ait voulu en quelque sorte en poser lui-même les bornes? Au contraire, loin de considérer Brindes comme le terme de la voie Appia, et faisant abstraction du bras de mer qui séparoit cette côte de celle de l'Epire, les Romains avoient la prétention d'aller de Rome à Athènes et jusqu'à Byzance, sur la même route à laquelle ils continuoient, pour ainsi dire, le nom de voie Appia; et cette orgueilleuse prétention ne s'accorderoit guère avec l'idée d'ériger à Brindes un monument qui sembloit limiter leurs possessions de ce côté. Ce n'est que, par une distinction

plus subtile que satisfaisante, il est vrai, que nous pouvons surmonter cette difficulté, en supposant que les Romains n'accordoient, à proprement parler, le nom de patrie qu'à Rome et au reste de l'Italie. Tout ce qui sortoit de ces limites naturelles, et surtout les pays outre-mer, devoient être considérés comme étrangers, et ils étoient en effet divisés en provinces gouvernées par les proconsuls. Ce n'est donc qu'en partant de Brindes que le citoyen romain quittoit véritablement sa patrie ; il considéroit cette ville, où se réunissoient les autres voies antiques, comme un terme sacré qu'il ne dépassoit qu'en exprimant le désir si naturel de le revoir. C'est jusque-là qu'il accompagnoit ses parens et ses amis lorsqu'ils partoient pour la guerre ou pour de longs voyages. C'est au même endroit qu'il venoit, à leur retour, jouir de leurs premiers embrassemens. Ces motifs n'étoient-ils pas suffisans pour faire ériger à Brindes un monument d'autant plus remarquable qu'il ne le revoyoit jamais sans faire éclater sa joie ou ses regrets ?

Ces colonnes supportoient sans doute des statues, et la base ronde qui existe encore le prouve; mais rien n'indique qu'à l'instar des colonnes triomphales, on y ait placé celle de quelqu'empereur. D'ailleurs, la forme même

du tambour qui n'est point terminé par une calotte hémisphérique, comme ceux des colonnes Trajane et Antonine, nous feroit croire que cette base a supporté une figure assise. Poussons plus loin la supposition, et reconnoissons dans ces figures l'Italie et la Grèce personnifiées, et en regard, par allusion, aux côtes correspondantes de ces deux contrées, qui ne sont séparées que par un canal assez étroit. Je ne serois même pas éloigné de croire que la statue de marbre que j'ai déjà décrite, et qu'on a trouvée en fouillant le port, et non loin des colonnes, seroit l'une de ces deux figures. Sa proportion, qui est à peu près la même que celle du chapiteau, l'identité de la nature du marbre, la plinte qui est ronde et du même diamètre que le socle architravé, rendroient ce rapprochement assez vraisemblable.

Nous devons donc supposer que les colonnes étoient plantées à l'extrémité de la voie Appia, dont elles formoient le terme, et qu'elles dominoient le port de débarquement, et la place publique. C'est ce qu'il seroit aisé de vérifier, en examinant le local avec plus d'attention qu'on n'en a mis jusqu'à présent. Peut-être faudroit-il ici discuter les diverses opinions, et peser le témoignage d'une foule d'auteurs, pour fixer la véritable direction de la célèbre voie Appia.

Nous préférons renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage de Pratili, et nous en rapporter, ainsi que lui-même, au témoignage formel et irrécusable de Strabon (*lib. V*). Nous verrons cette célèbre route antique partir de Rome en ligne droite jusqu'à Capoue; là, se diviser en deux branches, dont l'une conserve le nom d'Appia et de voie militaire, et se dirige vers Brindes, en passant par Tarente; l'autre, considérée comme le chemin des muletiers, traverse le pays des Peucétiens et Daunéens, gagne les bords de la mer qu'elle suit en passant par Egnatia, et arrive également à Brindes, en franchissant le bras septentrional du port, au moyen d'un pont; tandis que l'autre aboutit directement à la ville par le sud-ouest (1), la coupe dans toute sa largeur, et finit sur le port en face des colonnes et de son embouchure dans la rade.

La trace de cette dernière voie est si profondément imprimée dans le terrain, et tellement facile à suivre à travers la ville, qu'elle partage en deux, qu'il est fort extraordinaire

(1) Nous différons ici d'opinion avec Pratili, en ce qu'il croit que l'on doit chercher les traces de la voie Appia vers la porte dite de Mesagne, et sur le chemin vers cette petite ville, qui s'écarte de la direction de Tarente. Nous croyons que les vestiges de cette voie doivent se trouver plus vers le sud, et dans l'alignement de l'aqueduc antique que l'on voit encore de ce côté.

que Pratili ne l'y ait pas reconnue, et qu'il nous ait laissé l'avantage de tracer tous les développemens de ce grand et magnifique ouvrage, qui ressemble assez à un projet académique.

L'aspect de la ville, en entrant dans le port, indique qu'elle est assise sur deux collines séparées par une étroite vallée, maintenant couverte de maisons. Mais, en examinant avec attention le terrain, on peut aisément se convaincre que cette vallée n'est en effet qu'une coupure ou tranchée pratiquée de main d'homme, dans la masse du coteau sur lequel la ville est construite, et qui se prolonge en ligne droite jusque vers les colonnes et le port. Cette coupure offre une pente douce, par laquelle on remonte jusqu'à l'extrémité de la cité moderne; et réduite à peu près à rien, elle se trouve au niveau des terrains qui l'environnent. Cette tranchée, qui partage encore la ville en deux, formoit autrefois, suivant l'historien de Brindisi, comme un vaste bassin où l'eau de la mer s'introduisoit sur une longueur d'environ cinq cents pas, et s'étendoit jusqu'à la place basse, et peut-être jusqu'aux jardins dits les *Urso lilli* et l'*Oliva-Cavata*. Maintenant le sol s'est élevé de beaucoup, et il n'existe plus de vestiges de l'ancien séjour de la mer en cet endroit, si ce n'est qu'on a tiré du

sein de la terre plusieurs ancres de vaisseaux antiques, et des détrimens marins. Ce terrain, quoique couvert en partie d'édifices déjà très-anciens, est même encore très-humide et malsain (1). Au milieu de cette vallée on trouve la place du Marché, et tout auprès, les ruines d'un superbe édifice bâti, dit-on, par les Romains, et où ils rendoient la justice. Cette basilique, convertie en palais, servit d'habitation au duc d'Athènes; et, en 1674, elle étoit déjà ruinée. C'est encore de ce côté, et dans le voisinage des colonnes, qu'il existoit autrefois un temple d'Apollon et de Diane. Sur son emplacement et avec ses débris, le roi Roger construisit l'église cathédrale, vers 1140. En remontant toujours, à travers des jardins, vers les murailles, entre les portes dites de Mesagne et de Lecce, qui étoient comprises du temps des Romains dans l'enceinte de la ville alors de deux tiers plus étendue qu'elle ne l'est à présent, on remarque un aqueduc qui suit la direction de la coupure, et quelques autres constructions antiques dans lesquelles, à raison de leur distribution et de leur voisinage de cet

(1) Suivant Andrea della Monaca. On peut aussi reconnoître la direction de cette tranchée dans le plan de la ville donné par l'ingénieur Pigonati. Il la désigne ainsi : *Seno nel porto interiore che esisteva né tempi di Strabone.*

aqueduc, on pourroit reconnoître une conserve d'eau et des thermes.

Cet exposé de l'état actuel des lieux semble être très-favorable au plan de restauration que nous établissons sur ces données. Que l'on se figure donc, vers la partie la plus basse et la plus rapprochée du port, un vaste bassin en forme de parallèlogramme, rempli des eaux de la mer; borné de ce côté par les deux colonnes, dont le soubassement forme une espèce de môle isolé, et à l'autre extrémité, par une place qu'on peut considérer comme le *forum* de la ville antique, et sur lequel aboutit le prolongement de la voie Appia.

Que l'on se représente cette place entourée de palais et de temples, et le bassin intérieur bordé par les arsenaux de la marine, rempli de vaisseaux, soit en construction ou en carénage, soit au moment de mettre à la voile; que l'on jette enfin les yeux vers ces deux belles colonnes de marbre, au delà desquelles l'on aperçoit au loin l'embouchure du port et même la pleine mer (1). Certes, ce coup-d'œil vraiment unique

(1) La direction de cette vallée factice ne se trouve pas en face de la nouvelle entrée du port, et peut-être a-t-on eu tort de ne pas suivre cette première direction; mais, en faisant abstraction des môles que César fit construire, et en restituant à cette embouchure la largeur qu'elle avoit sans doute et qui est encore

étoit digne du peuple qui se disoit, avec raison, le souverain du monde. C'étoit sans doute sur ce môle élevé, qui occupoit l'entrée du bassin intérieur, et qui laissoit assez d'espace de chaque côté pour l'entrée et la sortie des vaisseaux (1); c'étoit, dis-je, sur cette plate-forme, entre les colonnes et sur des gradins, que se plaçoient les commandans militaires et les officiers qui devoient inspecter les travaux du port, et passer en revue les trirèmes chargées de troupes qui partoient pour quelque expédition lointaine. C'est là aussi qu'on devoit consulter les entrailles des victimes et en tirer des présages pour le succès des armes romaines, et qu'on pouvoit offrir des sacrifices aux divinités marines, en reconnoissance de ces mêmes succès. C'est enfin dans la place voisine que se réunissoient les marchands de toutes les parties du monde, et où prit peut-être naissance l'usage des *brindisi* ou santés qu'on se portoit au moment du départ. C'est dans ce même forum, occupé successivement par les troupes de Pompée et de César, que Cicéron promenoit sa

indiquée par les corrosions du terrain, on trouve que l'axe de la voie Appia et du bassin devoit passer entre les deux colonnes, suivre le milieu de l'antique embouchure, et se diriger vers la pointe de l'île située au milieu de la rade ou port extérieur.

(1) A l'entrée du port de Trajan, à Ostie, il existe aussi un môle isolé qui laissoit deux issues assez étroites aux vaisseaux.

cruelle incertitude; c'est encore ici qu'Horace quitta Mécène et Virgile partant pour la Grèce, et qu'Agrippine aborda avec les cendres de Germanicus....

Quoique ce lieu, si fécond en souvenirs, soit maintenant presque méconnoissable à des yeux peu exercés, ce n'est point par la seule puissance de l'imagination que nous avons fait sortir du milieu des ruines l'auguste monument de Brindes; que nous avons creusé son bassin intérieur et désigné la place de son antique forum. Cependant, nous ne donnerons ce plan de restauration que comme une espèce de programme qui servira d'indication et de point de comparaison à un autre observateur, possédant les moyens qui nous ont manqué pour étendre et compléter ce travail trop négligé, auquel nous donnons peut-être trop d'importance, mais sur lequel je n'aurai pas au moins le tort de m'appesantir plus long-temps.

LETTRE XII.

Relation d'une course faite par mon compagnon de voyage, dans l'intérieur des terres; son issue malheureuse.

Nous nous étions souvent bercés de l'idée romanesque d'exécuter notre voyage d'Italie, à la manière des anciens philosophes, un sac sur le dos, et le bâton blanc à la main. Nous avions l'exemple plus moderne de quelques artistes, peintres de paysages, qui, courant par monts et par vaux, s'arrêtant lorsqu'ils trouvoient matière à exercer leur crayon, avoient ainsi exploré la Suisse, l'Italie, et surtout les environs de Naples et de Rome; mais aucun n'avoit tenté la longue traversée des plaines de la Puglia : elles sont arides, privées d'eau, nues et sans arbres; elles ne présentent aucun objet pittoresque, et rien ne peut dédommager des fatigues qu'on y éprouve et des dangers qu'on y court, dans cette saison; le voyageur y est exposé, soir et matin, à l'action malfaisante des brouillards, et le reste du jour à celle d'un soleil brûlant. Après une marche pénible, il ne trouve pour abri que la cahutte d'un pâtre, ou les

quatre murailles d'une foresterie. Tel est le tableau peu flatteur que nos amis nous en traçoient, pour nous dégoûter d'un projet au moins imprudent, et auquel nous aurions dû renoncer sans peine. Mon compagnon de voyage n'est pas convaincu de l'impossibilité de l'exécution d'une pareille entreprise; il veut en connoître les inconvéniens et les avantages, et ne céder qu'après les avoir jugés lui-même. Il a résolu de faire une course du côté de Lecce, capitale de la province; et si cet essai lui réussit, alors peut-être nous nous acheminerons pédestrement, et de compagnie, vers Naples et Rome, et Dieu sait jusqu'où nous irons.....

Il est parti, pour son aventureuse tournée, dans le plus modeste équipage, le havresac sur le dos, le sabre au côté; un Horace, des tablettes, des crayons, et l'indispensable cahier de croquis. J'attends impatiemment le résultat de cette imprudente tentative.....

Le regret de me trouver seul; le désir de me distraire de l'absence de mon ami, celui de témoigner à nos connoissances de Brindes combien j'étois reconnoissant de leur bon accueil, m'ont fait commettre une imprudence d'un autre genre. J'avois imaginé de procurer le plaisir d'une sérénade aux dames de notre société, et de parcourir ainsi la ville, escorté

d'une troupe de musiciens. Ce divertissement dans les mœurs du pays, n'étoit guère en usage à Brindisi, sans doute à cause de la maligne influence de l'air pendant la nuit. Au reste, je ne communiquai mon projet à personne, pas même à don Pippo, et je me trouvai au coup de minuit sous les fenêtres de nos beautés vénitiennes.

Le plus grand silence régnoit dans la ville; tout dormoit ou devoit dormir. Je donne le signal : le premier coup d'archet de mon orchestre produit un bon effet : les bassons, les cors, les clarinettes, le tambour de basque renforcent l'harmonie, et les échos étonnés se hâtent de répéter les dernières mesures de notre symphonie. On se réveille : les fenêtres et les persiennes s'entr'ouvrent; des lumières paroissent et éclairent les charmes qu'un négligé sans art rendoit plus piquans. Alors j'essaie l'une de ces mélodieuses barcarolles que ces dames nous avoient apprises pendant notre captivité. On applaudit; on jette de toutes parts des bouquets pour me remercier de la galante surprise que je leur ai ménagée. Je vais plus loin répéter la même aubade sous les fenêtres de toutes nos connoissances; la nuit presque entière s'écoule dans cette agréable occupation; et je ne m'aperçois de

l'imprudence que j'ai commise qu'en rentrant chez moi, pénétré d'une humidité glaciale, et saisi d'un frisson qui m'annonce une violente fièvre. En effet, l'accès fut très-fort, et m'empêcha de me lever le lendemain. Je devois déjeuner avec nos amis ; inquiet de ne pas me voir, don Pippo accourt, me trouve dans un état fâcheux ; l'alarme se répand dans le cercle joyeux qui se transporte chez moi : les dames, causes innocentes de ma mésaventure, m'envoient des rubans pour me serrer la tête, antidote éprouvé contre la fièvre, et que le médecin ne trouve pas tout-à-fait suffisant. Mes amis me comblent de soins, d'attentions ; et don Pippo ne me quitte pas.

Un malheur, dit-on, ne vient jamais seul. Le gouverneur de Brindes me transmet une lettre qui lui annonce que mon compagnon de voyage, malade, loin de tout secours et hors d'état de continuer son chemin, a été trouvé dans une chaumière, sur la route opposée à celle de Lecce, et qu'il a été transporté provisoirement dans l'habitation d'un garde-côte..... Il étoit urgent de l'envoyer chercher. Don Pippo se charge de ce soin ; et il fait partir sur-le-champ un exprès avec un cheval, faute de pouvoir se procurer assez tôt une voiture.....

Cette nouvelle fâcheuse augmenta ma fièvre ;

et nous fûmes, mon compagnon et moi, en danger pendant près d'un mois. Pour suppléer à mon silence forcé, je joins ici l'extrait du journal tracé par mon ami pendant sa malheureuse excursion. Je l'ai transcrit sans me permettre aucun changement. C'est un tableau d'une vérité frappante, et fidèlement empreint des couleurs locales.

Extrait de Journal de Voyage.

« Le 6 septembre. — Le domestique est venu m'éveiller au point du jour : j'ai reposé encore un instant. Je n'étois guère en train de m'en aller : enfin, j'ai rappelé toutes mes résolutions ; je me suis habillé, et j'ai dit adieu à mon compagnon. Je suis parti... Je voulois en effet prendre la route de Lecce ; mais, en sortant de la ville, je me suis trouvé sur celle de Barlette. J'en ai conclu que le destin ne vouloit pas que j'allasse à Lecce, et j'ai suivi l'impulsion qui m'étoit donnée.

» Je fais les premiers milles assez lestement ; je me hâte. Mais le soleil devient chaud ; la terre est dépouillée d'arbres : me voilà dans de grandes plaines inhabitées ; je voudrois boire, et je ne trouve pas un ruisseau ; mes pieds commencent à être douloureux ; mon sac devient lourd ; le

mal d'estomac se fait sentir; il augmente; j'ai la tête embarrassée : qu'un peu d'eau me feroit de bien!.... Voilà des maisons blanches hors du chemin : sans doute j'y trouverai à me rafraîchir; poussons jusque-là.

La porte est barrée par des chèvres endormies; une cour immense en est remplie. Je pénètre cependant, et les chiens eux-mêmes dorment tranquillement au milieu du troupeau..... Voilà quelqu'un; c'est un pauvre berger qui habite ces masures. Je lui ai demandé de l'eau : il a appelé sa femme, et m'a envoyé avec elle à un puits d'où elle a tiré, dans une cruche aussi ruinée que la maison, un peu d'eau fraîche que je savoure avec délices. Je dis adieu, et j'essaie, en m'en allant, de manger un peu de pain; mais il me répugne.... Continuons donc à marcher.

J'ai encore fait quelques milles; je n'en puis plus de fatigue et de chaleur. Je vois un figuier seul au milieu des landes, allons-y; les figues ne sont pas mûres; mais elles sont fraîches : j'en mange quelques unes, puis je veux me coucher à l'ombre parmi des broussailles.... Un long reptile noir se sauve à travers la verdure. Je continuerai donc à marcher.

Encore quelques milles... Je vais me trouver mal faute de boire.... Allons à cette maison;

m'y voici. J'ai bu avidement : la fraîcheur de l'eau m'a un peu remis. J'essaie en vain de manger; dormons à l'ombre de cette muraille. A peine commençai-je à sommeiller que des passans importuns me réveillent par leurs sottes questions. Il faut prendre courage; enfin je marche jusque vers onze heures. Une antique écurie, qui sert encore de retraite aux troupeaux, va être le lieu de mon repos pendant la grande chaleur. C'est en vain que je cherche à manger du pain; je ne peux qu'avaler quelques figues. Je m'enfonce sous une voûte fraîche, et je m'endors sur de la paille, la tête appuyée sur mon sac.

Quatre heures se sont écoulées; j'ai rechargé mon fardeau, et je me remets en route. Mes regards s'étendent au loin sur une plaine aride et découverte; ils n'aperçoivent aucune habitation : voilà bien ces infâmes plaines de la Puglia..... Je marche, je m'asseois à chaque instant : à peine puis-je me soutenir. Je suis tout en sueur; cependant le ciel se couvre de nuages, ils s'amoncèlent : il fait plus frais. Je me repose encore une fois; mais de grosses gouttes de pluie annoncent un orage; je ne vois point de village : une seule maison blanche.... Elle est bien loin; cependant il n'est pas d'autre abri... Allons, du courage! Déjà les éclairs déchirent

les nuées ; la foudre devient plus menaçante, la pluie augmente : me voilà arrivé.

Il n'y a que des femmes au logis ; elles m'ont aperçu de dessus leur terrasse. Je veux monter, car nous ne pouvons nous entendre ; les escaliers sont embarrassés par des fascines : enfin me voilà dans la chambre. Je demande pour de l'argent un abri contre l'orage. On appelle les hommes : je leur dis qui je suis, je peins le plus vivement qu'il m'est possible ma douloureuse situation ; je livre mon sabre, pour tranquilliser : on consent à me recevoir. Me voilà assis auprès d'un grand feu où je me sèche et me réchauffe ; car le frisson s'est déjà répandu dans mes veines. Toute la famille est rassemblée autour de moi : on me questionne, on m'examine, je montre tous mes papiers, on les tourne et retourne : on reconnoît le *sigillo dal di Napoli* (1) ; alors les physionomies changent, et l'inquiétude semble disparoître. On m'offre à souper : je dis que je ferai mon souper moi-même. Je demande un plat, et je taille un gros morceau de pain que je crois à peine suffisant pour apaiser ma faim, un peu d'huile, du sel et de l'eau bouillante, ma soupe est faite. Cependant on examine mon couvert d'argent, mon couteau ; on me fait mille ques-

(1) Pour *dal Re di Napoli.*

tions, et mes réponses font beaucoup rire la compagnie. A peine avois-je avalé quelques bouchées que j'ai été rassasié, et je ne pouvois soutenir ma tête alourdie par le sommeil et la fatigue. La nuit étoit arrivée; on m'a emmené dans une grange où couchent les hommes. Là, on m'a fait, avec la prévenance la plus hospitalière, un bon lit avec des capotes; on m'a bien couvert, et j'ai dormi jusqu'au lendemain matin.

Le 7 septembre.—Il étoit jour; tout le monde étoit levé; on vint me frapper sur l'épaule pour me réveiller, et à peine avois-je ouvert les yeux, qu'un nouveau venu commença à me questionner. Je le reçus d'abord assez mal, et me recouchai. On me laissa encore dormir un peu. A mon réveil tous les habitans de la maison étoient rassemblés autour de moi, et parloient avec tant de volubilité que, ne pouvant plus reposer, je me levai. Le même homme, que je reconnus pour un militaire, me voyant harassé, m'offrit ses services; il me dit qu'il avoit pris la liberté de fumer dans ma belle pipe; je lui répondis qu'il avoit bien fait: il m'offrit de son tabac, mais je n'avois pas même le courage de fumer. Il me demanda mon passeport, mit ses lunettes, et fut un grand quart-d'heure à le lire. Il a été fait à Corfou, me dit-il enfin, pour le patron de la barque, pour un nommé Castellan, et pour vous...

Que sont devenus vos compagnons de voyage? Pourquoi vous trouvez-vous seul? Où est votre passeport du gouverneur de Brindisi? J'ignorois, lui dis-je, qu'il fallût un passeport de cet agent militaire, je n'en ai pas pris; et je satisfais à ses autres questions. L'invalide réplique : Vous ne pouvez parcourir le pays avec votre ancien passeport; et il faut écrire à Brindisi pour vous en procurer un autre. En attendant, venez, ajoute-t-il, venez à ma *tour;* vous y trouverez un bon lit. Vous êtes si fatigué que vous ne pouvez continuer votre route à pied; vous vous reposerez, vous mangerez du bon poisson, vous boirez du bon vin. Tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai de bon cœur; croyez que je m'intéresse vivement à votre situation. J'aime les Français, car j'ai été à Marseille et à Toulon. Ramassons vos effets, et marchons; il n'y a qu'un pas d'ici à mon habitation.

Je pris mon mince bagage; il se chargea de mon sabre, qu'il examinoit avec une sorte d'admiration. Je voulus payer mon gîte; il s'y opposa, et nous partîmes. Il n'y avoit que pour une demi-heure de marche jusqu'à sa tour. Nous passâmes par son jardin; il m'engagea à me reposer; et, cherchant quelque *angouria* (espèce de melon d'eau) qui fût mûre, il en coupa une dont je mangeai la moitié avec plai-

sir. Je ne savois encore ce qu'il entendoit par sa *tour*. Quelques arbres plantés sur une butte me la déroboient; enfin nous arrivons, et j'aperçois en effet une grande tour antique, bâtie en pierre de taille, surmontée de créneaux et percée d'embrasures. Elle repose sur une base carrée; la porte est à peu près à vingt-cinq pieds de hauteur : on y arrive par un escalier en pierre détaché du mur, et sur lequel s'abat un pont-levis. L'intérieur est garni d'armes à feu, et, sur la terrasse, il y a un canon. L'eau de la mer baigne le pied de la tour, située au fond d'une crique où les bateaux sont à l'abri de toute surprise.

Les bords de l'Adriatique et les côtes de la mer Ionienne sont couverts de ces sortes de tours. Plusieurs de ces édifices sont antiques; les autres ont été construits pour s'opposer aux invasions des Turcs et des Barbaresques qui infestoient souvent ce rivage. On y entretient des soldats, et même les habitans y trouvent des armes pour leur défense. Ces tours sont très-rapprochées, et, à la vue d'un bâtiment ennemi, le canon tire de proche en proche sur toute la ligne. Les troupes se mettent partout sur la défensive, et se disposent à se porter sur le point menacé.

On m'a cité des exemples de bravoure et de

présence d'esprit qui font honneur à ces garde-côtes ; l'un d'eux fit une défense fort ingénieuse. Après avoir épuisé presque toutes ses munitions, se voyant de plus en plus resserré par les ennemis, et prêt de succomber sous le nombre, il imagina de jeter sur eux des essaims d'abeilles renfermées dans des ruches qui étoient rangées sur la plate-forme de la tour. Cette armée ailée, que les assiégeans n'attendoient pas, et dont ils furent harcelés et couverts en un instant, leur causa tant d'effroi et de si cuisantes douleurs, qu'ils furent obligés de lever le siége ; et, pour se débarrasser de ces ennemis, ils se jetèrent à la mer, où le garde-côte eut encore la facilité de les coucher en joue, et d'en tuer un grand nombre avant qu'ils eussent rejoint leurs embarcations.

Installé dans la tour, où j'étois fort bien, je comptois m'y rétablir aisément de mes fatigues, et continuer ensuite ma course. Le garde-côte m'engagea à écrire au gouverneur de Brindes pour demander un autre passeport qui m'étoit indispensable ; il écrivit lui-même. L'exprès partit ; je me couchai et dormis profondément le reste de la journée, toute la nuit et le lendemain jusqu'à trois heures.

Le 8 septembre. — Le gardien de la tour me remit une lettre, et me présenta un homme de

Brindisi, qui venoit me chercher, et m'amenoit un bon cheval. La lettre étoit de don Pippo; il me témoignoit la plus grande inquiétude sur ma santé et sur celle de mon compagnon, qui avoit aussi la fièvre, et il m'engageoit à revenir sur-le-champ. Il étoit tard, cependant je me disposai à partir.

Pour reconnoître les soins de mon hôte, je lui laissai mon sabre qu'il avoit tant admiré; il pouvoit à peine croire à cet acte de générosité, et il me demanda un certificat qui lui en assurât la propriété, en constatant que je le lui avois en effet donné. Je pris son adresse, et promis de lui écrire de Brindisi. Il m'embrassa, les larmes aux yeux. Je serai donc sûr, me disoit-il, d'avoir un ami dans le monde. Monsieur Stanislas, ne m'oubliez pas! Je le lui promis encore, et me mis en route.

Nous marchâmes jusqu'au coucher du soleil; alors, commençant à avoir froid, je demandai à mon guide où nous trouverions une maison pour passer la nuit. Il me mena à une petite ferme où je m'étois déjà rafraîchi; on me reconnut, on m'y fit accueil. Je me couchai, mais je passai une bien mauvaise nuit; j'attendois impatiemment que le soleil devînt assez chaud pour continuer mon voyage vers Brindisi, où j'arrivai le lendemain.

LETTRE XIII.

Couvent de Notre-Dame *del Casale.* — Départ de Brindisi.

Le 10 octobre, du couvent de Notre-Dame *del Casale.*

Je reprends la plume. Notre état de foiblesse ne nous permettoit pas encore de partir pour Naples; cependant nous désirions quitter le séjour malsain de Brindisi, pour aller respirer aux environs de cette ville un air plus salubre. Nous consultâmes notre ami Philippe They, dont la complaisance étoit inépuisable, et qui, pendant notre maladie, avoit acquis de nouveaux droits à notre éternelle reconnoissance. Il nous conseilla de nous faire transporter au couvent de Notre-Dame *del Casale*, situé, à quelques milles de la ville, sur une hauteur. Cet endroit, sans cesse balayé par les vents, étoit considéré comme le refuge des personnes atteintes de fièvres opiniâtres. Les moines de Saint-Paschal, qui l'habitoient, étoient connus par leur humanité, et même par leurs connoissances en médecine. En général, les monastères isolés sont pourvus de toutes les drogues nécessaires, que les religieux savent administrer avec

le talent que donnent une longue expérience et des observations suivies. Ils y joignent un zèle où l'on reconnoît l'esprit de charité qui les anime. On pourroit les comparer aux Asclépiades, descendans et élèves d'Esculape ; comme eux, ils étudient les symptômeset la marche des maladies auprès du lit des malades, et leur savante routine est souvent préférable à la brillante théorie des médecins spéculatifs.

On nous mena donc chez ces bons religieux, qui avoient consenti à nous recevoir de bien meilleure grâce que nous ne nous y attendions en notre qualité de Français, et ils nous montrèrent l'intérêt le plus vif pour notre parfaite guérison. Dans les différens entretiens que nous avons eus avec ces respectables hospitaliers, ils nous ont raconté l'histoire de la fondation de leur église.

En 1322, Philippe, prince de Tarente, frère du roi Robert, revint de Constantinople, où il avoit épousé la fille de l'empereur Baudoin, comte de Flandre. Il débarqua sur les côtes voisines de Brindisi, auprès d'une petite chapelle où l'on vénéroit une image miraculeuse de la Vierge. Le prince acheta ce terrain, dépendant d'un vieux château dont on voyoit encore les vestiges en 1670, et fit construire une église autour de la chapelle qu'on entoura elle-même

d'un treillage de fer. Dans la suite, l'image miraculeuse fut transportée, avec le mur sur lequel elle étoit peinte, au maître-autel, pour qu'elle fût plus en vue.

Cette église et le monastère qui en dépend prirent le nom de Notre-Dame *del Casale* (du Château); ils furent cédés, en 1566, aux Zoccolanti : et les habitans de la ville s'engagèrent à leur donner tous les ans 60 écus pour leur vêtement; ce qui fut observé jusqu'à ce que les moines furent remplacés par ceux de la réforme de Saint-François. Ceux-ci, apparemment moins pauvres, quoique d'un ordre mendiant, construisirent le monastère qu'on y voit, l'embellirent de peintures et de sculptures, et y joignirent de beaux jardins plantés d'orangers, de citronniers et de toutes sortes d'arbres dont les fruits sont très-recherchés. D'ailleurs l'air de ce couvent est moins insalubre que celui de la ville; et la vue dont on y jouit, surtout du côté de la mer, est fort pittoresque.

Tous les ans, au mois de septembre, on célèbre ici la fête de la Nativité de la Vierge, avec beaucoup de pompe et au milieu d'un grand concours de toutes les classes. L'accomplissement d'un vœu, le désir de perpétuer la mémoire de leur pèlerinage, à l'exemple de l'impératrice, épouse du fondateur, dont on

aperçoit la statue sous un riche baldaquin; y ont souvent attiré des princes qui ont fait peindre ou sculpter leurs noms et leurs armoiries sur les murs de l'église. Le jour même de la fête on tient en ce lieu une foire assez considérable, à laquelle affluent les habitans de la province. De Brindisi on y va par terre; mais la route est longue et fatigante : aussi préfère-t-on de s'y rendre par mer. Les mariniers se font un défi à qui arrivera le premier. Ces barques, ornées de tendelets et de pavillons de diverses couleurs, allant avec rapidité et cherchant à se dépasser mutuellement, offrent un spectacle qui égaie un moment ces rivages presque solitaires le reste de l'année. De la plage au couvent, il reste à parcourir un espace d'environ huit cents pas; mais le chemin est ombragé par des vignes, des oliviers et d'autres arbres plantés exprès, et qui forment, grâce aux bons religieux, une promenade fort agréable.

Je ne ferai pas la description de ce couvent; 'étois trop foible pour songer à le voir en détail. Je ne me représente, avec quelque netteté, que ses cloîtres percés d'arcades, qui entourent une vaste cour ombragée par un quinconce de beaux orangers, et dont un bassin, rempli d'une eau limpide et sans cesse renouvelée, occupe le centre. Je vois encore ces

arbres touffus, chargés de feuilles d'un vert luisant, de ces belles pommes d'or, dont le poids courboit l'extrémité des rameaux, et d'une multitude de fleurs, dont j'aspirois avec tant de plaisir les suaves parfums, quand j'ouvrois le matin l'étroite fenêtre de ma cellule, ou le soir en me promenant à pas lents et mal assurés sous les silencieux portiques, pavés de pierres sépulcrales, et ornés de peintures qui retraçoient les mystères de notre religion. Nous y étions presque toujours seuls; les discrets cénobites n'y troubloient pas nos méditations; ils passoient auprès de nous en s'inclinant, et se perdoient bientôt comme des ombres dans l'enfoncement des longs corridors du monastère. Parfois retenu au lit, et absorbé par l'accablement de la fièvre, j'éprouvois néanmoins une sorte de jouissance à entendre les accords de l'orgue adoucis par l'éloignement, et les sons graves de la voix des religieux qui psalmodioient les prières aux différentes heures du jour et de la nuit.

Cette existence paisible, mais fort monotone, ne pouvoit long-temps nous convenir; aussi prîmes-nous la résolution de partir pour Naples. L'ayant communiquée à don Pippo, qui passoit peu de jours sans nous visiter, il la combattit avec ces raisonnemens qu'inspire l'amitié; mais

notre parti étoit pris : nous aimions mieux courir le risque de succomber à la fatigue, que de mourir lentement d'ennui, et dans une triste et mortelle apathie.

On n'a pu trouver ni voiture, ni *vetturino* pour nous conduire à Naples ; il faut envoyer chercher l'un et l'autre à Lecce, capitale de la province. Brindisi est en quelque sorte immobile au milieu d'une sphère d'activité ; les voyageurs s'en écartent comme d'un lieu pestiféré, et les habitans n'ont presque aucune communication avec le reste de leurs compatriotes.

20 octobre. — Ce matin on nous a enfin annoncé qu'une voiture nous attendoit à la porte du couvent. C'est un cabriolet à deux places, de la forme la plus gothique, et qui remonte sans doute à l'invention de cette machine chez les modernes. Quoiqu'il porte encore les traces d'une antique magnificence, il n'en est pas pour cela plus commode ni plus doux ; mais on y est à couvert, passablement clos, et tel qu'il est, il nous semble, dans notre position, un bienfait du ciel. D'ailleurs la saison est favorable, les chaleurs sont passées, l'atmosphère est plus pure ; nous respirons surtout le baume de l'espérance ; il circule dans nos veines, et semble y porter avec la joie tous les trésors de la santé.

Digitized by Google

Nous remercions nos bons moines de Saint-Paschal de leurs soins empressés, de leur touchante sollicitude ; et c'est avec peine que nous leur faisons accepter le tribut de la reconnoissance. Ils nous accompagnent de leurs vœux, et vont se mettre en prières pour conjurer toute maligne influence, et nous recommander à leur saint protecteur.

Nous avons d'autres adieux bien plus difficiles à prononcer. Il faut nous séparer de notre excellent ami Philippe They. Il nous attendoit chez lui pour achever les préparatifs de notre voyage. Nous devions dîner avec sa respectable famille. Qu'il a été différent, ce repas, de celui dans lequel on avoit célébré notre délivrance de la quarantaine ! Aussi l'avons-nous abrégé, ainsi que la pénible scène des adieux... Notre attendrissement mutuel a été le garant de la sincérité et de la vivacité de nos regrets, et le présage d'une séparation peut-être éternelle. L'amitié est si rare ! pourquoi la semer ainsi sur la route de la vie, et dans des contrées lointaines, où l'on ne fait que passer sans espoir de retour ?

Nous avons eu, long-temps après, le chagrin d'apprendre que, par suite de fâcheux événemens, Philippe They avoit été forcé de venir en Provence, chez des parens,

où il aura trouvé, sans doute, les vertus hospitalières dont il avoit fait lui-même le touchant essai sur des compatriotes malheureux. S'il existe encore, et si cet ouvrage tombe entre ses mains, qu'il y retrouve l'expression des sentimens de gratitude que nous lui avions voués, et que nous lui conserverons toujours.

Digitized by Google

LETTRE XIV.

Voyage pénible. — San-Vito, tour de Sainte-Sabine. — Foresterie. — Séjour à Monopoli. — Ruines d'Egnazia. — Notes historiques. — Polignano, Mola, etc.

20 octobre.

En sortant de Brindisi, nous étions plongés dans une sorte de stupeur et de malaise qui provenoit autant de la foiblesse que nous avoit laissée la maladie, que de notre manière de voyager dont nous avions absolument perdu l'habitude. En effet, nous nous étions embarqués en partant de France, et ce trajet avoit duré plusieurs mois. Nous avions encore pris la voie de la mer en quittant Constantinople, et nous avions fait toutes nos autres courses à pied ou à cheval. Aussi, les cahots de la voiture, le bruit des roues sur un pavé inégal, et même la rapidité du mouvement qui nous empêchoit de fixer les objets, et sembloit les faire courir eux-mêmes en sens inverse, tout cela nous paroissoit étrange; et il a fallu quelque temps pour nous habituer de nouveau à ces sensations d'abord

pénibles, et qui ont fini par nous être agréables et salutaires.

Nous avons suivi, laissé, repris ou traversé plusieurs fois la voie Trajane et plusieurs autres routes antiques qui se dirigent toutes vers Brindes. Dans une autre circonstance elles auroient été un objet de curiosité et d'étude: elles sont à présent le sujet de nos lamentations; et si Trajan a eu droit à la reconnoissance de ses contemporains pour avoir construit ces beaux et utiles ouvrages, il n'inspire plus les mêmes sentimens aux pauvres voyageurs dont la marche est sans cesse entravée par les obstacles que leur présentent les restes ruinés de ces antiques chemins. Si l'on est forcé de s'en servir pour éviter les endroits bas et fangeux, alors rien de plus horrible que cet amas de grandes pierres irrégulières qui, n'ayant aucune adhérence entr'elles, laissent des interstices larges et profonds que les chevaux ne franchissent pas sans difficulté, et où les roues s'engagent et menacent à tout instant de se briser.

Cependant mon compagnon de voyage n'a pu revoir sans une sorte de jouissance mêlée d'attendrissement ces mêmes lieux où naguère il avoit éprouvé toutes les angoisses de la douleur et de la maladie. Il me les montroit avec empressement. Voilà, me disoit-il, le figuier

dont les fruits m'ont désaltéré, et à l'ombre duquel j'ai cherché un abri contre la chaleur; là j'ai doublé le pas pour fuir, mais en vain, l'orage qui me menaçoit. Ah! je crois apercevoir, vers la droite, hors et loin du chemin, la bienheureuse maison blanche, vers laquelle je me suis dirigé, et où j'ai trouvé, comme chez le nomade du désert, la rustique mais franche et bienveillante hospitalité. Pas un buisson, pas une pierre qu'il ne me fît remarquer. Je partageois son enthousiasme; et jetant moi-même un coup d'œil sur le passé, je me représentois ce que j'avois eu à souffrir; et mon cœur, débarrassé d'un fardeau bien pesant, jouissoit de l'idée consolante d'un nouvel avenir. Pourquoi les lieux où l'on a connu le malheur sont-ils de ceux que l'on revoit ensuite avec le plus d'empressement? Pourquoi éprouve-t-on même un certain plaisir à se rappeler d'anciennes tribulations? L'homme est-il comme l'animal fidèle, qui vient lécher la main qui le corrige? ou comme l'enfant qui souvent préfère ceux qui lui montrent une juste sévérité, à ces bonnes âmes qui le gâtent en l'accablant de caresses? Ne seroit-ce pas plutôt un retour sur nous-mêmes, qui nous fait apprécier d'autant mieux la sécurité présente, qu'elle contraste davantage avec la peine passée? Arrivés au port, ne jetons-

nous pas un regard satisfait sur le spectacle d'une mer en courroux, et n'éprouvons-nous pas une sorte de jouissance au souvenir des dangers auxquels nous avons échappé? Cette contradiction de l'esprit humain, que l'on n'ose souvent pas avouer, car il y entre peut-être un peu d'égoïsme, n'en est pas moins constante, et elle mérite d'occuper le moraliste.

Nous aurions bien désiré faire une visite au bon garde-côte qui avoit recueilli mon ami dans sa tour; mais notre route s'écartoit de plus en plus des bords de la mer: la nuit approchoit, et nous avions besoin de repos pour être en état de partir le lendemain matin avant le jour.

Il étoit trop tard lorsque nous sommes arrivés à San-Vito della Macchia, pour nous flatter de voir cette petite ville qui, nous a-t-on dit, en auroit valu la peine. Elle se nomme aussi San-Vito *degli Schiavi*, parce qu'on prétend qu'elle a été construite au commencement du quinzième siècle par les Esclavons, qui y ont érigé une église magnifique et un beau palais. Nous n'avons pas été à même d'en juger; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les fondateurs n'ont pas étendu leur munificence jusqu'aux foresteries, car celle où nous nous sommes arrêtés, la meilleure ou plutôt la seule qu'il y eût, étoit fort misérable; cependant la population s'élève

à près de 4000 âmes. Au reste, cette ville se glorifie, avec plus de raison, d'avoir donné naissance au célèbre compositeur Léonard Leo, rival de Durante, et maître de Pergolèse.

21 octobre. — Le vetturino n'a pas manqué de nous réveiller une heure avant le départ, pour que nous ne le fissions pas attendre, et nous a annoncé une longue journée de trente-cinq milles.

Le soleil, en se levant, nous a découvert un pays assez agréable : la chaîne de l'Apennin étoit à notre gauche ; le sommet bleuâtre de ses montagnes se découpoit d'une manière pittoresque ; sur la droite, la mer brilloit de tous les feux du soleil qui sembloit s'élancer du haut de la tour antique de Sainte-Sabine, l'une des plus fortes de la côte. Çà et là on voyoit quelques arbres, des cahuttes de bergers, et des troupeaux qui s'acheminoient vers les pâturages. Nous apercevions aussi la petite ville d'Ostuni, située sur une colline entourée de bois, où les habitans des environs se procurent les plaisirs de la chasse. L'aspect du pays, le beau temps, le grand air, l'exercice, avoient déjà un peu ranimé nos forces et aiguisé notre appétit. Nous sommes arrivés dans ces dispositions à Ottara, où nous devions dîner.

La voiture s'est arrêtée dans la cour de la

foresterie la plus dépourvue et la plus délabrée qu'il soit possible de se figurer. Le vetturino nous a prévenus qu'ayant encore beaucoup de chemin à faire, il ne pouvoit s'arrêter qu'un instant, et il s'est occupé aussitôt de ses chevaux beaucoup plus que de nous. Il a donc fallu courir de maison en maison pour acheter les tristes provisions d'un dîner plus triste encore, et, pour surcroît d'embarras, faire à la hâte et nous-mêmes notre cuisine.

Il étoit néanmoins fort tard lorsque nous sommes arrivés à Monopoli, et nous avons eu même beaucoup de peine à nous en faire ouvrir les portes.

22 octobre. — Devant nous reposer un jour entier dans cette ville, nous n'avons pu résister au désir d'aller contempler les ruines de l'antique *Egnatia*, d'où on prétend qu'elle est sortie. C'étoit une promenade très-agréable dans cette saison. Nous nous sommes donc dirigés vers l'abbaye de Saint-Etienne, commanderie des chevaliers de Malte, à travers des bosquets odorans, composés d'orangers et de citronniers qui l'entourent. A quelque distance, et sur les bords de la mer, il existe un petit fortin garni d'artillerie, et gardé par un détachement de soldats toujours prêts, au signal de la *guardia-marina*, à se diriger vers le point de la côte

qui est menacé. Peu après nous sommes arrivés sur l'emplacement d'*Egnatia*.

Le spectacle d'une ville en ruines et privée d'habitans est un de ceux qui doivent le plus intéresser l'historien, l'observateur et l'artiste. L'un y trouve des souvenirs, l'autre des sensations, le troisième des effets pittoresques; et tous déplorent le sort d'une puissante cité dont le désastre, sans doute éclatant, n'a point laissé de traces certaines dans la mémoire des hommes.

On ne connoît pas en effet l'époque exacte de la destruction de cette ville. Les uns pensent qu'elle eut lieu vers le milieu du neuvième siècle, sous l'empire de Lothaire en Occident, et de Michel Porphyrogénète, dit l'Ivrogne, en Orient, lorsque les Sarrasins, ayant envahi la Sicile et la Calabre, vinrent dévaster cette partie de la Puglia. D'autres croient que cet événement arriva vers 968, pendant la guerre qui divisoit les deux empires. Les citoyens d'Egnatia flottant entre le parti d'Othon et celui de Nicéphore Phocas, il fut facile aux Barbares de profiter de cette conjoncture pour dévaster et détruire cette malheureuse ville. Le petit nombre d'habitans échappés au désastre se réunit aux Grecs, et transporta ses pénates dans le site de Monopoli, beaucoup plus avantageux

que celui qu'ils quittoient, et qui fut abandonné sans retour.

Dans les temps antiques, une nymphe, nommée Hyppone, eut un culte particulier (1) à Egnatia. C'est peut-être aux cérémonies qui se pratiquoient dans son temple, qu'Horace fait allusion dans le passage suivant de l'agréable relation de son voyage de Rome à Brindes (2).

« Egnatia est bâtie, pour ainsi dire, en dépit » de l'eau douce qui y est très-rare. Les habi- » tans nous apprêtèrent fort à rire. C'est bien » le plus sot peuple qui soit au monde ; ils nous » débitoient sérieusement, et de manière à vou- » loir nous persuader que l'encens posé sur une » pierre sacrée, à l'entrée de leur temple, se » fond et se consume de lui-même sans feu. » Cela est bon à dire au juif Apella (3) ; pour

(1) Suivant Reinesius, qui rapporte l'inscription que voici :

HIPP. EGNATIÆ
NEPTUNO CUM CERERE
ERYMNI ÆDEM II. VIRI
JURIDICUNDO H. H. S. S. (HÆC SAXA).
ERIGUNT
POSTERITAS DISCE.

(2) *Hor. Sat. V. lib.* 1. Trad. du P. Sanadon.

(3) Horace avoit sans doute en vue ce qu'on disoit du sacrifice d'Elie, où le feu céleste avoit consumé l'oblation. Au reste, cette croyance étoit commune aux Perses, aux Grecs et aux Romains, et les combustions spontanées, sur les autels, étoient considérées comme d'heureux augures. Ce fut un des présages de la grandeur

» moi, je n'en crois rien. Epicure m'a appris » que les dieux s'embarrassent fort peu de ce » qui se passe ici-bas, et qu'ils n'interrompent » point leurs plaisirs pour mettre la main aux » opérations de la nature qui nous paroissent » tenir du miracle. »

Dans ce passage, plus que philosophique, Horace avance que l'eau douce étoit très-rare à Egnatia. Cependant il existe encore, auprès des antiques murailles qui la ceignoient du côté de la mer, des sources d'une eau pure et limpide, que les habitans des environs nomment les fontaines d'*Agnazzo*, et qui sont, dit-on, les plus vantées de cette côte (1).

Suivant Strabon, le nom de cette ville fut donné non seulement à la voie qui de Bénévent menoit à Brindes, mais encore à celle qui partoit de la rive opposée de l'Adriatique, et se

---

de Tibère. Seleucus connut, à un pareil signe, sa future élévation; et le consulat de Cicéron fut précédé d'un pareil présage. Il étoit aussi d'autres lieux qu'Egnatia, où l'on débitoit de semblables prodiges : Solin (Chap. V) rapporte qu'en Sicile, proche Agrigente, il y avoit un autel sur lequel on arrangeoit des sarmens qui s'allumoient d'eux-mêmes, quelque verts qu'ils fussent, pourvu que le sacrifice fût agréable au dieu à qui on l'offroit. Pausanias (*Lib. V,*) raconte, comme témoin oculaire, à peu près pareille chose arrivée en Lydie, dans deux villes différentes. On peut aussi voir ce que dit Ælien (*Hist. Animal., lib. X. cap. IV*) à l'occasion du célèbre temple de Vénus, sur la montagne d'Eryce en Sicile.

(1) Pratili, *Via Appia.*

dirigeoit vers la Macédoine et la Thrace. Les voyageurs et les milices s'embarquoient souvent au port d'Egnatia pour passer à Dyrrachium, sur la côte de l'Epire, séparée de celle de l'Italie par l'Adriatique. Cicéron dit que c'étoit une voie militaire, et qu'elle ouvroit aux troupes le chemin de la mer Ionienne et de l'Hellespont (1). Ce port, qui devoit être de quelque importance, est sans doute comblé; car nous en avons à peine aperçu les traces vers la tour d'Agnazzo, qui ne protége qu'une crique où des bateaux seulement peuvent jeter l'ancre.

On reconnoît facilement les vestiges de l'antique château et des murailles de la ville; mais nous n'avons ni retrouvé le temple dont parle Pratili, ni pénétré dans le lieu qu'il nomme *il Parco*, et qui avoit un corridor souterrain, voûté, éclairé par des lunettes. Ces constructions, qui devoient servir de salles de thermes (2), et les autres monumens qui consistent en tombeaux, conserves d'eau, etc., n'offrent plus qu'un amas confus de pierres à moitié recouvertes de plantes parasites. Ces ruines n'ont point répondu à notre attente, malgré le désir

(1) Pline, Pomponius Mela et Ptolémée en parlent aussi.

(2) Pratili donne un plan de cette ville dont il est difficile maintenant de reconnoître l'exactitude, et qui paroît d'ailleurs tracé à vue et sans régularité.

que nous avions en arrivant de tout admirer; et n'y ayant même reconnu qu'un intérêt pittoresque très-secondaire, nous nous sommes hâtés de revenir à Monopoli.

Les habitans doivent plutôt se glorifier de leur origine grecque, indiquée par le nom de cette ville, que de la devoir aux Egnatiens dont Horace fait un portrait si peu flatteur. Au reste, ce nom de Monopolis (ville unique, singulière), fait voir que, dès son origine, on en faisoit beaucoup de cas, du moins dans le pays où elle étoit située, et où probablement elle étoit la seule remarquable. Du temps des Normands, qui se divisèrent la Pouille, elle tomba en lot à Ugon Ottobon (1), et ce ne fut qu'à l'extinction de cette famille, que la ville revint au domaine royal. Sa population s'élève aujourd'hui à dix-neuf mille habitans. Elle est située sur les côtes de l'Adriatique, et entourée de jardins remplis d'arbres fruitiers, qui en rendent l'aspect fort agréable. Les fortifications sont disposées en boulevards garnis d'artillerie. Les rues sont droites, les maisons bien construites. Plusieurs églises sont d'une bonne architecture; la cathédrale surtout est un fort bel édifice. Il étoit d'abord consacré à saint Mer-

(1) *Leone Ostiense. Hist.*

cure, et on a bien fait de changer cette dénomination pour celle de la Sainte-Vierge, dont l'image, sans doute en bois, fut apportée de Constantinople au temps de la persécution des iconoclastes, par un nommé Euprasio, qui la cacha sur le rivage de la mer dans la crainte qu'elle ne fût brûlée. L'intérieur de cette église est fort riche, et on y voit de bonnes statues qu'on attribue à Ludovico Fiorentino (1). Mais quel est ce Louis de Florence? c'est ce qu'on n'a pu me dire. La plupart des artistes célèbres ne sont connus en Italie que par leur prénom auquel on joint quelquefois un sobriquet ou le nom de leur ville natale; et cette circonstance jette beaucoup de vague et d'indécision dans les annales des arts. Cependant il seroit intéressant de restituer ces statues à leur véritable auteur; car elles ne sont pas sans mérite. Je crois donc pouvoir les attribuer, et cela sans lui faire tort, à Ludovico Salvetti, élève de Pietro Tacca de Florence (2). Ce Salvetti avoit des talens très-variés; il travailloit aussi bien le stuc et le marbre que le bronze. Il restaura plusieurs statues antiques; il fut ensuite nommé ingénieur, et remplit cette place avec distinction. Spirituel,

(1) Pratili et Pacichelli ne le désignent pas autrement.

(2) Orlandi Abecedº, et Baldinucci.

galant et aimable en société, il étoit en outre grand chasseur, et il imitoit, en sifflant, le cri ou le chant de toutes sortes d'oiseaux.

23 octobre. — De Monopoli à Polignano, nous avons suivi les bords de la mer où l'on voit, de distance en distance, les tours de garde. Le pays est plus fertile que pittoresque; il est planté d'oliviers et de vignes.

Polignano est une jolie petite ville dont le nom grec indique qu'elle est construite sur une élévation (1). Les rochers qui la supportent sont percés d'immenses cavernes où les eaux de la mer s'introduisent, et où l'on peut se promener en bâteau; on y descend de la ville par des escaliers taillés dans le roc. La population, qui ne s'élève pas à quatre mille âmes, compte un grand nombre de familles aisées; les vivres y sont abondans; les environs produisent du bon vin, des fruits; et son port, d'excellens poissons.

Il n'y a pas long-temps qu'on a découvert, dans les environs, un tombeau qui devoit être celui d'un gastronome; car on y a trouvé plus de soixante vases de différentes formes, dont quelques uns étoient d'une énorme grandeur;

(1) *Polignano* pourroit aussi avoir pour étymologie les mots *polis*, ville, ou *polu*, beaucoup, et *glanis*, espèce de poisson; c'est-à-dire la ville abondante en poissons.

ils paroissoient destinés à contenir des alimens et des boissons (1).

A peu de distance du rivage, on aperçoit l'écueil de Saint-Antoine, sur lequel existoit, du temps de la domination des Grecs, un célèbre monastère. On ne voit plus que les ruines de cette grande fabrique ainsi que de l'ancienne église, maintenant abandonnée. Enfin, à deux milles de la ville, se trouve l'abbaye de San-Vito, où les étrangers sont si bien reçus (2), et dont les jardins, ornés de bassins, de fontaines et de statues, servent de promenade aux habitans de Polignano.

Mola où nous avons dîné, et qu'on nomme *Mola di Bari*, pour la distinguer de *Mola di Gaëta*, située sur le chemin de Naples à Capoue, est un château bâti, par une colonie d'Athènes, sur une pointe avancée en mer. Les habitans, au nombre de huit mille quatre cents, n'ont rien conservé du bon goût et de la politesse de leurs ancêtres. Les rues sont étroites et obscures; plusieurs manufactures de savon et de cuirs contribuent à les rendre sales et infectes. Il y a aussi un bureau de douane et un entrepôt de sel. La tour de *guardia-marina* est

(1) Hamilton, Recueil de Grav. de Vases ant., pub. à Naples en 1790.

(2) Saint-Non. Voyage Pittor.

très-forte; elle a été construite, il y a environ deux siècles, par le marquis de Polignano, de la famille de Toraldo. Enfin, après avoir fait, dans la journée, près de trente milles sur un chemin assez plat, mais extrêmement pierreux et très-fatigant, nous sommes arrivés à Bari, l'une des villes les plus intéressantes de cette côte.

LETTRE XV.

Ville de Bari ; son histoire. — Chemin royal. — Culture bien entendue. — Giovinazzo. — Bisceglia. — Maisons de païsans très-remarquables. — Trani, capitale de la province.

Bari, 24 octobre.

Chacune des petites villes que nous rencontrons sur notre route se vante, peut-être avec raison, de l'importance que lui donnent ou son ancienneté, ou les faits historiques dont elle a été le théâtre. Les habitans ne manquent pas de raconter toutes les révolutions, les vicissitudes et les désastres dont ils ont conservé le souvenir ; de nommer les empereurs, les rois, les évêques, en un mot les personnages importans dont ils ont eu à se louer ou à se plaindre, et surtout les grands hommes dont ils se glorifient. Moins prolixes qu'eux, nous ne pouvons cependant passer sous silence les principaux traits historiques relatifs à ces villes, et qui se lient si intimement à l'histoire générale du royaume. Nous n'avons que l'embarras du choix dans nos matériaux, car il n'est pas de village

qui n'ait ici son chroniqueur. Nous avons eu la patience de lire ou d'écouter les détails souvent fastidieux de ces longues histoires; et le lecteur, en nous tenant compte de la peine que nous avons prise pour les abréger, nous saura peut-être gré de lui en donner un extrait.

La ville de Bari, surtout, pouvoit fournir la matière d'un volume, qui n'auroit même pas été sans intérêt, puisqu'elle est l'une des plus antiques cités de la contrée, et que son nom est mêlé à tous les faits importans de l'histoire ancienne et moderne.

La fondation de Bari remonte aux temps fabuleux; on prétend que cette ville, dont les anciens auteurs parlent souvent (1), portoit autrefois le nom de Iapige, fils de Dédale, et son fondateur; qu'elle devint la capitale de la province de Iapigie, et s'appela ensuite Bari, de Barione, général des milices Peucéziennes dans la grande Grèce. Elle fut une de ces villes autonomes qui se gouvernoient par leurs propres lois, et qui nommoient leurs magistrats. A la mort d'Alexandre, roi d'Epire, les autres villes de la Puglia et de la Lucanie s'étant soumises au peuple romain, Bari suivit cet exemple. Restée depuis fidèle à la république, elle conserva ses

(1) Pomponius Mela, Ptolomée, Pline, Strabon, Horace.

priviléges, devint ville municipale, et, sous les premiers empereurs, elle étoit considérée comme l'une des plus importantes cités d'Italie.

Par la suite, elle tomba au pouvoir des ducs de Bénévent, qui la gardèrent jusqu'à l'arrivée des Lombards.

En 839, le repos dont elle jouissoit fut troublé par les démêlés d'Adelgisio et de Siconolfe. Ce dernier ayant appelé les Sarrasins à son aide, ils arrivèrent sur cette côte l'année suivante (1); reconnurent secrètement la place; et le traître Pandon, qui en étoit gouverneur, leur en ayant ouvert les portes pendant la nuit, les habitans, sans défiance, passèrent du sommeil à la mort, ou du réveil à l'esclavage. Les Sarrasins se maintinrent environ trente ans dans le pays, y résidèrent avec leur prince; et la Puglia, la Lucanie et la Calabre ne cessèrent d'être infestées de leurs pirateries jusqu'en 870. A cette époque, l'empereur Louis II vint en Italie, s'empara de Bari, après un long siége, et les en chassa. Mais, craignant qu'après son départ ces barbares n'y rentrassent, il appela, en 886, les Grecs au secours des malheureux habitans de la Puglia. Les empereurs d'Orient y nommèrent un magistrat suprême avec le titre de *catapan* ou

(1) Erempert, num. 86; et Ant. Beatillo, *Stor. di Bari*.

Digitized by Google

stratico, officier qui gouvernoit en leur nom leurs possessions d'Italie.

Lors de la décadence de l'empire grec, cette contrée étant tombée au pouvoir des Normands, Bari, à l'exemple de plusieurs autres villes, se donna au comte Onfroy, qui, étant mort peu de temps après à Venosa, laissa son héritage à son fils Abagelard, sous la tutelle de son oncle Robert Guiscard. Mais ce dernier, faisant valoir l'usage des princes normands dont l'hérédité passoit aux frères, au détriment des enfans, s'empara des Etats de Onfroy. Le neveu opprimé recourut à l'empereur Constantin qui nomma un nouveau catapan. Celui-ci s'empara de Bari, où Robert Guiscard le tint assiégé par mer et par terre, pendant quatre années entières. Enfin, les habitans, contraints par la famine et par les malheurs inséparables d'un long siége, se rendirent à Guiscard, par le conseil d'Argirizzo Joannaci, chef de leurs magistrats. Le vainqueur traita la ville avec douceur et humanité : il dédommagea même les habitans de toutes les pertes qu'ils avoient éprouvées, et partit peu de temps après, avec un bon nombre de troupes et une flotte de cinquante vaisseaux, accompagné des vœux et de la reconnoissance publique. Il courut à la conquête de Reggio et de Palerme qui gémissoient sous le joug des Africains, s'empara

de ces deux villes, et revint établir à Bari le siége de sa puissance.

Le roi Roger Ier, à l'exemple des princes normands, ses ancêtres, considérant cette ville comme la capitale de son royaume, voulut y être couronné en grande pompe, l'an 1130, par l'anti-pape Anaclet dont il avoit embrassé le parti. Guillaume Ier, dit le Mauvais, ayant succédé à Roger, les barons de la Puglia, et particulièrement les habitans de Bari, se révoltèrent (1). Le monarque implacable fit raser la ville en 1155, et mettre à mort un grand nombre de nobles. A peine étoit-elle reconstruite, qu'elle fut encore ruinée par l'empereur Frédéric II. Enfin, rebâtie pour la troisième fois, dans le même lieu, elle devint beaucoup plus riche, et fut considérée comme l'une des plus importantes cités du pays, quoique depuis elle ait déchu de son rang de capitale, et qu'elle ne donne pas même aujourd'hui son nom à la province (2).

Le duché de Bari ayant été réuni au royaume

---

(1) Ugone Falcando, et la Chronique de Romualt.

(2) Sacco (*Diz. Geog.*) indique Trani comme la capitale de la province. Cependant cette partie de la côte se nomme *Terra di Bari*, comme celle qui s'avance vers le midi est désignée sous le nom de *Terra d'Otranto*, quoique Lecce soit la capitale de cette dernière province. (Voir la Carte de Rizzi Zannoni.)

de Naples, les souverains le donnèrent à l'illustre famille de Caldara; ensuite à Louis Sforce de Milan, avec la principauté de Rossano, pour le récompenser d'avoir rétabli la maison d'Aragon sur le trône (1). Enfin, les droits sur cette ville passèrent, vers 1550, en la personne de Bonne, fille de la célèbre Isabelle d'Aragon, à la Pologne, qui la rendit après à la couronne des Deux-Siciles.

La mémoire de cette *Bona*, mariée à Sigismond-le-Grand, roi de Pologne, s'est conservée dans le pays. A la mort de son époux, elle s'étoit retirée à Bari, qui avoit également servi de retraite à sa mère. Bayle (2) prétend « qu'elle y » suivit en tout l'exemple d'Isabelle, et qu'après » avoir, suivant ses expressions, fait banqueroute » et de biens et de réputation, elle finit par y » mourir dans la misère et l'infamie. » Sans vouloir dissimuler les torts de cette princesse, et nous établir ses chevaliers, nous blâmerons Bayle d'avoir écouté et cru trop légèrement les malignes insinuations de quelques historiens. Bona étoit une femme d'un grand caractère (3), et qui conserva, jusque dans ses

(1) Varillas (Hist. de Louis XII).

(2) Bayle, art. d'Isabelle d'Aragon.

(3) *Bona, donna d'animo maschio, che avuta sempre la mira al bene e al decoro del publico.* (*Beatillo, Hist. di Bari.*)

désordres, une sorte de magnanimité et de grandeur. Bienfaitrice de la ville qui lui servit de retraite, elle la décora et l'enrichit des trésors qu'elle avoit apportés de la Pologne.

La duchesse Isabelle avoit commencé à augmenter, à embellir et à fortifier la ville de Bari qu'elle vint habiter en 1501. Elle voulut l'isoler entièrement, en faisant couper l'isthme qui la lioit à la terre ferme; et elle fit construire plusieurs ponts sur le canal rempli des eaux de la mer. Mais, obligée par les circonstances de retourner à Naples, où elle mourut en 1522, ce grand ouvrage ne fut point terminé. Quarante-sept ans après, et à la suite d'une forte tempête, les ponts furent emportés; le canal resta obstrué, et il se forma un petit lac qui conserve encore le nom de mer d'Isabelle.

Ce ne fut qu'en 1554, et à l'âge de soixante-treize ans, que Bona se retira dans sa principauté; et, quoiqu'elle n'y ait vécu que deux ans, au milieu d'une cour nombreuse et brillante, elle fortifia le château, comme on le voit par une inscription en grandes lettres de bronze fixées sur la corniche au pourtour du préau. Elle continua les travaux commencés par sa mère, bâtit plusieurs églises, et deux citernes pour recueillir les eaux dont manquoient les habitans. Sur la porte de l'un de ces

établissemens utiles, on lit cette inscription :

BONA, REGINA POLONIÆ, PRÆPARAVIT PISCINAS.
PAUPERES SITIENTES,
VENITE CUM LÆTITIA ET SINE ARGENTO.

Elle fit aussi de très-riches dons aux religieux de la célèbre église de Saint-Nicolas, et leur donna, entr'autres, des tapisseries représentant les Sept Œuvres de Miséricorde. Enfin, par son testament, elle établit une fondation perpétuelle de mille écus, pour marier, chaque année, dix pauvres orphelines. Elle fonda aussi un monastère pour les autres enfans abandonnés.

On voit que cette princesse ne finit pas ses jours dans la pauvreté; et le magnifique tombeau qui existe dans le chœur de l'église de Saint-Nicolas, prouve le respect qu'on eut pour sa mémoire. Il fut érigé par l'une de ses filles, qui avoit aussi épousé un roi de Pologne (Etienne Ier). Les murs de la chapelle sont revêtus de marbres précieux. On y voit cinq statues d'un beau travail : l'une, qui est à genoux, offre la figure de la reine Bona; la seconde et la troisième, assises, représentent le royaume de Pologne et le duché de Bari; et les deux autres, debout, saint Stanislas et saint Nicolas. L'autel, surmonté d'un grand bas-relief représentant la Résurrection de Notre-Seigneur, est orné d'une profusion de colonnes de marbres divers. On en fait

surtout remarquer le sarcophage, qui est d'une matière noire dont le poli imite le cristal.

Nous ne ferons pas la description du temple dans lequel on vénère, depuis plus de sept siècles, les ossemens miraculeux de saint Nicolas. Ils ne cessent de distiller une manne sacrée qui guérit, en dépit de la médecine, une foule de maux : aussi le concours des pèlerins de toutes les classes est continuel. L'église est magnifique, et le trésor très-riche. Le château est entouré de fossés et de quatre fortins munis de canons. Le port est commode, et l'arsenal en bon état. La ville fait un commerce assez étendu ; elle a des fabriques de verre et de chapeaux. Enfin, la population s'élève à près de dix-neuf mille habitans (1).

Toutes les vicissitudes que Bari a éprouvées doivent l'avoir privée de ses monumens antiques. On n'y voit plus qu'une colonne milliaire, marquée pour être la cent vingt-huitième ; ce qui se rapporte assez avec la ligne non interrompue, décrite par Pratili. Cette colonne est couchée à terre, sur le môle du port, et d'ailleurs fort maltraitée par le temps.

---

(1) Riedeseli porte la population à 30,000 âmes. Nous suivons à cet égard, et de préférence, le Dictionn. géog. de Sacco, qui est postérieur, et qui a été imprimé avec l'attache du ministère napolitain.

25 octobre. — En sortant de Bari, et à quelque distance de cette ville, nous avons trouvé un bas-fond marécageux, où l'on voit un magnifique pont; il se lie au chemin royal que l'on construit en ce moment, et qui deviendra fort utile pour assurer les relations commerciales sur cette côte. Il est large, bien nivelé, et ferré dans un encaissement de maçonnerie très-solide. Malheureusement pour nous, cette route n'étoit pas achevée; et, lorsque nous étions forcés de la quitter, le chemin devenoit affreux. Cependant nous avons joui de la beauté de ce pays, partout cultivé, et semé, pour ainsi dire, à des distances très-rapprochées, de petites villes bien bâties, toutes situées sur le bord de la mer, avec des ports commodes pour le cabotage, et entourées de belles propriétés rurales, de casins et de maisons de plaisance, qui font présumer que les habitans sont riches et industrieux. Nous distinguions, dans ces jardins, des bosquets d'orangers et de citronniers, des berceaux de vignes, des charmilles de lauriers, des haies de grenadiers, des parterres entourés de bordures de buis taillé, et renfermant les fleurs de la saison. Nous avons aussi traversé des forêts de grands oliviers, qui s'avancent jusqu'au bord de la mer, et des champs couverts de la plante qui produit le coton. Le long du chemin on

rencontre fréquemment de grands abreuvoirs pour les troupeaux voyageurs qui s'acheminent vers le *Tavoliere* (pâturages royaux dont je parlerai bientôt); et, au milieu des champs, on a construit diverses usines, telles que des pressoirs et des moulins, où chacun porte le produit de sa récolte. A cette époque de l'année particulièrement, un grand nombre d'Albanais traverse le golfe, et vient sur cette côte pour aider les habitans dans leurs travaux. Plusieurs familles même s'y établissent; et, comme elles ont conservé leur costume, nous avions beaucoup de plaisir à retrouver en Italie les habitudes et les mœurs de la Grèce. Enfin, ce spectacle de l'activité et de l'aisance, résultat de travaux dirigés avec intelligence, étoit fait pour nous intéresser. Les bourgeois et les paysans que nous rencontrions sur la route étoient proprement vêtus et bien montés; ils nous saluoient amicalement; ils avoient l'air heureux, et nous en inférions qu'ils étoient gouvernés sagement. L'administration municipale est en effet bien combinée : chacune de ces petites villes renferme des établissemens publics respectables, tels que des instituts pour la jeunesse, des hôpitaux pour les pauvres, les infirmes et les enfans trouvés; des monts-de-piété, etc.

Giovinazzo, la première de ces villes qu'on

rencontre après Bari, est antique et bâtie, dit-on, sur les ruines de Natiolo ou Netio; mais l'époque de sa construction est incertaine. Elle est entourée de murailles; sa cathédrale est d'une bonne architecture. La population s'y élève à cinq mille deux cents habitans, et elle a donné naissance aux deux Spinelli, l'un historien estimé, l'autre jurisconsulte, et surnommé le Papinien de son temps. A quelques milles plus loin on trouve Molfetta, ville moderne, dont les habitans, au nombre de treize mille, sont très-industrieux; il y a quatre cents métiers de toile de lin, et une fabrique de savon: on exploite plusieurs nitrières dans les environs. C'est la patrie d'un peintre du siècle passé, nommé Corrado Giaquinto, élève de Solimène et du Conca; il travailla beaucoup dans les Etats du pape; il passa ensuite en Piémont, et de là en Espagne, au service de la cour, où il adopta le style expéditif et maniéré du Jordans, qui étoit pour lors à la mode dans le royaume (1).

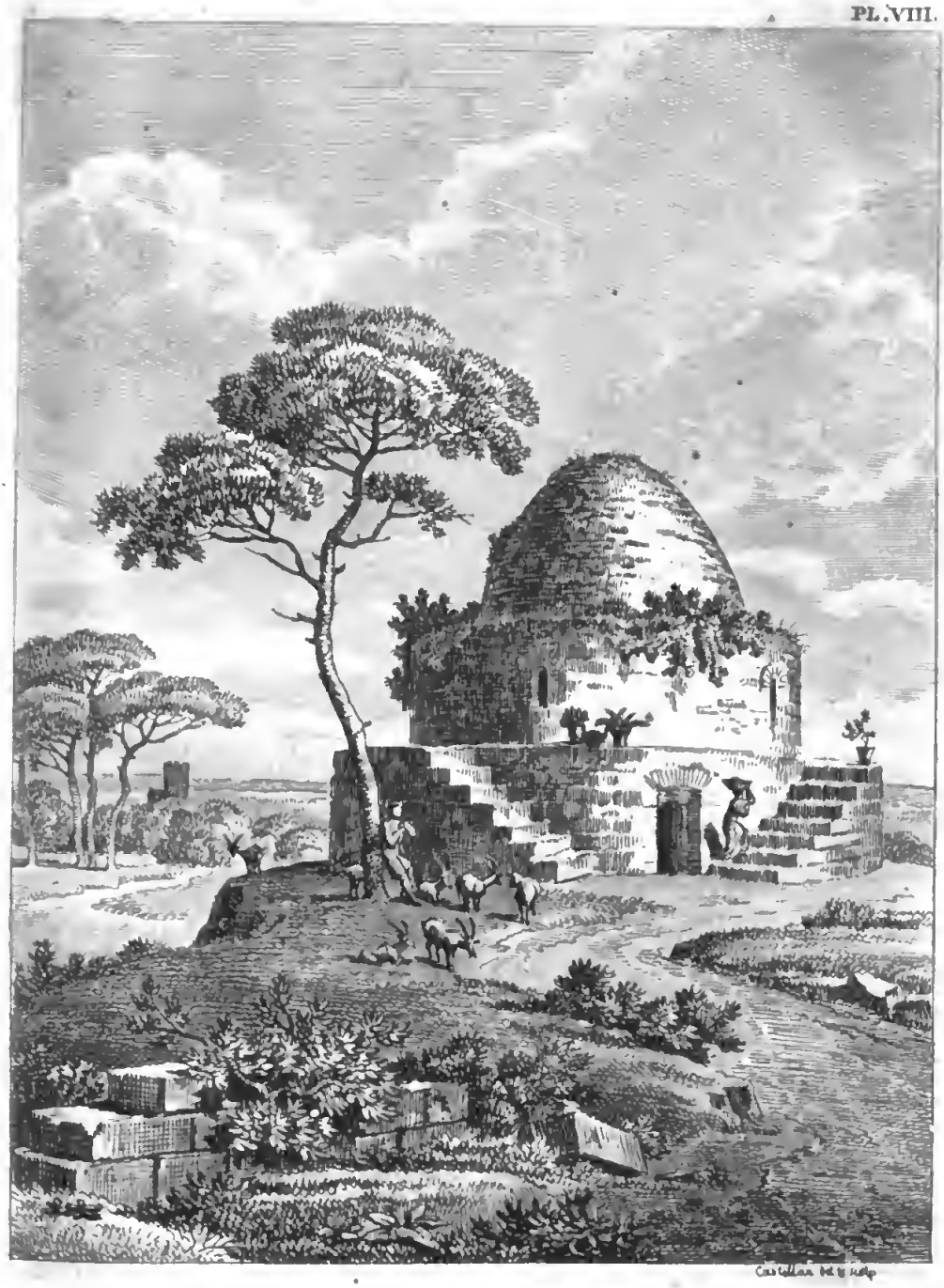
Bisceglia, qui vient ensuite, est bâtie sur un rocher baigné des eaux de la mer. Suivant Guillaume de Puglia, cette ville doit son origine à Pierre, comte de Trani, l'un des douze capitaines normands qui firent la conquête du royaume de

(1) Lanzi Stor. Pitt.

Naples dans le onzième siècle. Mais un géographe (1) napolitain fait dériver le nom de Bisceglia de celui de *Vigiliæ*, que les anciens donnoient aux corps-de-garde militaires situés sur ces côtes; et il prétend que cette ville fut prise par Annibal, reprise par Fabius, et possédée successivement par les Romains, les Lombards, les Sarrasins et les Normands. Les boulevards portent le nom de Frédéric Barberousse, qui les construisit; et on y voit un théâtre voûté qui peut contenir plusieurs milliers de spectateurs.

On remarque dans ces cantons des maisons de paysans, toutes bâties sur le même modèle, et que nous avons prises d'abord, sur le rapport d'autres voyageurs, pour des tombeaux antiques dont ils retracent la forme, assez singulière pour que je la représente ici. (*Planche VIII.*) Elles sont isolées, et s'élèvent çà et là au milieu des champs et des pâturages; car c'est ici que commence le *Tavoliere*. Voici l'origine de ces constructions singulières, la même peut-être que ces nombreux *tumulus* qui couvrent certaines contrées. Pour débarrasser la surface des champs et des prairies de l'excessive quantité de pierres qui les recouvrent et qui semblent sortir chaque année du sein de la terre, les paysans en forment des

(1) Pacichelli, *Reg. di Nap. in Prosp.*



HABITATION DES BERGERS DE LA PUGLIA.

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Digitized by Google

tas qui s'élèvent quelquefois à une grande hauteur. Quelques bergers plus industrieux, et profitant des longs loisirs que leur laisse la garde de leurs troupeaux, s'occupent à arranger ces pierres de manière à s'en faire un abri contre la chaleur et les autres intempéries de l'air. La forme la plus simple et la plus convenable pour lier et donner quelque solidité à cette bâtisse grossière étoit, sans aucun doute, la forme ronde; ensuite, pour la couverture de ces huttes, dont ils ne pouvoient trouver les élémens sous leurs mains, puisque ces plaines sont dépourvues d'arbres et même de buissons (1), ils durent s'industrier pour exécuter des voûtes avec les mêmes pierres; et, pour cela, il falloit les arranger de manière à rétrécir les cercles concentriques à mesure que les murs s'élevoient, et à en former un cône creux, et arrondi par le haut, qui ne tiroit, comme chez les Sauvages, du jour que de la porte. Enfin les plus industrieux surent ménager une ouverture au sommet de l'édifice pour établir un courant d'air et donner une issue à la fumée; ils façonnèrent cette coupole en forme elliptique régulière, semblable à

(1) La planche ci-jointe semble contrarier ces expressions. J'avoue en effet que j'ai abusé ici du privilége du peintre d'embellir son modèle, si toutefois quelques pins rabougris offrent un spectacle bien attrayant.

ces voûtes que les Arabes ont construites en Sicile, et que Leandro Alberti (*Descript. de la Sicile*) compare à une pomme de pin creusée. Cette voûte repose sur une terrasse assez large qui fait le tour de l'édifice, et à laquelle on arrive par des escaliers, qui se développent de droite et de gauche, en rampant le long des murs circulaires. Ces terrasses, communes dans tout le pays, sont motivées par le besoin naturel de s'élever le plus possible au-dessus du sol, soit pour respirer la fraîcheur, soit pour y exposer, à l'abri de l'humidité, et à l'action du vent ou de la chaleur, les plantes légumineuses, le linge et autres objets qu'on veut faire sécher. Ces mêmes terrasses peuvent encore être le résultat de l'instinct naturel à l'homme de s'élever pour découvrir de plus loin les dangers dont il est menacé, prévenir les surprises, ou tout au moins dominer ses propriétés et pouvoir en embrasser l'étendue d'un coup d'œil.

On voit que les paysans de la Puglia, sans avoir des connoissances en architecture, ont naturellement employé le premier procédé connu pour exécuter des voûtes, procédé qui est bien antérieur à l'invention des claveaux et aux secrets de la coupe des pierres. Il existe plusieurs exemples de monumens antiques de cette manière primitive de construire les voûtes,

en Egypte, en Grèce (1), dans l'Inde, et jusqu'à la Chine; et l'on peut dire que « l'ignorance » nous a valu les travaux les plus durables de » l'architecture, et affirmer que la science du » trait vaudra à nos descendans la perte du plus » grand nombre de nos travaux (2). » Au reste, c'est, je crois, à ce premier tâtonnement des architectes qu'on doit attribuer la forme des arcs et des voûtes ogives, plutôt qu'à l'imitation de l'entrelacement des branches des arbres sacrés (3) qui abritoient les mystérieuses cérémonies de nos druïdes. Ce caractère distinctif de l'architecture dite gothique, dont l'origine hyperboréenne est tout au moins fort douteuse(4), ne sera plus, à ce qu'il nous semble, que le tâtonnement de l'ignorance, ou la déviation du bon goût, provenant du mélange des peuples

(1) M. Fauvel a découvert dans l'Attique un tombeau fort ancien, construit en pierres disposées en encorbellement, et qui forment une voûte elliptique. Les plans et coupes de ce tombeau doivent être gravés dans le Voyage pittoresque de M. de Choiseul-Gouffier.

(2) M. Quatremère de Quincy, Dissert. sur l'Architecture égyptienne.

(3) L'abbé Raynal, Hist. Phil. et Polit., liv. I, p. 12.

(4) M. Dagincourt, Hist. de la Décadence de l'Art, donne, Pl. 43 de l'Arch., l'élévation des plus anciens édifices de la Gothie, où l'on remarque l'emploi de l'arc plein-cintre, jusqu'à la fin du treizième siècle, époque à laquelle l'arc ogive ou en tiers-point prévalut dans toutes les constructions de la Suède aussi bien que de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France.

occidentaux avec ceux de l'Orient, et de l'adoption des modes, des usages, et enfin des arts dépravés de l'Inde, qui ont infesté, de proche en proche, toute l'Europe....

Nous échafaudions ainsi peu à peu notre nouveau système sur l'origine de l'architecture gothique, et nous le fortifiions à l'envi de nouvelles preuves. Mais nos idées ont pris un autre cours en entrant dans la ville de Trani, capitale de la province.

Bâtie, dit-on, par Tirennius, fils de Diomède, agrandie et ornée par Trajan qui lui donna le nom de Trajanopolis, l'origine de cette ville est, suivant quelques autres écrivains, absolument inconnue, puisque Strabon et Pline n'en font pas mention. Quoi qu'il en soit, elle existoit du temps des Normands; elle tomba en partage au comte Pierre; et elle fut détruite, suivant Baronius, par Roger Ier, en 1133, pour s'être révoltée. Rebâtie quelque temps après, l'empereur Frédéric II y fit construire un château fort qui existe encore, et que l'on considère comme l'un des meilleurs boulevards de la Puglia. Pendant la guerre entre Ferdinand Ier d'Aragon et Jean d'Anjou, un certain Giacomo Piccinino, qui suivoit le parti de ce dernier, chercha à s'emparer de la place par trahison, en promettant une grosse somme au gouver-

neur. Ferdinand, averti à temps, appela d'Albanie Georges Castriot (le célèbre Scanderberg), qui arriva bientôt avec une armée, mit en fuite les Angevins, s'empara du château de Trani, et le rendit à son légitime possesseur (1). Charles VIII, roi de France, lors de son invasion dans le royaume de Naples, et sous le prétexte, comme on sait, des droits que Renauld, duc d'Anjou, lui avoit légués sur la couronne de Naples, fit assaillir la ville de Trani par les Vénitiens, ses alliés ; ils s'en emparèrent en 1493, et y mirent, pour la garder, tous les mauvais sujets (*marrani*) et les Juifs chassés d'Espagne. Après le départ du roi de France, Trani passa sous la domination de la maison d'Aragon.

Cette ville, ainsi que toutes celles qui bordent la côte, est construite en belles pierres d'une teinte jaunâtre qui ne noircit jamais, et qui donne un aspect agréable à l'ensemble de ses fabriques, de ses murailles, qui ont deux milles et demi de tour, et de ses monumens, dont plusieurs nous ont paru remarquables ; entre autres la cathédrale, vaisseau à trois nefs, orné de peintures et de colonnes de marbre. On y voit un magnifique tombeau qui contient les

(1) Mém. Hist. de Brindisi (Andr. della Monaca), *Lib. IV. Cap. X.*

reliques de plusieurs Saints : le campanille, couvert de sculptures, a cent vingt palmes de haut et trente palmes sur chacune de ses quatre faces. L'architecture extérieure du théâtre public est élégante, et le parterre peut contenir, nous a-t-on dit, huit cents personnes assises. La grande place est belle et spacieuse : on y tient trois foires dans l'année ; les rues sont larges, propres et pavées de grandes pierres carrées. La noblesse est nombreuse ; elle se réunit dans quatre *sedille* comme à Naples ; ce sont des bâtimens, ou casins où l'on se procure les amusemens ordinaires de la société ; c'est-à-dire la conversation, le jeu et des bals. La population s'élève à quatorze mille âmes ; mais la ville est moins commerçante que Barlette, où nous sommes arrivés fort tard, et où nous devons séjourner un ou deux jours.

LETTRE XVI.

Ville de Barlette, salines royales, statue colossale de bronze. — Conjectures à cet égard.

Barlette, 26 octobre.

Jusqu'a présent nous avons suivi les bords de l'Adriatique en nous élevant vers le nord-ouest. A notre départ de Barlette nous couperons la péninsule dans sa largeur, directement vers l'ouest, et nous n'arriverons à Naples qu'en redescendant vers le sud-ouest. Nous aurons donc fait un coude, qu'on pourroit peut-être éviter en suivant une route plus directe; mais il faudroit pour cela que le port de Brindes redevînt aussi important qu'il l'étoit autrefois, et que le gouvernement napolitain, plus puissant, s'occupât davantage des intérêts du commerce. Du temps des Romains, la grande Grèce étoit traversée d'une infinité de routes (1); et, quoique la voie Appia fût la plus célèbre, on

(1) Pratili, *Via Appia.*

en connoissoit plusieurs autres, toutes praticables et toutes construites avec le même soin; telles que la Domitienne, l'Herculéane, celle de la Campanie ou Consulaire, la Nolane, la Latine, l'Egnatienne et la Brusiane qui menoit à Reggio, dans la Calabre. Ces routes avoient leurs embranchemens particuliers. La différence est grande aujourd'hui; il n'y en a plus qu'une principale qui traverse le royaume, et encore est-elle mal entretenue. Quoi qu'il en soit, nous avons parcouru la moitié du chemin que nous avions à faire pour arriver à Naples; et si cette partie de la route, tracée dans des plaines interminables, ne nous a offert qu'un foible intérêt pittoresque, nous devons en être dédommagés dès que nous entrerons dans les montagnes, affreuses aux yeux du vulgaire, mais qu'un paysagiste doit trouver admirables.

La ville de Barlette fut construite dans le onzième siècle (1) par Pierre, comte de Trani, proche parent du comte Drogon (*Dragone*, suivant les Napolitains), l'un des douze capitaines normands qui conquirent le royaume de Naples. Devenue l'une des plus belles et des plus grandes villes de la Puglia, Ferdinand Ier d'Aragon voulut y être couronné par le légat

(1) Guill. Pugliese Hist.

apostolique, envoyé par le pape Pie II. Gonzalve, général de Ferdinand-le-Catholique, fit de cette ville une place d'armes lorsqu'il chassa du royaume les partisans de la maison d'Anjou.

Les rues de Barlette sont droites et bien pavées; les murailles, qui ont un mille de tour, sont construites solidement, et le château est assez fort. On fait remarquer aux étrangers l'*Orfanosio*, hôpital des Orphelins, les deux Ecoles de belles-lettres, et quelques églises. C'est ici la résidence du *Reggio Portolano*, qui, sous les ordres de la chambre royale de Naples, a l'inspection du chargement des vivres qui se tirent de la Capitanate et de la terre de Bari. Le conseil royal du commerce y réside, ainsi que l'administrateur général des sels, et le grand prieur de Malte, qui y tient les assemblées où les chevaliers viennent faire leurs preuves de noblesse. La population s'élève à près de seize mille âmes. La plus forte branche de commerce de ses environs consiste dans les sels qu'on retire des salines royales, situées à six milles de Barlette, de l'autre côté de l'Ofanto. Nous nous sommes procuré sur cet objet quelques détails qui ne seront pas sans intérêt pour quelques uns de nos lecteurs.

Ces salines sont situées dans la vaste plaine bordée par le golfe de Manfredonia, et auprès

du lac de Salpi. Leur forme est un carré, long de deux milles sur une largeur de deux tiers de mille. Le terrain est composé, à sa superficie, d'une couche de sable moins épaisse à mesure qu'elle s'éloigne de la mer; et, en creusant d'environ quatre palmes, on trouve l'eau. A l'entrée des salines, du côté de Barlette, on a pratiqué un canal (*foce*), par lequel on introduit l'eau de la mer; vers le milieu il y a un autre canal tortueux qui parcourt le terrain en tous sens, et répand l'eau sur toute sa superficie.

Les procédés employés pour obtenir le sel semblent se rapprocher de la simplicité primitive ; d'ailleurs, ils diffèrent en plusieurs points de ceux dont nous nous servons : c'est ce qui m'engage à entrer dans ce détail, qui ait pu être passé sans inconvénient.

On divise les salines en cinq portions, et chacune est partagée en espaces appelés *vasi*, parce qu'ils sont aplanis et entourés d'un bourrelet de terre de la hauteur d'une palme et demie et de quatre palmes de base ; les premiers bassins contiennent le reste des eaux salées de l'année précédente ; les seconds la plus grande quantité possible d'eau nouvelle, et les troisièmes sont destinés à la confection du sel.

Au commencement de mai, on débarrasse l'entrée des canaux du sable qui s'y étoit amon-

celé pendant l'hiver; et, pour que l'eau puisse y couler aisément et en plus grande quantité, on forme à leur embouchure deux palissades, composées de pieux et de paille entrelacés, qui s'étendent assez avant dans la mer. On nettoie ensuite et on répare tous les bourrelets (*siepi*) des bassins ou conserves d'eau; enfin, avec un râteau de bois, on enlève la boue et les vases qui salissoient le fond de ces bassins, et on laisse le terrain exposé au soleil pendant plusieurs heures, pour qu'il se sèche et se durcisse.

Tout étant ainsi préparé, on introduit les eaux nouvelles, qu'on mêle avec une portion de celles de l'année précédente, qui contiennent beaucoup plus de sel en dissolution; et on a soin de remplir les conserves de manière à en fournir successivement aux bassins où le sel doit se former. Cette eau, étendue sur une grande superficie, ayant peu de profondeur, s'évapore en deux ou trois jours, suivant que la chaleur du soleil ou l'action des vents en accélère la dessication : alors elle se consolide, comme si elle étoit gelée, sur une épaisseur d'une ligne et demie. Dès que cette première couche de sel est formée, on introduit de l'eau nouvelle, qui dépose une autre couche de sel, et successivement, jusqu'à ce que la croûte se soit accrue jusqu'à l'épaisseur de près de trois *onces*, à peu

près deux pouces, ce qui est le point de *maturité* (1). Alors on fait écouler l'eau surabondante dans des bassins vides : à coups de pioche on rompt cette croûte, et avec des pelles de bois on l'amoncèle en tas pyramidaux dans les bassins même. On transporte ensuite ce sel dans des sacs de laine, et à dos d'hommes, sur le bord des salines; on en forme des meules qu'on recouvre dè paille ou de planches.

Cette première récolte faite, on essaie une seconde opération, si la saison le permet; mais elle réussit rarement : alors, quoique toute l'eau soit entièrement évaporée, comme le sel n'est pas *mûr*, c'est-à-dire assez épais, on introduit dans les bassins de l'eau nouvelle, qui n'en sera que plus fortement saturée pour l'année suivante ; enfin, on vide les autres bassins, on en ferme toutes les issues, ainsi que l'embouchure des canaux, pour rompre toute communication avec la mer, et l'on attend le printemps suivant pour recommencer sur nouveaux frais.

---

(1) On se sert en Perse d'un procédé semblable pour former la glace dont on fait une si grande consommation dans ce pays. Suivant J. Morier (Voy. en Perse, 10), on creuse une tranchée profonde et vaste, à laquelle aboutissent d'autres fosses transversales; dès que celles-ci sont pleines d'eau, elles se vident dans le grand réservoir. Quand cette première couche d'eau est gelée, on en fait couler de nouvelle des fosses dans le réservoir, et de cette manière on obtient des morceaux de glace.

Il y avoit autrefois des salines sur les côtes voisines de Tarente ; mais on n'en fait plus d'usage. Il existe aussi deux mines de sel gemme : l'une dans la province de Cosenza, à Lungro et à Altomonte ; et l'autre dans celle de Catanzaro à Attiglia.

Barlette nous a offert dans l'une de ses places un objet plus intéressant pour un artiste ; c'est la célèbre statue colossale en bronze, qui a été le sujet de tant de discussions parmi les antiquaires. Signorelli (1) résume les opinions, et considère cette statue comme un monument incontestable de la sculpture au huitième siècle. Mais il s'agit de savoir, dit-il, 1°. si elle est l'ouvrage des Grecs ou des Lombards ; 2°. quel est le personnage qu'elle représente. Après avoir examiné ce qu'en rapportent Gio, Villani, Beatillo, Della Noce, l'Ammirato et Giannone,

(1) *Vicende della Coltura Nelle due Sicilie.* Signorelli n'est pas d'accord avec Dagincourt, qui range cette figure au nombre des ouvrages du quatrieme siècle. Dans l'ouvrage de Winkelmann, édit. de Rome, on a gravé cette statue ; elle ressemble peu à l'original. La gravure en bois qu'en a donnée Cosimo della Rena (*Serie degli Antichi duchi. March. di Toscana*), quoique bien plus grossière, caractérise mieux la figure, et l'ajustement de tête y est surtout très-remarquable. Au reste, Dagincourt, Winkelmann, et Carlo Fea son commentateur, paroissent s'accorder et y reconnoître Constantin ; et certainement ce n'est pas un Jules César, comme d'autres auteurs l'ont cru.

il est très-difficile de prononcer sur ces deux questions.

Au temps de Villani, c'est-à-dire de Charles II d'Anjou, cette statue gisoit dans le port de Barlette, et étoit, comme aujourd'hui, nommée par les habitans *Arachio*. L'historien de Florence pensoit qu'elle offroit la représentation du roi Rachi, qu'il nomme Eracco (1), et qu'elle fut érigée par les Lombards de Bénévent. Scipion Ammirato (2) dit que les habitans de Barlette l'avoient élevée en l'honneur d'Héraclius, lorsqu'il construisit le môle qui ferme le port de leur ville. Giannone argumente contre la première opinion; et il ne lui semble pas vraisemblable qu'une statue aussi magnifique eût été érigée à Barlette par les Lombards, cette ville étant pour lors de peu d'importance en comparaison de Bénévent, Salerne, Capoue et Bari, qui auroient été naturellement préférés. D'ailleurs, dit-il, le menton de la figure est rasé, l'habillement est grec, et elle soutient d'une main la croix, et de l'autre le globe, indices et marques distinctives d'un empereur d'Orient plutôt que d'un roi lombard, qu'on auroit dû représenter avec une longue barbe, la chlamide,

(1) Suivant Cosimo della Rena, dans un très-ancien manuscrit, on trouve écrit *Eracco* pour désigner *Eraclio*.

(2) *Famiglie del regno di Napoli.*

le sceptre et la couronne. Il ajoute, contre l'opinion de l'Ammirato, que le môle de Barlette fut construit bien long-temps après Héraclius, et qu'il est postérieur à l'agrandissement de la ville. La critique qu'il fait de ces diverses opinions est judicieuse, mais nous laisse dans l'incertitude. D'un autre côté le nom corrompu d'*Arichio* a autant de rapport au nom grec d'Héraclius qu'à celui de Rachi, Lombard; et plus encore à celui d'Arachi, dernier duc et premier prince de Bénévent, auquel ses successeurs pouvoient avoir érigé cette statue, exécutée dans un pays lointain par quelque artiste de mérite. On ne peut rien inférer de la croix et du globe, marques de la puissance impériale; car Arachi pouvoit être jugé digne par ses contemporains de porter ces attributs qui le rendoient l'égal des empereurs, comme il les égala en effet en faisant des lois, en battant monnoie à son effigie, en créant des comtes, et surtout par l'éclat dont il environna sa cour, qu'il nommoit *sacro palazzo;* enfin par les monumens magnifiques qu'il érigea dans plusieurs villes de son royaume.

Cosimo della Rena, dont Signorelli ne parle pas, éclaircit ce point de l'histoire des arts, en rapportant d'anciens vers latins conservés dans les archives de la ville, et d'après lesquels cette

statue seroit celle de l'empereur Héraclius, qui la fit fondre par le fameux statuaire Polyphorbas, vers l'an 624, le treizième de son règne, après avoir vaincu Cosroès, roi de Perse, et avoir rapporté le bois de la Sainte-Croix à Jérusalem. Cette figure resta à Constantinople jusqu'en 1204; à cette époque, les Vénitiens, coalisés avec les autres princes latins, s'étant rendus maîtres de cette ville, chargèrent leurs vaisseaux de plusieurs monumens de sculpture antique, entre autres des quatre chevaux de bronze qui décorèrent depuis le palais ducal, et de cette statue colossale d'Héraclius. Mais le vaisseau qui la portoit, ayant été surpris par une tempête, fut jeté sur le rivage de Barlette (1), où cette figure mutilée et à l'abandon resta enfouie pendant plusieurs siècles. Enfin, en 1491, les habitans appelèrent un *fameux* (2) sculp-

(1) Pareille aventure arriva au vaisseau qui transportoit de Livourne en France la statue équestre de Henri IV, exécutée à Florence par Jean de Bologne, et Pietro Tacca son élève. Le vaisseau qui portoit cette statue fit naufrage sur les côtes de Sardaigne.

(2) Voici quelques uns des vers cités par Cosimo della Rena. Ils feront juger de l'opinion que l'on avoit de ce misérable travail, et prouveront combien il étoit alors facile de s'illustrer :

Albanus Fabius, qui, ritè peritus in arte
Crura, manusque, pedes, aptat utrinque faber.
Ipsa crucem gestat dextraque, pilamque sinistra;
Tutor namque crucis sicque monarcha fuit.
Urbs Baralita potens, Cannarum maxima proles,
Laude hac perpetua famigeravit opus.

teur, nommé Fabio Albano, qui raccommoda, tant bien que mal, les jambes et les bras de cette figure, et la dressa à l'endroit où on la voit aujourd'hui.

Cet artiste, très-inconnu d'ailleurs, étoit un ignorant, qui a eu au moins le bon esprit d'en convenir tacitement, et de se rendre justice, en dissimulant, le plus qu'il a pu, et au risque de pécher contre le costume, les nus de sa figure. Il a couvert les bras jusqu'au poignet d'une manche grossière, et les jambes entières d'une espèce de botte à revers sans aucun ornement. Son ignorance se manifeste encore plus dans la forme cagneuse des jambes, qui sont d'un tiers trop courtes. Si elles étoient en proportion, la figure ne seroit point mal; car le torse et la tête sont d'un assez bon goût; la cuirasse est bien ajustée; l'inflexion du corps a de la souplesse, et le jet du manteau de la grandeur. Au reste, le visage fortement caractérisé, et la singularité de la coiffure, qui consiste en un diadème orné de perles, avec une grosse pierre précieuse au milieu, et les cheveux qui s'en échappent des deux côtés et tombent sur les joues en deux boucles rondes; ces caractères, dis-je, doivent aider, par la confrontation des médailles et autres monumens, à faire reconnoître positivement à quel siècle remonte l'exécution de

cette statue colossale, qui n'a pas moins de quinze pieds de hauteur (1). Si les jambes étoient en proportion, elle en auroit même seize et demi, sans compter la croix qu'elle tient de la main droite, et qui s'élève encore de plus de deux pieds. Enfin, cette figure, restaurée et placée sur un piédestal élevé, seroit propre à orner la place publique d'une ville plus importante que Barlette.

Je conclus en ajoutant une foi implicite à la tradition conservée dans le pays; et je crois, autant que je puis en juger par la nature du travail et le style de ce monument, qu'il n'est pas postérieur au temps d'Héraclius, s'il ne remonte pas au siècle de Constantin.

---

(1) Suivant Pacichelli, elle a vingt palmes (un peu moins de quinze pieds). Cet écrivain croit, on ne sait sur quel fondement, que ce colosse est une statue votive, qu'un empereur grec envoyoit pour être érigée sur le haut du Gargano.

LETTRE XVII.

Champ de bataille de Cannes. — Plaine de l'Ofanto. — Tavoliere de la Puglia. — Sistème pastoral. — Ses désavantages.

Ordona, le 28 octobre.

On nous a conduits sur le célèbre champ de bataille de Cannes. L'expression consacrée pour désigner le théâtre de cet événement mémorable où l'orgueil du peuple-roi fut humilié, peint bien les profondes traces que cette horrible catastrophe a laissées dans les esprits, l'effroi qui a saisi les contemporains, et qui s'est perpétué dans leur postérité. Le lieu se nomme encore *il Campo di sangue!* Nous ne chercherons pas à deviner les évolutions des partis contraires et à expliquer avec quelques auteurs, par la configuration du terrain, les causes du désastre des armées romaines; seulement, à l'aspect de ce lieu, qui n'a de remarquable que son nom, nous nous demandions pourquoi la Muse de l'histoire se plaît-elle dans les brillans récits de conquêtes et de grandes révolutions, tandis qu'elle ne semble tracer qu'à regret le tableau des vertus

paisiblès, des arts de la paix, de la prospérité et du bonheur des peuples. C'est le même sentiment qui inspira au Dante les vers sublimes de son Enfer, et qui fit paroître foibles et décolorés ceux qui peignent le séjour de la béatitude. Il faut donc, pour intéresser les hommes, mettre en jeu les passions exaltées et les actions barbares; il faut de l'inquiétude, des dangers, de la terreur pour les remuer, et ils laisseront toujours la représentation d'une pastorale pour courir en foule et applaudir à une tragédie. Il semble cependant que celle qui s'est jouée autrefois dans la plaine de Cannes ait converti pour toujours ce lieu en une vaste solitude parsemée de tombeaux. Cet espace est vide (1); les villes et les villages y sont clair-semés : des ruines s'élèvent çà et là. Ces villes contenoient une population nombreuse qui n'est plus. Le pays étoit couvert d'arbres, de jardins, de terres cultivées; il est maintenant nu, stérile, et il n'y existe plus que de maigres pâturages foulés par des bestiaux et par leurs grossiers conducteurs, sans cesse errans dans ce désert; il est même redouté des voyageurs qui se réunissent en caravanes pour le traverser. A notre départ

(1) On peut s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur cette partie de la Puglia : la carte n'offre, sur un espace de 700 lieues carrées, qu'un petit nombre de villes et de villages.

de Barlette, nous avons été suivis, ce qui ne nous étoit pas encore arrivé, par plusieurs voitures qui devoient marcher de compagnie avec la nôtre jusqu'à l'entrée de la province de Lucera.

Après avoir laissé, à droite, l'Adriatique pour ne plus la revoir, et la tour de Barlette, située à quelques milles de cette ville, à l'embouchure de l'Ofanto, nous avons traversé ce fleuve sur un pont. C'est l'ancien Aufide qui, dans la fatale journée de Cannes, roula tant de cadavres; il prend sa source dans la province de Matera, au territoire de Torella. Quoiqu'il soit peu considérable dans son long cours, les pluies l'augmentent d'une manière effrayante, et il inonde les campagnes, surtout vers son embouchure. Anciennement il étoit navigable jusqu'à Canosa, ville de commerce, renommée du temps de Strabon.

Au-delà du fleuve, nous sommes entrés dans une plaine immense, et où la vue, aussi loin qu'elle pouvoit s'étendre, n'apercevoit pas un seul arbre. Nous n'avions d'autre distraction que la marche de nombreux troupeaux disséminés à perte de vue sur ce terrain stérile. Depuis le matin jusqu'au soir l'air retentissoit de l'aboiement des chiens, des cris des bergers et du son rauque des cornets qui se répondoient l'un à

l'autre, et appeloient les troupeaux sous la houlette du pasteur.

On traverse quelques bourgs et villages fort misérables : San-Cassano, Latomba, Cirignola. Nous avons fait un triste dîner dans ce dernier endroit. Entre Cirignola et la Stornara, l'on traverse les deux branches du *Tratturo delle pecore*, qui, de Foggia, capitale de la province, se dirigent l'une vers Ascoli, l'autre vers Canosa. Nous sommes arrivés fort tard à Ordona, foresterie entourée de quelques chaumières, où l'on n'a pu nous procurer que des joncs pour nous coucher. Ayant été prévenus de l'absolu dénûment de cet endroit, nous avions apporté des provisions qu'il auroit été impossible de s'y procurer.

Il est temps de parler du *Tavoliere* de la Puglia que nous venons de traverser en grande partie. On nomme ainsi l'espace de terrain compris entre l'Adriatique et l'Apennin, et qui s'étend depuis Civitare jusqu'à Andria, sur une longueur de soixante-dix milles, et sur trente milles de largeur. Cette vaste plaine offre un seul pacage fréquenté par un peuple nomade qui en dévore successivement toutes les parties. Cependant elle pourroit nourrir un plus grand nombre d'habitans agriculteurs qu'elle ne supporte de bestiaux, si le système pastoral, favo-

risé par le gouvernement qui y trouve une ressource pécuniaire assurée, ne prévaloit malgré les continuelles réclamations des partisans de l'agriculture.

Les riantes idées que l'on se forme d'un peuple pasteur, et les tableaux dont les Eglogues de Théocrite, de Virgile et de Gessner présentent les agréables détails, ne peuvent donner qu'une fausse connoissance de la condition des peuples anciens et modernes qui ont été, ou sont encore pasteurs. Il paroît que cette chimérique idée ne peut se réaliser complétement, et qu'une nation ne sauroit allier l'existence nomade avec la civilisation. Nous n'en voulons d'autre preuve que l'exemple de la Puglia en Italie, et de l'Estramadure en Espagne (1), contrées qui sont aussi désertes et aussi sauvages que les habitans en sont pauvres et malheureux, parce qu'on a voulu y établir un régime subversif de tout état policé, régime dans lequel le gouvernement trouve un intérêt éventuel qui lui fait perdre sa vraie richesse, une nombreuse population.

Les défenseurs du système pastoral objectent qu'il est fort ancien, et qu'il remonte au temps des Romains. Oui; mais il est la suite de la dépopulation occasionnée par les guerres; et lors-

(1) Bourgoin, Tableau de l'Espagne.

qu'une contrée est ruinée, que les villes sont détruites, que leurs habitans ont péri, ou sont enlevés à leurs pénates, cet infortuné pays, converti en une solitude, ne peut plus en effet servir de retraite qu'à des pasteurs errans; mais, dès que les traces de ces anciennes calamités sont effacées, il se repeuple de nouveau. Ces mêmes pasteurs se fixent s'ils sont encouragés; ils se construisent des habitations stables; ils défrichent le terrain, et recommencent enfin à jouir de tous les bienfaits de la civilisation.

Entrons dans quelques détails sur cette branche factice de l'industrie, qui nous semble si contraire au bonheur et à la prospérité des peuples: les endroits montueux de l'Abruzze, qui se revêtent d'excellens pâturages en été, et les plaines de la Puglia, dont la température est très-douce pendant l'hiver, devoient favoriser la propagation des troupeaux, et leur transmigration de l'une à l'autre de ces contrées suivant les saisons. Varron est le plus ancien écrivain qui fasse mention de cet usage (1); et, de son temps, le passage des bestiaux du Samnium dans l'Apulie payoit un droit à la république et aux publicains qui résidoient à Sepino et à Bojano; ils

(1) Varron, *de Re Rusticâ, lib. I.* Cicéron parle aussi de cet usage: *ad Att. Epist. XVI*, et *ad fam.*

avoient la faculté de confisquer les bestiaux de ceux qui s'affranchissoient de cette taxe.

Lors de l'invasion des peuples barbares, qui détruisirent le despotisme romain en Italie, et qui divisèrent ces provinces en petites principautés, la transmigration des troupeaux fut sans doute interrompue; mais lorsque les princes normands mirent toute cette contrée sous leur domination, ils réunirent les plaines de la Puglia au domaine royal, et les habitans des Abruzzes et de la Marche d'Ancône reprirent l'habitude d'y conduire leurs troupeaux pendant l'hiver.

Le roi Roger réprima quelques abus, et arrêta les exactions commises par les officiers qui avoient la garde des pâturages publics. L'empereur Frédéric fit aussi des lois relatives à cet objet. En 1254, ces pâturages rendoient au fisc 5,200 onces (62,400 fr.)(1). On trouve dans les archives, qu'en 1327 on payoit deux florins d'or pour le seul droit d'entrée d'un cent de moutons étrangers dans le royaume. Le roi Ladislas, qui vendoit tout, aliéna la plus grande partie des domaines fiscaux de la Puglia, et mit, en 1411, un droit sur tous les bestiaux paissans dans les diverses provinces, à l'exception de la Calabre. Ce droit étoit de 20 ducats

(1) *Matteo Spinelli, Diurniali.*

pour cent têtes de bœufs, et de 2 ducats pour les moutons. Les peuples supportoient avec peine cette lourde taxe, et ils en obtinrent l'abolition en 1443; mais, l'année suivante, Alphonse Ier s'occupa de l'organisation du système pastoral (1); il augmenta l'étendue des pacages qui appartenoient au fisc; il s'arrogea même le droit d'y joindre momentanément ceux qui appartenoient aux barons, à l'Eglise et à divers particuliers, lorsque le concours des troupeaux étrangers seroit plus nombreux que de coutume, et que les pâturages royaux ne suffiroient pas. Enfin, il forma ce qu'on nomme le *Tavoliere* de la Puglia, et le divisa en *locazioni* générales et particulières. Chaque location fut partagée en un certain nombre de *poste stabili*, sortes de parcs ou bergeries qu'on nomme aussi *siti* ou *ovili*, avec leurs pâturages respectifs en terre *salda*, c'est-à-dire qui n'a jamais été labourée, et dont l'herbe est très-estimée. On les entoure d'une haie de *ferole*, plante de la nature du fenouil; car il n'existe pas même un buisson dans ces solitudes (2). On

(1) Ces détails et les suivans nous sont fournis par Galanti, *Descriz. dell. Sicilia*, 2e vol., pag. 285.

(2) Lorsque la *ferola* est tendre, elle est vénéneuse pour les moutons, pour les chevaux, et même pour les ânes; mais quand elle est sèche, elle leur sert de nourriture. Les chèvres et les bœufs la

couvre la terre d'une couche de fumier de brebis, desséché, battu et durci de manière à former un sol dur et sec. Les troupeaux n'ont pas d'autres bergeries, même pendant la nuit et les temps froids et pluvieux. Il en résulte que, dans les hivers rigoureux, la mortalité s'étend sur les moutons particulièrement; les brebis perdent leur lait et leurs agneaux; mais cela est rare. D'ailleurs, entre la Puglia et les montagnes, on a réservé quelques pâturages d'automne, dits *riposi*, pour que les animaux puissent y multiplier et s'y reposer, jusqu'à ce qu'on les ait distribués dans les pâturages d'hiver.

Le meilleur de ces *riposi* est le *saccione*, situé entre les fleuves *Sangro* et *Fortore*, sur le rivage de l'Adriatique; le second, les pacages de *Minervino*, d'*Andria*, de *Corato*, de *Ruvo* et de *Bitonto*. Le troisième est le mont *Gargano*, qui a été ajouté par Ferdinand Ier. Le *Tavoliere* n'est pas partout d'une égale bonté. Les meilleurs pâturages sont ceux que nous avons traversés vers *Cirignola*, et ceux de *Foggia*, *Orta* et *Ascoli*; ceux de *Salpi* et de la *Trinité* sont les

---

mangent verte sans inconvénient. Cette plante arrive, en trois ans, à la hauteur de dix à douze palmes. Les fleurs, ainsi que la feuille et les racines, sont assez semblables à celles du fenouil. Avec son bois on fait des cloisons, des chaises, des cages, des paniers et autres petits ouvrages; mais ils ne durent pas, le bois étant fort spongieux.

plus mauvais; parce qu'ils sont couverts de lentisques; et ceux de Bari, etc., dits *Murge*, sont pierreux et arides.

Alphonse établit aussi trois larges chemins pour faciliter la transmigration des troupeaux étrangers. On les désigne sous le nom de *Tratturi*. Ils enlevoient originairement un espace immense à l'agriculture partout où ils passoient; car il falloit que les troupeaux trouvassent leur pâture en voyageant. On les limita depuis à soixante pas napolitains de largeur, environ trois cents pieds (1). Alphonse créa plusieurs places, entre autres celle d'un douanier qui étoit obligé de parcourir le *Tavoliere* dans tous les sens, et qui fixoit le temps des foires; enfin, il accorda beaucoup de facilités et de priviléges aux marchands étrangers. Les droits que le gouvernement tiroit de ce régime pastoral étoient très-considérables. Pour cent moutons on payoit 8 écus vénitiens, pour cent vaches ou jumens, 25 écus. Ce droit se percevoit en mai, au départ des troupeaux de la Pouille, et après la foire de Foggia. Cette foire attiroit des marchands de l'Ombrie, de la Romagne, et même de la Toscane, qui s'y pourvoyoient de moutons. Mais tel étoit l'état déplorable du pays, que ces

(1) En Espagne, ces chemins ont 90 *varas*, près de 240 pieds.

négocians avoient besoin d'une escorte et de la protection spéciale du souverain pour s'y rendre.

Cependant les pâturages absorboient les meilleures terres; un grand nombre de villes et de villages qui avoient été détruits ne se reconstruisoient pas. Les habitans de la Puglia firent enfin parvenir leurs réclamations au pied du trône, et obligèrent le roi Alphonse à leur laisser quelques pièces de terre pour la culture; c'est ce qu'on nomme encore *terra daportata*, c'est-à-dire *appartata* (détachée de la *Salda*). Et, en 1457, le souverain fut encore forcé d'accorder la permission d'étendre la culture.

L'entrée des troupeaux étrangers en Puglia étoit d'un si grand avantage pour le gouvernement, que Ferdinand, fils d'Alphonse, ne trouvant pas les pâturages du fisc suffisans, y joignit beaucoup de propriétés particulières.

En 1474, le nombre des moutons qui payèrent le droit s'éleva à un million sept cent mille. Depuis, heureusement, il n'a jamais été aussi considérable; car si le *Tavoliere* s'étoit encore étendu, toute la contrée seroit devenue aussi déserte que la Tartarie. En 1536, la nation supplia l'empereur Charles-Quint de rendre la liberté à l'agriculture dans la Capitanate; les *locati* (fermiers) demandèrent, au contraire, d'en restreindre les progrès; et les vœux de

ceux-ci furent exaucés. Les pasteurs et les agriculteurs continuèrent à être en dispute; enfin, le royaume ayant été exposé à une famine, le gouvernement permit, en 1555, de cultiver de plus grandes portions de terrain, qu'on augmenta encore en 1745. En ce moment, le *Tavoliere* nourrit douze millions de moutons, et les droits du fisc s'élèvent à 425,600 ducats.

La Pouille n'est pas le seul pays où le système pastoral, adopté par le gouvernement, fasse gémir les malheureux habitans de la campagne; il en est de même dans l'Espagne, qui est dévorée par plusieurs milliers d'animaux conjurés contre la prospérité de ce beau royaume (1). Cette imprudente condescendance du gouvernement n'est utile qu'à un petit nombre de particuliers, et surtout à la *mesta*, société de grands propriétaires, composée de riches monastères, de grands d'Espagne, d'opulens capitalistes, qui trouvent leur avantage à faire nourrir leurs moutons aux dépens du public dans toutes les saisons de l'année, et qui ont fait sanctionner, par des ordonnances peu réfléchies, un usage introduit d'abord par nécessité dans les temps reculés, et dont la convenance se convertit bientôt en droit (2).

(1) Bourgoin, Tab. de l'Espagne moderne.

(2) Cela n'est pas étonnant, le fisc est intéressé au maintien de ce genre d'industrie; les droits qu'il prélève sur l'extraction

Enfin, lorsque l'abus commença à paroître intolérable, il avoit jeté de profondes racines. Il en est résulté, depuis plus d'un siècle, une lutte continuelle entre les associés de la *mesta* d'un côté, et de l'autre les *Estremenos*, habitans de l'Estramadure, province qui souffroit le plus de ces vexations, et qui a eu pour avocats tous les amis du bien public. Aussi, cette malheureuse Estramadure, qui pourvoiroit à la subsistance de deux millions d'hommes, contient à peine cent mille feux.

Il est donc bien reconnu que ce qui étoit avantageux il y a mille ans ne convient plus aujourd'hui. Le régime pastoral ne peut subsister que chez des peuplades errantes et peu civilisées; l'agriculture est préférable à cet état incertain et précaire. L'industrie des troupeaux ne peut être avantageuse qu'autant qu'elle sera exercée comme en Angleterre où le peuple est pasteur et cultivateur en même temps. Il semble qu'on ne peut mettre en question, si, dans la Puglia, des prairies valent mieux que des champs cultivés. Cependant l'ambiguïté des faits et des résultats offerts par les partisans de l'une ou de l'autre opinion, l'esprit de parti qui les anime, les font se contredire tellement,

des laines forment une branche importante de son revenu; ils produisent 27 à 28 millions de réaux. (*Loc. cit.*)

qu'il est difficile de trouver la vérité. L'habitant de la Puglia veut devenir agriculteur, celui de l'Abruzze ne veut que des pâturages; les uns prétendent que les plaines seroient converties en solitudes sans les troupeaux qui les animent, et que tous les élémens y contrarient la propagation de l'espèce humaine; les autres accusent le système pastoral d'avoir fait déserter le pays. Quel parti prendre au milieu de ces opinions et de ces intérêts divers qui se froissent? Le seul convenable seroit, sans doute, de donner aux habitans la liberté d'agir à leur gré, et de ne consulter que leurs propres intérêts dont la réunion devra toujours former l'intérêt public. Abolissez toutes les lois prohibitives; vendez en propriété absolue toutes les terres, et en petits lots, aux anciens locataires; accordez aux propriétaires quelques exemptions; et vous verrez bientôt que les hommes prendront la direction la plus avantageuse, même pour le gouvernement. Ils peupleront ces plaines arides; ils les couvriront d'arbres et de moissons si le terrain y est propre, et ils ne laisseront des troupeaux qu'aux lieux dont ils ne pourront tirer aucun autre parti. Mais il faudroit éviter surtout que les fonds ne soient réunis entre les mains des spéculateurs; car ce seroit au détriment de la prospérité publique et de l'industrie.

Enfin, dans l'espace d'un petit nombre d'années, on seroit à même d'apprécier les résultats de cette tentative, qui, nous aimons à le croire, présenteroit bientôt au gouvernement, dans l'accroissement rapide de la population, dans la prospérité de l'agriculture et du commerce, une augmentation progressive de force, de richesse et de puissance.

LETTRE XVIII.

Entrée dans les montagnes. — Beaux sites. — Tableau historique, géographique et industriel du Samnium.

Ariano, le 29 octobre.

A quelques milles d'Ordona, et après avoir traversé le *Carapelle*, nous avons remarqué les progrès de la végétation. D'abord quelques buissons, ensuite des bouquets d'oliviers étoient semés sur le terrain, à des distances assez éloignées. Puis nous avons aperçu devant nous les montagnes tant désirées, dont la teinte d'un vert bleuâtre nous indiquoit la présence de vastes forêts. En approchant, leur aspect nous a fait éprouver une vraie jouissance, qui ne sera bien sentie que par les peintres. Peu à peu leurs formes grandissent, leurs plans se détachent les uns des autres; nous distinguons les diverses sortes d'arbres dont elles sont couvertes, les petites villes et les habitations rurales construites sur leurs pentes. Nous nous engageons à travers des collines de plus en plus élevées. Le château de Sauri forme le premier

plan de ce tableau pittoresque; il domine la plaine arrosée par les tortueuses ramifications du Cervaro; enfin Bovino s'offre à nos regards.

Cette ville doit avoir été importante, si l'on en juge par les ruines qui l'entourent, les marbres travaillés, les médailles et les autres antiquités qu'on trouve en remuant le terrain. Pline la nomme *Bibino*, et les habitans font dériver son nom moderne du bon vin qu'on y recueille. Ils sont au nombre de quatre mille, et comptent, suivant l'usage, plusieurs hommes célèbres peu connus ailleurs, et entr'autres un médecin philosophe, nommé Giacinto Alfieri, qui n'a sans doute rien de commun que ce nom avec le grand poëte moderne.

Il nous restoit une vingtaine de milles à faire pour atteindre Ariano. Aussi avons-nous dîné à la hâte; et, favorisés par le plus beau ciel, nous nous sommes livrés à tout l'enchantement que nous procuroient les tableaux agrestes dont les beautés se sont déroulées successivement à nos regards pendant le reste de cette journée et les suivantes. Tantôt le chemin étoit pratiqué sur des corniches étroites et suspendues le long de parois escarpées; tantôt il étoit soutenu par de hautes chaussées; ou bien il traversoit des ponts hardis, jetés d'un rocher à l'autre, pour laisser une libre issue aux eaux passagères des

torrens. Plus loin, il redescendoit par une pente adoucie jusqu'au fond des vallées; nous y suivions alors la sinuosité de rivières dont les eaux rapides côtoyoient, en tournant, les rochers qui entravoient leur cours; ou trouvant un espace moins resserré, y couloient alors, plus tranquilles, à travers les prairies, et à l'ombre des noisetiers, des sureaux et des trembles.

Quoique dans l'arrière-saison, la végétation étoit encore partout riche et abondante. Dans les plaines que nous quittions, les arbres se dépouilloient, et les prés étoient jaunis par la chaleur, ternis par la poussière. Ici, les arbres sont chargés de toute leur parure d'automne: les pampres se colorent d'une teinte de pourpre; les raisins transparens et rafraîchis par une bienfaisante rosée, pendent à l'extrémité des branches; les côteaux sont enrichis des vergers où Pomone joyeuse remplit ses corbeilles; et le sommet des monts est tapissé de l'éternelle verdure des pins.

Çà et là des pics de rochers isolés et arides percent la nue; plusieurs sont couronnés de ces antiques châteaux dont les ruines encore menaçantes indiquent le repaire des Sarrasins, ou de ces hardis barons qui jadis, et suivant leur caractère, protégeoient ou faisoient trembler les foibles habitans des vallées: ces tours

élancées, ces donjons pyramidaux ne sont plus habités que par des corneilles; et ils ne servent tout au plus qu'à flatter l'orgueil de quelques nobles familles dont ils constatent l'origine.

Ce spectacle varioit à chaque instant; il nous plongeoit dans des ravissemens, nous arrachoit des exclamations vraiment risibles pour notre impassible conducteur, et qui le seront peut-être aussi pour quelques uns de nos lecteurs. Ce n'est que dans les montagnes cependant, que la nature se montre à l'homme dans toute sa parure, parfois gracieuse quoique toujours agreste, plus souvent sévère et sauvage; c'est là qu'elle étonne par ses contrastes, et qu'elle enchante par ses harmonies; c'est là qu'aux différentes heures du jour et de la nuit la lumière se modifie de manière à produire les effets les plus magnifiques du clair obscur. Parcourions-nous le matin une profonde vallée? l'ombre projetée par les montagnes en couvroit la plus grande partie, tandis que les hauteurs opposées brilloient de tous les feux du soleil levant; ses rayons s'échappoient d'entre la cime des rochers, et traversoient en colonnes lumineuses et diagonales la sombre vapeur amassée dans les plans inférieurs; ou bien le soir son disque s'abaissoit en face de nous, au fond de l'immense prolongement de la vallée, et en illuminoit toutes les

parties. Avant de disparoître, il sembloit communiquer un mouvement plus rapide aux milliers d'atomes nageant dans une atmosphère enflammée, et qui peu après alloient, ainsi que nous, être plongés dans l'ombre et rentrer dans le calme et le sommeil de la nuit.

Quelquefois nous nous trouvions sur une hauteur, entourés d'une vive clarté, tandis que le vallon étoit couvert d'un brouillard épais et blanchâtre, qui en déroboit la profondeur, et formoit comme une vaste étendue d'eau, d'où s'élevoient la pointe d'un rocher, le sommet d'une tour ou l'extrémité pyramidale de hauts peupliers; bientôt nous plongions, nous-mêmes, dans cette mer aérienne et étincelante, qui se convertissoit en nuages suspendus au-dessus de nos têtes; ils absorboient les rayons lumineux, en dépouilloient l'astre du jour noyé, comme un pâle météore, dans cet amas de vapeurs; ce voile ensuite devenoit plus diaphane; enfin il se déchiroit, et ses lambeaux épars, après avoir flotté autour du front des montagnes, se réduisoient en réseaux invisibles.

Combien d'observations curieuses les opérations de la nature n'offrent-elles pas dans ces lieux! Comment l'homme peut-il rester froid à l'aspect de toutes ces merveilles? Pourquoi préfère-t-il le fond des plaines souvent humides

et marécageuses, ou tout au moins couvertes habituellement d'une épaisse couche de vapeurs, à ces régions éthérées d'où, planant au-dessus de ses semblables, il jouit presque toujours d'un ciel sans nuages, d'un air balsamique et d'un calme réparateur ? Que je plains ceux qui n'ont vu dans les montagnes que des masses inertes, dans leurs escarpemens que des précipices, dans l'inégalité du terrain que fatigues et dangers, et dans les longs détours du chemin, que des obstacles qui entravent leur marche ! Ils sont à plaindre en effet : privés du sens exquis dont les artistes sont pourvus, et qui leur fait apercevoir, sentir, et apprécier, en un mot, les plus étonnans objets de la création ; indifférens ou blasés, ils ne peuvent comme eux jouir par la pensée de scènes admirables dont ils ont été les témoins, dont le souvenir exalte l'imagination et fait encore tressaillir de joie sous les glaces de l'âge.

J'ai parcouru des contrées diverses, toutes célèbres par la beauté de leurs sites. J'ai vu ceux de la Grèce, de l'Italie, de la Suisse, et les plus riantes contrées de notre patrie ; mais nulle part je n'avois remarqué une plus riche moisson d'objets pittoresques que dans le royaume de Naples. Peut-être étoit-ce l'effet du contraste avec les plaines monotones que je ve-

nois de traverser; ou bien devois-je cette disposition à tout admirer, aux charmes de la convalescence. Sortant pour ains dire du tombeau dont j'avois sondé la profondeur, je savourois avec délices les progrès que je faisois vers la vie; mes organes encore foibles n'en étoient que plus délicieusement affectés des moindres jouissances dont une Providence secourable m'envoyoit le dédommagement. A toutes ces considérations se joignoit enfin le nom célèbre de la contrée, patrie de ces fiers Samnites qui, pendant près d'un siècle, disputèrent aux Romains l'empire de l'Italie, et quoique moins nombreux, mirent souvent la puissance de Rome à deux doigts de sa perte.

L'histoire de ce peuple belliqueux, que nous nous retracions en parcourant le théâtre de ses exploits, ne se compose que d'une succession de batailles renouvelées chaque année avec autant de vigueur que de hardiesse. Tite-Live les décrit comme les plus périlleuses que les Romains eurent à soutenir; et il leur fut plus aisé d'exterminer ces fiers montagnards que de les soumettre. Les Samnites perdirent pendant ces guerres plus de 200,000 hommes; cependant, vaincus et épuisés, leur immense population leur permit encore de fournir (1) aux Romains

(1) Suivant Polybe.

dans la guerre des Gaulois un secours de 70,000 fantassins et 7,000 cavaliers. Le Samnium étoit en effet couvert de villes et de bourgs; et en outre tout le terrain jusqu'au mont Matese, quoique horrible et pierreux, étoit semé de petites habitations (1) très-rapprochées les unes des autres. Enfin le barbare Sylla ruina complétement la contrée : les villes (2) furent ou réduites en misérables villages, ou rasées entièrement; et Florus dit que l'an 102 de notre ère on cherchoit en vain le Samnium dans ce même pays; on n'y trouvoit rien qui pût faire concevoir que les Romains avoient obtenu vingt-quatre triomphes sur ses anciens habitans. Il n'existe pas même encore dans toute la province une ville dont la population s'élève à plus de 6,000 âmes.

Il est à regretter que tous les détails relatifs aux Samnites aient été supprimés; car il seroit intéressant de connoître la constitution politique à laquelle on doit attribuer l'origine et la durée d'une puissance aussi formidable. Mais les Romains ne connurent de nations que pour les subjuguer; et une basse jalousie les engagea à détruire tous les monumens de leur histoire.

La Principauté ultérieure, ou *Samnium Hir-*

(1) *Vicatim*, suivant l'expression pittoresque de Tite-Live.
(2) Strabon, liv. V.

pinum, offre un sol extrêmement inégal. Il est couvert presque partout de montagnes que séparent de profondes vallées, arrosées par des sources abondantes. La culture y est en vigueur; elle s'étend même jusque sur les pentes les plus escarpées qui doivent leur fertilité aux anciennes forêts dont elles étoient couvertes, et dont on a fait peu à peu et très-imprudemment le sacrifice. Il est vrai que ces endroits, revêtus d'une épaisse couche de terre végétale, sont très-productifs; mais cette abondance extraordinaire fera bientôt place à la plus affreuse disette. On voit journellement la déclivité des côteaux ravagée par les eaux pluviales et par les torrens qui entraînent la terre remuée par les cultivateurs. L'exemple des îles de la Grèce et de plusieurs pays du continent doit faire trembler les peuples qui ne respectent pas les forêts, et qui n'ont pas soin, à mesure qu'on détruit de vieux arbres, de les laisser se reproduire dans leurs jeunes rejetons. Ils doivent s'attendre à ne plus avoir ni forêts ni culture, dès que le front des montagnes sera complétement dépouillé de sa verte et humide couronne. Alors il faudra fouiller les entrailles de la terre pour en tirer le charbon fossile, si toutefois il existe dans le pays, car on n'en a pas encore découvert ici; et, si cette ressource manque, on sera forcé

d'abandonner la contrée aux bêtes sauvages, qui au moins ne contrarieront pas le vœu de la nature et laisseront la terre redevenir propre un jour à supporter de nouveaux habitans.

Le climat de cette province est plus tempéré et jouit d'un air plus pur que celui de Campanie, où l'on ressent les funestes effets de l'évaporation malsaine des eaux stagnantes et de la culture mal entendue du lin et du chanvre. Toutes les villes et tous les villages sont situés sur des collines, à l'exception d'un petit nombre, tel que Bénévent, Avellino, Mirabella, Gelnaldo et Grotta Minarda, où l'air n'en est pas moins sain. Les eaux ne s'arrêtent, ne croupissent nulle part, et les fièvres épidémiques, qui dans l'automne règnent quelquefois parmi le petit peuple, sont plutôt le résultat de la misère que d'une atmosphère insalubre. L'élévation du terrain et sa configuration montueuse doivent le rendre plus froid que celui de la Campanie; on commence en effet à y voir quelques gelées à la fin d'octobre; la neige tombe aussi dans cette saison, mais les rivières ne gèlent jamais.

La terre est de bonne qualité, excepté dans la vallée d'Avellino qui est sablonneuse; c'est cependant la mieux cultivée, parce qu'elle est la plus peuplée. On y a trouvé à une petite profondeur, ainsi qu'à Pouzzole et en Calabre, des

ossemens d'éléphans et d'autres fossiles (1). Cette province fournit de beaux marbres dont on s'est servi dans la construction de Caserte; et il existe, près de Monte-Fuscoli, une abondante mine de sel que le gouvernement donna l'rodre de fermer il y a une cinquantaine d'années.

Dans le canton de l'Ofanto on ne voit point d'oliviers; et on dit qu'il ne peut en croître à Avellino, à cause de la neige qui y tombe souvent. On en attribue aussi la disette au peu d'encouragement donné à cette culture, et à l'excessive rigueur des contributions et des droits seigneuriaux qui pèsent sur le pays. Un naturaliste (2) prétend que les oliviers devroient croître dans tout le royaume de Naples, puisqu'il en existe dans d'autres parties de l'Italie plus avancées vers le Nord. Mais, suivant ce que nous avons observé dans nos voyages, et particulièrement en Morée, les oliviers ne viennent bien que sur les côtes basses et dans le voisinage de la mer; ils y prennent un accroissement extraordinaire; et, à mesure que ces arbres s'éloignent du rivage, et surtout qu'ils s'élèvent dans les montagnes, ils deviennent maigres, chétifs, et finissent par périr à une certaine hauteur. Ce n'est

(1) *Targioni*, *Viagg.* et *Fabio Colonna*, *de glosso petris.*
(2) *Targioni.*

donc point à cause de la neige, ni faute de soins, que les oliviers ne réussissent pas dans le voisinage d'Avellino; mais c'est parce que cette vallée est à une grande élévation au-dessus du niveau de la mer.

Malgré le gouvernement féodal qui régit cette province, elle est la plus peuplée du royaume après la Campanie, et elle fournit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Et, quoiqu'on détruise journellement les bois, nous avons encore remarqué, surtout auprès d'Ariano, de belles forêts de chênes blancs, de *cerri*, autre espèce de chêne inconnue en France, et surtout de hêtres magnifiques. Il y a peu de pâturages dans ces cantons, et l'on ne nourrit guère de troupeaux que dans la vallée de Bénévent. Il n'y en a point dans les environs d'Ariano et d'Avellino. Mais les rives de l'Ofanto sont animées par de grands troupeaux de bêtes à cornes; et la *Diffesa di Fornicuso* renfermoit des haras où les princes d'Aragon élevoient des races de chevaux de leur pays.

On voit aussi quelques bons pâturages dans les montagnes de Solafra et de Serino, où presque tous les moutons sont noirs. En général, la laine est de mauvaise qualité, et l'éducation des bestiaux est encore ici dans l'enfance. Les fabriques sont peu importantes, et celles

d'Avellino, les meilleures de la province, ne fournissent qu'un drap grossier propre à habiller les paysans et la livrée.

Quoique l'industrie se porte naturellement vers l'agriculture, néanmoins on est d'une grande ignorance dans l'économie rurale. Les gens riches et aisés sont entichés d'une vanité ridicule; ils considèrent la science du blason comme la première de toutes, et il n'est pas de petit docteur ni de notaire de village qui n'arbore des armoiries.

Le mouvement du commerce porte toute la richesse sur la grande route de Naples, vers la Puglia. Dans le reste du pays, les relations commerciales sont nulles, faute de communications; et la misère est plus grande à mesure qu'on s'avance vers les montagnes. Les progrès du luxe d'une part, la pauvreté de l'autre, et la paresse générale, font que les vols et les assassinats sont très-fréquens, et que les routes sont peu sûres. On a fait le relevé (1) des homicides commis depuis 1784 jusqu'en 1789; il en résulte que le nombre est plus ou moins grand dans chaque province relativement à la différence de la population; mais il suit à peu près la même proportion. Dans la Campanie, il s'est élevé

(1) *Galanti, Descriz. delle Sicilie.*

dans l'espace de six ans, à mille quatre-vingt-dix, c'est-à-dire 182 par année, sur une population de quatre cent soixante-treize mille âmes. Dans la Principauté ultérieure, où elle n'est que de trois cent soixante-treize mille âmes, il y a eu, en 1790, cent dix homicides. Quant aux vols, la quantité en est si considérable, qu'on a renoncé à en tenir compte; aussi plusieurs petits objets, sur lesquels nous n'étions pas assez soigneux, ayant été semés en quelque sorte sur notre route, toutes nos réclamations à cet égard ont été vaines. On y répondoit par un son inarticulé, une grimace, et en levant les épaules; ou bien, l'on se moquoit de nous. Ayant laissé, par exemple, une timbale d'argent dans une auberge, on nous a conseillé d'expédier un exprès pour la chercher. Mais, comme nous avions eu la bonhomie de le payer d'avance de sa peine, nous n'avons revu, comme on s'y attend bien, ni la timbale ni le courrier. Quelle différence à cet égard des pays qu'on dit civilisés, avec l'agreste et barbare Turquie!

LETTRE XIX.

Ariano. — Sa situation pittoresque. — Avellino. — Monte Vergine.

Avellino, 30 octobre.

Depuis long-temps nous apercevions Ariano, située sur un groupe de rochers fort élevés et isolés au milieu d'une plaine qu'arrosent le *Calore* et le *Tripaldo*.

L'on n'arrive à cette ville qu'après de nombreux détours ; et sa position aérienne doit donner l'étymologie de son nom qui a fort embarrassé les antiquaires (1).

Le jour étoit près de finir, et nous n'étions séparés des portes de la ville que par une ceinture de rochers dont il falloit côtoyer l'escarpement. Déjà nous entendions les cloches qui nous annonçoient l'*Ave Maria* : nous distinguions jusqu'aux clameurs et aux chansons des habitans. Nous croyions être sur le point d'arriver, lorsque le

(1) Suivant Flavio Biondo et Alberti, le nom d'Ariano vient d'un autel de Janus (*Ara Jani*), qui devoit exister sur cette montagne.

chemin, pratiqué sur la pente de la montagne, nous a offert tout à coup un vaste développement et de longues déviations qui nous ont portés à une grande distance, pour nous ramener ensuite au pied des murailles, dont nous nous écartions le moment d'après pour nous enfoncer à travers des rocs en surplomb, où le danger, croissant par l'obscurité de la nuit, nous a obligés de ralentir notre marche. Elle ressembloit fort à celle d'un vaisseau en détresse, contrarié par les vents, et qui, pour entrer dans le port, est obligé de multiplier les bordées. La fatigue des chevaux qui n'obéissoient plus au claquement ni aux coups du fouet, l'atmosphère qui se rembrunissoit de plus en plus et devenoit glaciale, la faim qui nous pressoit, tout devoit exciter notre impatience dont notre conducteur sembloit se faire un jeu. Il insistoit sur les avantages de la position inexpugnable de la ville ; il nous vantoit la pureté de l'air, la beauté du coup d'œil ; et, pressé de questions, il finissoit toujours par ces mots : *adesso*, *adesso*, *arriviamo.... ci vuol flegma.....* Nous n'arrivions point ; et il falloit plus de patience que nous n'en avions pour ne pas lui dire des injures, et ne pas maudire de grand cœur la manie des hommes qui les porte à se réfugier sur des hauteurs inaccessibles.

Nous l'avons déjà remarqué, les villes sont ici construites sur des hauteurs; on peut en inférer que la contrée a été long-temps en butte à des dissensions, et que, ravagée par les guerres, elle est devenue pauvre et malheureuse. On nous dit que le sentiment de leur propre conservation obligea les premiers hommes réunis en société à établir leur domicile dans des lieux d'un pénible abord, et, par là, faciles à défendre contre les tentatives des hordes errantes de leurs ennemis; mais l'état de guerre n'est point naturel à l'homme policé. Aussi remarquons-nous que les seules villes qui aient vu augmenter leur puissance et leurs richesses, les capitales enfin, ne sont point fortifiées. Presque toutes sont ouvertes et situées dans des vallons, auprès des rivières, ou sur les bords de la mer. Qu'un pays soit paisible et gouverné paternellement, on verra bientôt déserter ces châteaux forts, et ces cités, entourées de murailles et de fortifications naturellement escarpées, où l'industrie est trop resserrée, où les trésors du commerce ne peuvent circuler librement; les habitans se disperseront dans les campagnes, et il n'est de bien cultivées que celles où les maisons rurales, disséminées sur chaque petite propriété, ne peuvent rien avoir à craindre de cet isolement. Il n'est pas de contrée plus riche que celle où des routes tracées dans

tous les sens, ou des ponts jetés sur toutes les rivières, ouvrent de faciles communications aux échanges commerciaux. Enfin, il n'est pas de pays plus heureux que celui où l'on peut voyager sans passeports, sans armes, sans escortes, et qui est toujours en paix avec ses voisins.

Ariano doit son origine à un désastre : la ville d'*Equus-Tuticus* ayant été détruite, les habitans encore effrayés se réfugièrent sur ces hauteurs pour se mettre à l'abri d'une nouvelle surprise ; mais, plus cette ville devenoit forte, plus elle couroit de dangers et devoit éprouver de vicissitudes. Aussi la voit-on, dans l'histoire, changer continuellement de maître : une foule de barons se la disputent, la possèdent pour la tyranniser sous prétexte de la défendre, en sont chassés l'un par l'autre ; et la sécurité ne rentre dans son enceinte que quand elle est réunie au domaine royal.

Le roi Roger, s'étant emparé d'Ariano, la choisit pour y tenir, en 1140, l'assemblée de ses états-généraux (*Parlemento generale*), dans laquelle intervinrent les députés siciliens. Il y publia ses premières lois, et donna cours à une nouvelle monnoie. Cette ville rentra ensuite sous le joug du baronnage, qu'elle ne secoua définitivement qu'en 1586. Dans cet intervalle de temps, Mainfroy la fit détruire par les Sar-

rasins de Lucera ; et ce fut même l'un des chefs d'accusation pour lesquels il fut cité, en 1262, par le pape. Cette ville fut aussi exposée aux fléaux de la nature ; renversée vers la fin du dixième siècle par un tremblement de terre, les princes de Bénévent furent obligés, pour la repeupler, d'y envoyer une colonie. Une semblable calamité eut encore lieu en 1456, et porta le dernier coup à sa prospérité.

Ariano est encore misérable, et n'a d'autres manufactures qu'une fabrique de faïence grossière. Son terrain est un tuf mêlé de testacées marins. Il produit des noix, des amandes, du blé de Turquie et des plantes médicinales ; on y exploite des carrières de marbre et de gypse. Quant aux monumens de la ville, nous n'avons pu en juger ; car nous y sommes arrivés de nuit, et nous l'avons quittée le lendemain avant le jour.

30 octobre. — Le pays entre Ariano et Avellino nous a offert des points de vue et des effets pittoresques admirables : tantôt entourés de rochers, et quoique dans une profonde solitude, nous étions assourdis par le bruit des torrens, les cris des oiseaux de proie, ou le roulement des vents à travers les gorges resserrées des montagnes. Plus loin nous retrouvions le silence sous les voûtes obscures de forêts

qui sembloient *impénétrables*. En sortant des bois, la scène changeoit ; et nous étions avertis du voisinage de quelque lieu habité, par le tic-tac d'un moulin, l'aboiement des chiens, ou la *zampogna* (chalumeau) des bergers. Nous parcourions ensuite d'autres solitudes d'un caractère différent ; des sites d'un style très-varié. Enfin la plaine d'Avellino s'est offerte à nos regards avec toutes ses richesses.

Il n'y a point de terrain inculte : chaque place y est couverte de productions ; les vergers entremêlés de vignes ; les prairies à côté des terres à blé. Tous les dons de la nature s'y déploient avec luxe, y charment les regards, et réjouissent la pensée. De magnifiques allées d'arbres conduisent aux portes de la ville ; et on reconnoît, en y entrant, l'aisance du commerce, l'activité de l'industrie, le goût des arts, et le mouvement d'une cité populeuse.

Une vaste place s'offre d'abord, et une pyramide de marbre, surmontée de la statue de Charles II d'Autriche, exécutée par Cosimo Fansaga, en occupe le milieu. Le même artiste a décoré la ville d'une foule d'autres monumens de sculpture et d'architecture ; tels qu'une fontaine avec des figures de marbre, située dans la rue Marchande ; le palais *del Commune*, sa belle tour qui sert d'horloge ; et le bâtiment de la

Douane, dont la façade, fort ornée, offre quelques statues antiques, mais la plupart médiocres.

Heureux l'artiste qui peut attacher son nom et sa destinée à l'existence d'une ville, en l'ornant de ses propres ouvrages; plus fortuné encore s'il peut rendre ce service à sa ville natale, et en obtenir la récompense : mais cela est fort rare, car, dit-on, nul n'est prophète dans son pays. Fansaga avoit bien adopté le royaume de Naples pour sa patrie; mais il étoit originaire de Bergame (1). Il vint fort jeune à Rome, et y étudia la statuaire et l'architecture, à l'école de Pietro Bernini, père du célèbre cavalier Bernin. L'église du Saint-Esprit des Napolitains, le seul monument que Fansaga ait exécuté dans cette capitale, influa beaucoup sur le reste de son existence. Ayant été appelé à Naples, on lui procura une telle quantité de travaux, qu'il se fixa dans cette ville. Dès ce moment sa fortune fut assurée : il fut créé chevalier, jouit d'une grande considération, et fut employé à tous les grands travaux exécutés dans ce royaume pendant le dix-septième siècle (2).

(1) Suivant Milizia, *Mem. degli Archit.* l'Orlando, *abecd.*, et Sarnelli lui donnent Brescia pour patrie. Fansaga mourut à Naples en 1673, âgé de 87 ans.

(2) La liste en seroit trop longue; on peut prendre une idée de ses inventions par l'aiguille de Saint-Janvier, celle de Saint-Domenico

Les monumens que nous avons vus à Avellino, et qu'on lui attribue, sont, ainsi que tous ceux de cette époque, du goût bizarre dont le Bernin, malgré tout le grand talent que nous sommes loin de lui contester, a donné le mauvais exemple. En effet, ses imitateurs, qui n'avoient pas son génie, enchérirent sur leur maître; ils poussèrent au dernier terme l'abus de la décoration; et, secouant le joug des convenances et de toutes les règles, ils créèrent le style auquel Borromini a eu le malheur de donner son nom. Cet exemple doit faire trembler les artistes qui, jaloux de créer un genre nouveau, se livreroient à une imagination déréglée. Leurs productions, exaltées par la mode, et accueillies par cet esprit léger si funeste aux arts, pourroient plaire un instant. Eblouis eux-mêmes par ce succès éphémère, ils croiroient avoir des droits à l'immortalité. Mais bientôt les yeux se dessillent, la raison reprend ses avantages, et ces prétendus chefs-d'œuvre, signalés comme un écueil, n'inspirent qu'un froid mépris; et le nom de ces novateurs devient une sorte d'injure.

Maggiore, et la fontaine Médine, que le vice-roi, duc de ce nom, lui ordonna de transporter de la rue de Plantamone, où elle étoit inutile, sur la place (*largo*) du Château. L'artiste ingénieux exécuta cette opération avec beaucoup d'intelligence; mais il ajouta à cette fontaine une profusion d'ornemens de fort mauvais goût.

Revenons à Avellino. La situation de cette ville en fait un lieu important pour le commerce intérieur. Les grains de la Puglia affluent à son marché, pour se distribuer ensuite sur la côte de Salerne et sur les frontières de la Campanie. Ces contrées tirent en échange, des manufactures d'Avellino, du papier, du drap, et divers meubles assez grossiers, mais appropriés à la pauvreté de ces cantons.

Un moine (1), qui a écrit l'histoire de cette province, fait remonter l'origine de toutes ses villes et de ses moindres bourgades aux neveux de Noé. Un autre chroniqueur (2) dit qu'Avellino est ainsi nommée de saint Abel, son fondateur, qui y est encore en grande vénération. D'autres font dériver ce nom du fruit des noisetiers (*abelline*) qui bordent les ruisseaux, les chemins, et qui séparent toutes les propriétés. Suivant Camille Pélégrino, les Romains la nommoient *Abellinum*, d'un temple de *Bellina* (Bellone); ou de ce qu'elle avoit remplacé l'antique *Vellia* ou *Avellia*, dont on voit encore les ruines proche Atripalda, faubourg d'Avellino. Ils s'en emparèrent en 442; et elle fut successivement ville municipale, préfecture et colonie.

(1) Bellabona.
(2) T. Franco.

Tant que les Lombards possédèrent ce pays, Avellino fut un lieu de plaisance pour les ducs de Bénévent; et l'on croit que l'un d'eux, Aione, la reconstruisit au neuvième siècle. Devenue le partage des Normands, Roger y fut couronné (1) roi de Puglia par l'anti-pape Anaclet. Ce fut dans le même endroit que l'empereur Lothaire et le pape Innocent II lui ôtèrent cette principauté, pour la donner à Reinulfe, comte de Capoue.

La plaine d'Avellino, entourée de côteaux, est surmontée, au couchant, par le *monte Vergine* qu'on nommoit aussi *Virgiliano*, maintenant *Verginiano*, et qui domine la ville et toute la province. C'est un célèbre sanctuaire et un couvent de Bénédictins blancs, fondé, vers 1134, par saint Guillaume de Verceil. On croit qu'il occupe la place d'un temple renommé chez les anciens, et construit en l'honneur de la mère des dieux, sous le nom de *Mater Magna;* il est cité dans l'itinéraire d'Antonin, qui le place à seize milles de Equus-Tuticus (2).

---

(1) *Galanti, Descr. delle Sicilie.* Quoique Pietro Diacono dise (*lib. IV*) que c'est à Avellino qu'on couronna Roger, on doit entendre que Anaclet ne lui donna pour lors que le titre de roi; car la cérémonie du couronnement ne se fit qu'à Palerme, quelque temps après le 25 décembre 1130.

(2) Pellegrino Campana, *Disc.* I, dit : Cette opinion vient de ce qu'on a voulu suivre Flavio Biondo qui n'a pas entendu et a

Les Normands accordèrent au monastère de Monte Vergine beaucoup de priviléges et le fief de Mercogliano; mais, dans le seizième siècle, ayant été érigé en commanderie (1), l'hôpital de la *Nunziata* de Naples en obtint les revenus du pape Léon X. Les moines plaidèrent; et il en résulta un jugement en vertu duquel les fiefs furent définitivement cédés à l'hôpital, qui fit de grands avantages aux feudataires, en les affranchissant des gabelles et de plusieurs autres servitudes.

Le cimetière du couvent est considéré comme un objet curieux. C'est un vaste caveau, situé au niveau de l'église, et taillé dans le roc. Il a la propriété de conserver les cadavres des moines dans l'état où ils se trouvoient au moment de la mort. On en montre une quarantaine qui sont secs, incorruptibles, droits ou plus ou moins courbés par l'âge. Il y a trois généraux de l'ordre, dont l'un est debout dans une bière; il a conservé, dit-on, sa barbe, ses cheveux, et jusqu'à ses yeux qui sont ouverts.

Au pied de la montagne, près Mercogliano,

---

corrompu le texte d'Antonin. Mais, en détruisant cette assertion, il ne dit pas où étoit situé le temple de *Mater Magna*.

(1) En faveur du cardinal Louis d'Aragon, évêque d'Averse, qui céda la baronnie de Monte Vergine à Léon X; elle comprenoit douze bourgs ou villages et plusieurs châteaux. (*Sigismondo, Descriz. di Napol.*)

est le palais du chef de l'ordre des *Verginiani*. Cet édifice, nommé *Loreto*, est vaste, mais d'un dessin baroque. Il y a des archives qui sont considérées comme les plus précieuses du royaume, en titres et manuscrits du moyen âge.

En sortant de la ville, nous avons laissé le Monte Vergine sur notre droite. Le coup d'œil de cette montagne est curieux; elle est parsemée de chapelles, d'oratoires et de croix, le long du chemin qui serpente, pour arriver au sanctuaire. Tous ces bâtimens forment des lignes dont la masse est très-pittoresque, et de l'effet le plus théâtral.

LETTRE XX.

Arrivée à Naples. — Plaisante friponnerie. — Costumes, amusemens et traits de mœurs des Napolitains.

Naples, le...

Nous sommes arrivés à Naples depuis plusieurs jours, et il seroit maintenant hors de propos de rétrograder sur la route qui nous y a menés. Je ne passerai donc pas en revue une foule de petites villes et de jolis villages, qui animent et embellissent la contrée, il est vrai, mais que, dans notre impatience, nous négligions pour diriger toutes nos pensées vers la capitale. Jusqu'alors nous avions pris plaisir à nous arrêter, à divaguer sur les bords du chemin; chaque objet nouveau fournissoit un aliment à la discussion, ou nous apportoit des distractions agréables, et quelquefois utiles et instructives; c'est ainsi que nous avons supporté les fatigues et les longueurs du voyage. En approchant du but, l'impatience nous a gagnés; nous ne regardions plus que devant nous; les yeux fixes, la bouche muette, il sembloit que nous

fussions dans l'attente de quelque grand événement. C'en étoit un pour nous que d'atteindre cette ville si merveilleuse que les expressions manquent aux Italiens pour la louer, et qu'ils sont forcés de renfermer toute leur admiration dans ce proverbe : *Voir Naples, et puis mourir.*

Nous avions surtout le désir d'apercevoir la cime fumante du Vésuve. Avides de ce spectacle, dont nous nous exagérions la magnificence, nous le demandions à notre conducteur. *Adesso, adesso*, répétoit-il ; et, cette fois, il se moquoit complétement de nous ; car, par cette route, on ne peut pas découvrir le volcan. D'ailleurs, engagés entre deux rangs d'immenses peupliers, ils nous déroboient les plans lointains, dont nous n'apercevions que des échappées à travers les troncs de ces arbres qui formoient un double rideau du plus beau vert, mais aussi de la plus fatigante uniformité.

Cette promenade qui, des portes de la ville, se prolonge à plus d'une lieue, est bordée de fontaines, de chapelles et de petites maisons, où le peuple vient se divertir. Plus tard, elle nous a paru fort agréable ; mais elle ne nous offroit, en ce moment, que bruit, que poussière et mouvement désordonné. Que l'on se figure, en effet, le concours des paysans dont le costume est très-varié ; l'abord des chariots chargés de

productions des champs, qui se croisoient avec de brillantes voitures précédées de coureurs; des calèches découvertes, et des cavaliers qui fendoient l'air et la foule des promeneurs; et, au milieu de tout ce brouhaha qui annonce toujours une grande ville, et auquel nous n'étions plus accoutumés, notre triste équipage en fort mauvais état, et traîné lentement par des chevaux harassés.

Nous approchions de la ville, lorsqu'un homme à cheval fait signe au cocher d'arrêter, et nous demande avec beaucoup d'empressement et de politesse si nous ne sommes pas des ingénieurs français arrivant de Constantinople. Sur notre réponse affirmative, il vient, nous dit-il, de la part du général C... ambassadeur de France, pour nous accompagner jusqu'au logement qui nous est préparé, et où l'on nous attend avec impatience. Quoique le général nous eût écrit plusieurs lettres extrêmement obligeantes, nous ne pouvions croire qu'il eût poussé l'attention jusqu'à se mêler de ces petits détails. Cependant, l'empressé Napolitain nous affirmoit avec tant de bonhomie la réalité de sa mission, que, nous abandonnant à sa conduite, nous sommes entrés dans Naples, confus, mais enchantés de la prévoyante et délicate obligeance du ministre de France; et, après avoir

fait une courte apparition au bureau général de la douane, toujours escortés de notre officieux conducteur, la voiture s'est arrêtée dans la grande rue de Tolède, à la porte d'un vaste hôtel. Plusieurs domestiques très-empressés s'emparent de nos effets, et nous conduisent au plus bel appartement composé d'un grand nombre de pièces. Nous y trouvons bon feu, table mise avec deux converts, et presque aussitôt l'on sert un souper qui auroit suffi pour dix personnes; nous y faisons honneur en bénissant la main qui nous avoit guidés au port, et ne tardons pas à nous coucher dans d'excellens lits, où, malgré la surprise causée par une semblable réception, nous nous sommes endormis en nous berçant des songes les plus agréables.

Nous devions avoir déjà une haute idée de la ville de Naples, de la politesse de ses habitans, et surtout de la munificence de notre ambassadeur que nous étions empressés d'aller remercier. Le lendemain, ayant témoigné ce désir, une élégante voiture s'est trouvée prête, et nous a conduits, en brûlant le pavé, sur le quai de *Chiaja*. Le laquais court s'informer si on peut nous recevoir, et revient nous dire que le ministre étoit avec la cour au château de Portici; il nous demande ensuite la permission

d'être notre *cicerone*, et de nous montrer quelques unes des innombrables merveilles de la moderne Parthenope. Deux jours se sont passés ainsi dans des courses infructueuses pour voir le général, et très-bien employés à visiter les églises, les palais, les cabinets de tableaux et les autres curiosités de la ville. Néanmoins, soupçonnant quelque mystère dans notre aventure, le troisième jour nous refusâmes le brillant équipage, et échappant à l'obsession de notre officieux *cicerone*, nous avons été prendre un *calesso*, ou cabriolet de place, qui nous a conduits au palais de France. Admis aussitôt sans la moindre difficulté, l'ambassadeur nous a reçus avec bonté, et a daigné témoigner son inquiétude de ne pas nous avoir vus plus tôt; il n'y avoit assurément pas de notre faute, et nous lui en avons donné l'assurance. Faisant ensuite le détail de tout ce qui nous étoit arrivé depuis plusieurs jours, nous avons insisté sur les obligations que nous lui avions déjà, et nous l'avons prié de permettre que nous échangeassions l'appartement magnifique qu'il nous avoit procuré, contre un logement plus modeste et beaucoup plus conforme à nos moyens.

Le général nous laissoit parler sans nous interrompre. Enfin il ne put contenir plus longtemps son envie de rire, et nous fit voir que nous

avions été complétement mystifiés par des fripons qui n'étoient pas à leur coup d'essai dans ce genre, et qui s'entendoient avec les maîtres des grandes auberges pour leur attirer ainsi des dupes. Il n'avoit point été à Portici; et on avoit profité de notre erreur, qui auroit pu durer long-temps si nous n'avions pas trompé nous-mêmes nos Argus. Il nous a offert en dédommagement sa maison et sa table; et il n'est point d'honnêtetés, de marques d'intérêt, et d'attentions délicates qu'il n'ait mises en usage pour nous rendre agréable le séjour de Naples. Cependant, nous n'avons pas cru devoir accepter un appartement au palais de France; et, après avoir beaucoup ri d'une escroquerie dont les fastes de Paris même, si fatal aux étrangers, n'offrent pas d'exemple, nous courûmes donner congé à nos grandeurs éphémères, et payer une dépense de trois jours, équivalente à celle que nous aurions pu faire en un mois, dans un lieu plus convenable, que le secrétaire d'ambassade nous avoit indiqué, et où nous devions être à l'abri des escrocs de toute espèce, dont la capitale du royaume de Naples fourmille.

Notre première mésaventure nous ayant donné notre franc-parler sur l'astuce, la finesse et l'avidité des Napolitains, nous résolûmes de nous soustraire à un autre abus qui se commet-

toit, même dans le palais de l'ambassadeur. Il est d'usage, lorsqu'on dîne dans une maison de Naples, de payer plus que le dîner ne vaut. Voici comment : lorsqu'on se retire on trouve toute la valetaille rangée en haie dans l'antichambre, et attendant le tribut de ceux qu'elle a servis à table. Pour obtenir une autre fois les mêmes services, il faut distribuer à droite et à gauche, et jusque dans la main du marmiton, quelques pièces d'argent dont on fait provision d'avance. Invités une fois pour toutes chez l'ambassadeur (et ce n'étoit pas de sa part une vaine politesse, car il nous grondoit lorsque nous étions plusieurs jours sans dîner chez lui), l'usage de la *mancia* nous étoit fort à charge, en raison de son nombreux domestique ; et nous résolûmes d'en faire sentir l'inconvénient à la première occasion. Le général, un jour, nous faisant des reproches obligeans sur notre discrétion, nous lui en avouâmes la cause. Il ignoroit cet abus ; et il fit venir son valet de chambre, qu'il tança vivement, en menaçant de chasser le premier qui tendroit la main à ses convives, et qui témoigneroit la moindre humeur.

Le nombre des domestiques est immense à Naples ; chaque palais en est rempli ; et le bourgeois même en nourrit plusieurs, pour avoir le

plaisir de s'en faire suivre lorsqu'il sort de chez lui. Un homme qui ne veut pas être confondu avec la populace ne peut aller qu'en voiture; ceux qui n'en ont pas le moyen ne sortent qu'à la brune pour ne pas se compromettre. Cependant le matin on peut, à la rigueur, mais dans un négligé élégant, se hasarder à parcourir les rues à pied : les femmes même vont ordinairement seules ou avec leurs amies, enveloppées dans une mante à l'espagnole, sorte de jupon de taffetas noir bordé d'une dentelle; elles le retroussent par-dessus leur tête, et s'en cachent le visage. On ne voit que des artisans donner le bras à leurs femmes dans les promenades.

Le Napolitain aime beaucoup la liberté, le plaisir et le bruit : il a de la vivacité, parle vite et long-temps; et ses gestes, très-multipliés, sont d'une expression souvent comique. Avide de fêtes et de spectacles, on ne rencontre partout que baladins, escamoteurs, marionnettes, danses et troupes de chanteurs. Il fait usage du tambourin, des castagnettes ou *nacchere*, et du *colascino*, instrument à deux cordes et à long manche.

Les fêtes religieuses sont celles qu'il préfère, et elles sont très-brillantes : les églises se convertissent alors en théâtres richement décorés, qui retentissent des plus joyeux accords; les as-

sistans tournent le dos à l'autel, et toute leur attention se porte vers l'orchestre. Les processions sont aussi un objet de curiosité, plutôt que le résultat d'une véritable piété. Elles s'étendent en lignes immenses, car toute la population est enrôlée dans les confréries de pénitens blancs, bleus, gris et noirs; on y porte des dais, des bannières, des ostensoirs, et d'autres objets revêtus des ornemens les plus riches; et les spectateurs qui garnissent les croisées ajoutent encore à la beauté du spectacle.

Les Napolitains ont surtout une grande vénération pour la Madonne. Ses chapelles sont pratiquées dans l'épaisseur des murs, ou en saillie sur la façade de presque toutes les maisons; elles sont éclairées la nuit par des lanternes ou de petites bougies sans cesse renouvelées, et cette dévotion a en outre un but d'utilité : elle dispense la police de s'occuper de l'illumination des rues, et prévient beaucoup de vols et d'autres désordres.

Les plaisirs de la table sont fort recherchés par les habitans de Naples, les moins sobres de tous les Italiens. Dans le carnaval et les grandes solennités, les rues sont encombrées d'une prodigieuse quantité de comestibles, qui suffit à peine pour la journée. On voit à tous les carrefours des chaudières énormes de macaronis,

où le peuple puise sans cesse à pleines mains ; et, à côté, des tonneaux remplis de la neige de l'Etna, suspendus en bascule et agités sans cesse, d'où découlent des flots de boissons à la glace. Ailleurs, on distribue aux lazzaronis, et à très-bon compte, le café prétendu *levante*, qui en a au moins la couleur, s'il n'en a pas absolument la vertu.

Le faste et la misère, qui se touchent de si près dans toutes les grandes capitales, forment ici un contraste frappant. Des individus, qui étalent au dehors un équipage fastueux, des laquais et un coureur, vêtus d'une livrée d'emprunt, sont réduits au plus strict nécessaire dans l'intérieur de leur palais, dont ils n'occupent qu'un galetas.

Tel prétendu seigneur, dont l'antichambre est encombrée de laquais, ne peut les nourrir qu'aux dépens des allans et des venans, tandis que lui-même n'existe que de l'argent des cartes et du bénéfice que le jeu lui procure.

Tel autre, qui n'oseroit se montrer en plein jour qu'en voiture, s'échappe par une porte de derrière lorsque les rues ne sont éclairées que par la lampe des Madones ; et encore se cache-t-il dans son manteau, pour n'être pas reconnu à cette foible clarté. Où court-il avec tant de mystère ? Acheter sur la place une écuellée de

macaroni qu'il dévorera dans le cabinet démeublé, seule retraite qui lui reste.

Au moins le lazzaroni montre au grand jour sa vaniteuse misère ; avec sa *beretta* de laine d'une couleur tranchante, et son *ferrajolo*, sorte de capote brune, chamarrée de grossières broderies de diverses nuances ; il ne rougit pas d'aller nu-pieds, souvent sans chemise, et de coucher sur les marches d'une église, à l'abri d'un auvent ou d'un banc, qui lui fait donner le nom de *banchiere*.

Ces gens ne possèdent rien et ne s'en embarrassent guère ; sans feu ni lieu, ils vivent toujours en plein air, sur le port ou dans les rues ; et ils s'y habituent dès l'enfance, car la plupart sont des enfans trouvés. Ils n'ont aucun métier, et ce n'est que par occasion qu'ils servent de porteurs, de commissionnaires et d'hommes de peine. Mais ont-ils ramassé quelques *carlins*, ils ne pensent plus qu'à boire à la glace, à manger des macaronis bouillans, du poisson salé, des légumes ou quelques débris de viande ; ils s'endorment ensuite, jusqu'à ce que le besoin, se faisant sentir de nouveau, les oblige à gagner une autre petite somme, pour jouir derechef du *benedetto far niente*.

On débite bien des contes au sujet de cette classe nombreuse de la population de Naples.

On a prétendu qu'elle formoit un corps, et qu'elle se nommoit un roi, reconnu par le gouvernement, qui lui accordoit une pension. Rien n'est plus faux. Il en est de même de leur nombre, qu'on faisoit monter à quarante mille. Naples ne contenant guère que quatre cent vingt mille habitans, il n'est pas probable que la dixième partie se compose des lazzaroni. On portoit aussi à trente mille le nombre des avocats ou gens attachés aux tribunaux. C'est une exagération manifeste, qui vient peut-être de ce que le costume d'avocat (l'habit noir et le manteau), est adopté, comme à Rome celui d'abbé, par la foule de gens sans état, qui n'ont pas d'autre moyen pour se distinguer du peuple. Les statistiques napolitaines comptent seulement trois mille avocats, et le nombre est encore assez considérable.

On doit retrouver dans les mœurs, les institutions, et même dans le langage des Napolitains, les traces du passage des divers peuples qui ont tour à tour dominé cette contrée.

Les Français surtout ont laissé dans tout le midi et le levant de l'Europe de si profonds souvenirs, que leur nom est devenu générique pour désigner les étrangers, et on les confond tous sous celui de *Francs*.

Parmi plusieurs expressions et des restes d'u-

sages français, on a conservé à Naples le nom de *rues* à celles qui étoient habitées par les marchands étrangers. Leur concours fut tel sous la reine Jeanne Ire, que, par amour pour l'ordre, et désirant prévenir tout sujet de discorde entre tant de nations diverses, la reine assigna à chacune un quartier distinct; séparant ainsi les Français et les Provençaux, des Catalans, des Génois, des Florentins. Les rues qu'ils habitoient se nomment encore, la *rua* Française, située proche l'église *San Giovanni a mare;* la rue Catalane, près la place de l'*Olmo*. La rue Provençale exista jusqu'au seizième siècle, époque à laquelle on construisit le palais du roi sur son emplacement. La rue où logeoient les marchands de Gênes formoit un long portique, soutenu par trente pilastres qui furent abattus par les princes d'Aragon; et, au temps de l'historien Summonte, on conservoit le nom de rue Toscane à celle qu'on voit auprès de la *sellaria*.

La domination espagnole eut aussi beaucoup d'influence sur les mœurs et le caractère des Napolitains du dix-septième siècle : tout se faisoit pour lors à l'espagnole. L'échange continuel d'intérêts entre les deux peuples amena dans Naples les formalités de l'étiquette, les manières mêlées de politesse et de hauteur, le changement du costume, la magnanimité et l'orgueil, la

courtoisie envers le beau sexe, la jalousie et les vengeances secrètes. On introduisit aussi les combats des taureaux, les mascarades arabes, les tournois, les sérénades, les représentations appelées *réali;* et la Vie des Saints fut mise sur la scène.

Cependant l'origine grecque des Napolitains se reconnoît encore dans leur physionomie et dans leur caractère. Ils ont, comme les Grecs, une vive intelligence, une grande finesse d'organes, beaucoup d'adresse manuelle; ils sont surtout, comme eux, amateurs du bruit, de la joie, de la plaisanterie et des actions mimiques et satiriques. On croiroit aussi que les émanations de nitre et de soufre, dont l'atmosphère qu'ils respirent est imprégnée, leur communique une inquiétude et une mobilité d'esprit qui donnent à toutes leurs actions et à leurs moindres mouvemens une vivacité qui nous paroît désordonnée, grimacière, qui tient même parfois du délire.

Aussi est-ce chez eux qu'on peut trouver les meilleurs mimes; et c'est de Naples que nous vint le facétieux Tiberio Fiorelli (1), qui fut si célèbre en France sous le nom de Scaramouche. Il attiroit la foule au théâtre Italien pendant que

(1) *Signorelli Vicende, della coltura*, etc.

Molière faisoit admirer sur un autre théâtre ses premiers chefs-d'œuvre. Le Térence de la France apprit de Scaramouche quelques uns des mystères de l'art scénique. Il assistoit assidument aux représentations du spirituel Fiorillo; et l'on reconnut bientôt, dans les caractères ridicules de ses comédies, l'élève en quelque sorte de Scaramouche. Ménage dit qu'il ne parut jamais sur le théâtre un acteur plus ingénieux : *Homo non periit, sed periit artifex;* et qu'il fut le plus parfait pantomime qu'on eût vu jusqu'alors. Scaramouche s'éloignoit-il de Paris pendant quelques mois, la foule se portoit vers Molière; mais quand le mime italien revenoit, Molière prêchoit dans le désert; et les traits de son beau et puissant génie étoient éclipsés par les lazzis plaisans et naturels de Scaramouche. Enfin, chargé de gloire et de richesses, Fiorillo renonça au théâtre, et mourut fort âgé, à Paris, en 1694, laissant à son fils, qui s'étoit fait prêtre, plus de cent mille écus.

LETTRE XXI.

Vésuve. — Port. — Lanterne, ou phare; et promenade du Môle. — Naples. — Vue de la mer au soleil couchant et au clair de la lune.

Naples.

L'OBJET qui excitoit le plus ma curiosité, en arrivant à Naples, c'étoit le Vésuve. Quels ont été ma surprise et mon désappointement à l'aspect de cette montagne si renommée! Ne vous est-il pas arrivé, d'après les écrits ou les actions d'un homme célèbre, de chercher à vous former une idée de sa physionomie? On croit trouver sur son visage et dans toute sa personne des traces de ses qualités morales, ou de ses grandes actions; et l'on ne voit souvent qu'un homme très-ordinaire, chétif, de mauvaise mine, négligé dans son habillement et dans son maintien, et dont la tournure, loin de le faire distinguer des autres individus, le rabaisse d'autant plus à vos yeux que votre imagination le plaçoit sur un piédestal plus élevé. Il en est de même du volcan que je me représentois sillonné de profondes rugosités, et de torrens de lave qui marquoient d'une ligne noirâtre la trace des ra-

vages qu'elle avoit produits sur ses flancs. Je croyois ne pouvoir marcher qu'à travers les roches pendantes, les édifices ruinés, les monceaux de débris; et ce spectacle de désolation devoit être toujours, au moins je me le figurois, couronné des flots ondoyans d'une épaisse fumée, qui sembloient indiquer l'un des soupiraux du Tartare.

Je n'aperçois cependant qu'un monticule d'une dimension ordinaire, d'une forme conique très-évasée, sans variété dans ses plans, sans inégalités dans sa pente, d'une teinte uniformément cendrée, et dont le cratère, dépouillé de tout son prestige, exhale à peine quelques vapeurs, qui ne sont même sensibles que le matin et le soir, lorsque les rayons du soleil les frappent sur une direction oblique.

Le volcan, entouré de feux, d'éclairs et de flammes, brillant dans l'obscurité, faisant retentir la contrée de ses mugissemens, et l'ébranlant de ses secousses, auroit produit sans doute une impression plus vive sur mes sens que cette masse triste, inerte, stérile et poudreuse, qui domine la plus riante contrée. Néanmoins, lorsqu'on pense qu'un peuple entier chante et danse gaîment au bord d'une fosse toujours béante; que ces moissons, ces vergers, ces casins délicieux sont supportés par une mince

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Digitized by Google

LANTERNE DU MÔLE.

couche de terre, revêtue du plus brillant émail, mais minée en dessous par des feux sans cesse allumés, et qui peuvent à tout moment la faire trembler, la fendre et l'engloutir; ce contraste d'une nature animée, vigoureuse, avec un seul point où tout languit et meurt; cette opposition des plus brillantes couleurs avec ces teintes d'un gris uniforme et livide; ce cratère silencieux, ce calme profond mais trompeur; tout dans ce spectacle inspire la tristesse, et offre même quelque chose de sinistre, qui fait naître dans l'âme un sentiment pénible, qui retrace l'image du néant des vanités humaines, et qui semble annoncer le péril ou la mort.

On juge bien que je ne pouvois, dans un croquis décoloré, faire sentir ces dissonances qui gisent particulièrement dans l'opposition des couleurs. J'ai préféré donner une vue du Vésuve prise du Château-Neuf, et tel qu'on le voit pendant la nuit et au clair de la lune. Je suppose qu'il n'exhale encore qu'une légère fumée blanchâtre, et qui n'annonce les approches d'une éruption que quand elle est accompagnée des mugissemens de la montagne. Le môle et sa lanterne occupent le premier plan de la composition, *Planche IX* (1).

C'est la promenade favorite des Napolitains,

(1) M. Denis, peintre aussi modeste que plein de talent, dont

qui viennent y respirer l'air pur de la mer, et les émanations des fleurs dont les vallons sont tapissés. Le vent de terre les apporte dans sa course régulière ; il embaume et rafraîchit tous les soirs les plages de Naples et les bords du Sebeto, desséchés par la chaleur du jour ; il ranime les organes fatigués, communique même aux esprits une vivacité nouvelle, et fait renaître la joie et les plaisirs dont la durée se prolonge bien avant dans la nuit.

L'antique port de Naples a été comblé par suite des révolutions qu'a éprouvées ce terrain sans cesse vacillant. Il occupoit la place qu'on nomme encore *Contrada di Porto;* et on voyoit naguère la tour servant de phare, dans une ruelle derrière l'église de *S. Onofrio de Vecchi.*

---

j'ai souvent admiré les paysages à Naples et dans les principales villes de l'Italie, a représenté, dans des études faites d'après nature, les différens aspects du Vésuve, de jour et de nuit, lors d'une éruption dont il a exprimé tous les effets avec une grande vérité. Au reste personne n'a mieux rendu que lui les sites pittoresques de la Campanie. Ses paysages, d'une couleur vraie et d'un effet piquant, sont presque toujours animés par des animaux qu'il excelloit à représenter. On ne pouvoit lui reprocher qu'une trop grande méfiance de ses moyens, qui lui faisoit abandonner souvent des tableaux que les amateurs trouvoient fort beaux, et dont lui seul n'étoit pas content.

Cet habile artiste est mort en 1813, regretté de tous ceux qui l'avoient connu.

J'ai vu aussi, à Naples, M. Pequignot, autre peintre français, mais plus particulièrement grand dessinateur. Il savoit donner aux figures de ses compositions une expression aussi vive que profonde.

Il existe encore, m'a-t-on dit, dans les caves voisines, les restes d'un monument antique où l'on a trouvé une figure d'Orion, que le peuple considère comme celle d'un nommé Nicolo, célèbre nageur, et qu'on nommoit le poisson napolitain, *Piscicola*. Ce Nicolo existoit du temps de Frédéric d'Aragon. On prétend qu'il faisoit le trajet de Sicile en Calabre à la nage, pour porter des dépêches secrètes. Il passoit quelquefois quatre ou cinq jours dans la mer, vivant de poisson, d'huîtres ou de plantes marines, et se jouant même des flots agités par la tempête. Frédéric, étant à Messine, fit jeter dans le gouffre de Carybde une coupe d'or, que l'homme poisson alla chercher au fond de la mer où il resta pendant trois heures. A son retour, il fit un tableau effrayant des grottes souterraines qu'il avoit parcourues, et des courans dont il avoit failli être la victime. Le roi, pour l'encourager à lui fournir de nouveaux renseignemens sur ces lieux inconnus aux autres mortels, fit jeter un sac de monnoie d'or, et une autre coupe; mais le pauvre Nicolo périt victime de son courage et de sa cupidité, dans cette nouvelle immersion; et son corps n'a jamais reparu.

Du temps de Charles Ier d'Anjou, il existoit une digue sur laquelle on a construit depuis, la *Darsene* et l'arsenal. Charles II fonda, en 1302,

une partie du môle qu'on voit maintenant. Charles III, père du souverain actuel, l'étendit, en 1743, vers l'orient, de plus de trois cents palmes, et il le termina par un fortin garni d'artillerie, qui commande le port et la pleine mer. Ce prolongement du môle garantit les vaisseaux du vent de Sirocco qui domine dans le golfe. Mais le port est trop petit pour une capitale, car il n'a pas deux cents toises dans son plus grand diamètre. On pourroit former, au moyen de quelques travaux bien entendus, un autre port aussi vaste que sûr, dans l'espace compris entre le château de l'Œuf et la lanterne. Au-dessous de la construction moderne on a pratiqué de grands magasins pour le désarmement des navires. Le dessus offre une large et belle terrasse, garnie de bancs de *Piperno*, et pavée en pierres de lave taillées carrément.

La lanterne ou phare du port, érigé en 1301, par Frédéric Ier, servoit de magasin à poudre; et même on y en fabriquoit, lorsque, vers 1626, la foudre tomba sur cette tour, y mit le feu, et la fit sauter. Le duc d'Albe la reconstruisit sur le modèle composé par Pietro Martino, architecte napolitain (1). On dit aussi (2) que ce fut

(1) Suivant Celano et Gius. Sigismondo, *Desc. di Nap.*

(2) *Parrino*, *Guida de Forestieri.*

un galérien qui en donna les dessins et en surveilla l'exécution, et que l'on fut si content de cet ouvrage, qu'on accorda la liberté et de grandes récompenses à son auteur. L'inscription placée sur la porte de ce monument fait mention du roi Philippe IV, du duc d'Albe, et d'un certain *Francisco Mannique triremium gub. curante.* C'est sans doute ce qui aura fait attribuer ce travail à un galérien. Pour obvier à un pareil inconvénient très-commun, ne devroit-on pas, au lieu de gens dont le nom devient par suite une énigme, consigner, dans ces inscriptions lapidaires, le nom de l'artiste auteur du monument?

La promenade du môle est terminée par une fontaine de goût moderne. Il en existoit une autre au même endroit, ornée de bas-reliefs, et de quatre figures exécutées par Merliano, plus connu sous le nom de Jean de Nola, d'où cette place a conservé la dénomination de *Quattro del molo.* Ces beaux ouvrages de sculpture furent enlevés par le vice-roi Pietrantonio d'Arragona, qui les fit, de sa propre autorité, transporter en Espagne, pour orner ses jardins. Cette action inouïe de hardiesse et de despotisme n'excita d'abord que les gémissemens des Napolitains qui n'osèrent pas l'empêcher; mais, plus tard, le même vice-roi ayant voulu dépouiller aussi la

fontaine de *S. Lucia a mare* des bas-reliefs composés par le d'*Auria*, élève de Merliano, les habitans s'y opposèrent hautement, et menacèrent de se révolter. La conduite impudente de ce gouverneur contraste avec celle du roi Charles III, qui, à son départ pour l'Espagne, eut la délicatesse de replacer dans le cabinet de Portici un très-beau camée antique qu'il avoit porté sept ans à son doigt. Ne se considérant, disoit-il, que comme le dépositaire des richesses trouvées à Herculanum, il ne vouloit pas en distraire la moindre portion. Bel et rare exemple de probité!

De la plate-forme du môle on jouit d'un très-beau coup d'œil. Mais, pour saisir l'ensemble de la ville, on vous indique plusieurs points élevés, tels que la chartreuse de Saint-Martin, sur le mont Saint-Elme, et l'endroit nommé *Miratodos*. De ces hauteurs, on jouit, il est vrai, d'un plus vaste développement de terrain, et la vue s'enfonce à des distances immenses. Mais si les regards reviennent tomber au pied de l'escarpement où l'on se trouve, on ne voit plus que la toiture des édifices; les rues ressemblent à de profondes ornières; les cours et les places à des puits; tous les objets, également éclairés et sans effet, n'offrent aucun intérêt pittoresque. C'est donc préférer une carte géographique gros-

sièrement enluminée à un tableau du Claude Lorrain. Pour bien jouir de la vue d'une ville, il faut s'élever peu, et s'éloigner à une telle distance qu'on puisse en embrasser l'ensemble d'un coup d'œil. Naples, vue des jardins de Portici, en offre un très-beau. Néanmoins il est encore plus imposant, lorsqu'on s'élève en pleine mer. Alors, il varie à mesure qu'on change de place, qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche; et, pour un tableau, on en a mille, tous différens de lignes, d'effet et de couleur.

La vue de Naples, en y arrivant par mer, a souvent été comparée à celle de Constantinople; et on ajoute que l'aspect de ces deux villes est ce qu'il y a de plus merveilleux au monde dans ce genre. Nous avons déjà décrit celui de la ville turque; et, eu égard à la richesse et à l'étendue, il l'emporte sur celui de Naples. Mais ce dernier est infiniment plus pittoresque et il doit cet avantage au mouvement du terrain qui, dans ses lignes sinueuses et abruptes, développe bien mieux les édifices de la ville, les fait pyramider au-dessus les uns des autres, et en détache les masses et les plans; tandis que les côtes du Bosphore, en général basses ou arrondies en côteaux, n'offrent que des lignes d'une grande étendue, sans variété dans leurs formes, et sans contraste dans leurs effets.

En arrivant dans le golfe de Naples, et laissant sur les côtes les îles d'Ischia et de Caprée qui semblent des vedettes avancées, les plus admirables tableaux s'offrent à vous. Sur la gauche, les rochers escarpés de Procita se détachent du cap Misène, derrière lequel on voit le golfe de Pouzzuole, dominé par le mont Barbaro; et, en approchant, l'intérêt se concentre de plus en plus et se coordonne en un seul tableau resserré entre le mont Pausilype et le Vésuve. Naples occupe le centre du bassin; et ses édifices se groupent autour du mont Saint-Elme, l'*Acropolis* de l'antique Parthenope.

Pour bien jouir d'un aspect, il faut choisir l'heure, le moment favorable aux effets pittoresques. Embarquons-nous dans une chaloupe, et quittons le port vers la fin de la journée : le soleil s'abaisse sur le tombeau de Virgile, et l'entoure d'une auréole resplendissante. En dehors de la pointe de Pausilype, il illumine encore les antiquités semées sur les côtes de Pouzzuole, et se plonge enfin dans la mer entre le promontoire de Misène et l'île de Procita, quoiqu'il dore derrière nous les pointes escarpées d'Anacapri. Le crépuscule succède et peint longtemps l'azur du ciel de ses teintes rosées et violâtres, et enfin, de ce ton gris argentin, pré-

mière nuance du manteau de la nuit, à travers lequel on voit déjà scintiller quelques étoiles. La brise cesse, les flots se calment, la mer devient lisse et transparente, et l'astre de Vénus se répète dans les eaux et y brille comme un diamant qui nageroit à leur surface : les matelots commencent l'hymne du soir, et j'attends sans impatience que la lune vienne éclairer les objets, et me procure de nouveaux plaisirs en variant les effets du clair-obscur.

Elle avoit dépassé l'horizon et sortoit du golfe de Salerne, que je n'apercevois pas encore son disque caché derrière les cimes du Gargano et le prolongement des croupes du Vésuve. Cependant sa douce lumière argentoit déjà les fumées échappées du cratère, ou plutôt les vapeurs condensées qui le couronnent. Mais, dès que l'astre resplendissant eut atteint la cime des monts, un rapide faisceau de rayons se précipite, frappe diagonalement sur les fabriques de la ville, éclaire leur façade, tandis que de longues ombres, projetées par quelques grands édifices, laissent dans une vague obscurité les plans inférieurs de ce tableau : des quartiers entiers opposés au foyer de lumière se découpent sur les vapeurs blanchâtres émanées des eaux du Sebeto, ou se détachent sur le fond aérien des côteaux qui dominent la vallée de Nola. Au centre

de la ville, les temples, les palais, les terrasses, les aqueducs et les jardins, suspendus sur les croupes de la montagne, qui pyramident jusqu'à son sommet occupé par la Chartreuse et par le fort Saint-Elme, tous ces objets forment, en quelque sorte, une gerbe lumineuse dont le spectre se réfléchit dans le miroir tranquille des eaux du port. Le Château-Neuf, le môle, le promontoire de Sainte-Lucie, et le château de l'Œuf offrent encore une barrière aux rayons lumineux, et projettent l'ombre sur le rivage de Chiaja, qui contraste avec la *Margellina* et les rochers de Pausilype, vivement éclairés. Enfin le golfe de Pouzzuole se perd dans l'éloignement; et les parois blanchâtres des fabriques dispersées sur ses côtes en déterminent seulement les contours, et, par leur réunion, indiquent la place de Pouzzuole et de Bayes.

Je ne pouvois me lasser de contempler ce spectacle imposant; et j'aurois erré au hasard pendant toute la nuit sur le golfe, si la fraîcheur, devenue vive et pénétrante, ne m'avoit averti de songer à la retraite. Je me rapprochai de la ville : la lanterne du môle, qui brilloit d'une flamme rougeâtre, quelques feux allumés sur le rivage et leurs fumées dorées, les lumières qui éclairoient l'intérieur des maisons, les flambeaux que por-

tent les coureurs devant les voitures, toutes ces lueurs fixes ou vagabondes se peignoient en traînées de feu sur les flots légèrement émus. Les mâts des vaisseaux et des barques, réunis dans le petit port, offroient l'aspect d'une forêt dépouillée de ses feuilles; les bateaux de pêcheurs, sillonnant la rade, formoient autant de points noirs; et leurs rames, agitées avec régularité, faisoient ressembler ces légères embarcations à ces insectes qui parcourent avec rapidité la surface des étangs.

Après avoir goûté les douceurs du calme le plus profond, après avoir joui des plus sublimes beautés naturelles, le mouvement et le fracas de la ville devoit me déplaire; aussi ai-je couru m'enfermer dans ma retraite. Là, assis devant ma fenêtre, mon papier suffisamment éclairé par les rayons de l'astre de la nuit, j'écris cette lettre dans laquelle j'essaie de tracer l'esquisse de l'admirable tableau qui vient d'enchanter mes regards, et dont les couleurs resteront vivement empreintes dans mon imagination.

LETTRE XXII.

Notes historiques sur les arts napolitains, jusqu'au quatorzième siècle.

Après avoir employé la plus grande partie du jour à visiter les monumens et les autres curiosités de Naples, je m'éloigne avec un nouveau plaisir du tumulte de cette capitale, pour parcourir les bons auteurs napolitains (1), et puiser dans leurs écrits une foule de connoissances que la conversation même la plus instructive ne pourroit me donner. Je les préfère surtout aux *cicerone*, qui vous obsèdent et vous fatiguent de leur officieux et insignifiant bavardage. Ce sont les notes résultant de cette étude, ou plutôt de cet amusement, que je confie au papier; elles doivent avoir pour objet des recherches sur les arts napolitains. Au lieu de jeter au hasard et sans méthode les notions que j'ai acquises sur les monumens de la ville, je les rattacherai à l'époque de leur construction, en faisant sentir

(1) L'ouvrage de Signorelli, intitulé : *Vicende della Coltura nelle Sicilie*, m'a été surtout d'une grande utilité.

l'influence que les événemens politiques ont exercée sur ces productions des arts. On juge bien que je ne les passerai pas toutes en revue; peut-être même ne parlerai-je pas des plus intéressantes. Aussi ce n'est point une description complète de Naples que j'entreprends de donner ici, mais un recueil de mes propres idées sur les objets qui m'ont le plus frappé sous le rapport pittoresque. Un autre les envisagera sous un différent aspect. Et il ne faut pas perdre de vue que je ne suis qu'un artiste, auquel on doit demander plus de sentiment que d'érudition, et moins de brillant que de vérité dans ses tableaux.

Au reste, ces notions, quelque imparfaites qu'elles soient, pourront être de quelque utilité, puisqu'elles suppléeront au silence des autres voyageurs qui, s'étant beaucoup occupés de l'état des arts dans le reste de l'Italie, ont dédaigné d'en rechercher l'origine et d'en suivre les progrès dans la contrée que j'ai sous les yeux. Vasari, Borghini, Baldinucci, enfin Bettinelli, l'écho de ses devanciers, admirateurs exclusifs, et quelquefois injustes, des écoles de Florence, de Venise, de Rome et de Bologne, ont à peine cité les artistes napolitains. Lanzi ne fait mention que des peintres, et son travail est incomplet sous les autres rapports. En attendant qu'un

écrivain érudit et impartial réunisse, dans un corps d'ouvrage, l'histoire générale des arts en Italie, nous croyons devoir réhabiliter la mémoire des artistes du royaume de Naples, et attirer sur ce pays l'attention, distraite par l'éclatante renommée des autres écoles.

Nous ne rapporterons pas les titres de gloire de la grande Grèce; ils sont si connus et d'une telle authenticité, qu'il suffit de jeter un regard sur cette heureuse contrée, ou d'en remuer légèrement le sol, pour retrouver les témoignages du goût et de la magnificence de ses anciens habitans. Les vases peints de la Campanie, qu'on s'est injustement obstiné à nommer *étrusques*, les mosaïques élégantes, les peintures d'un grand style qui ornent encore des chambres souterraines, les statues de marbre et de bronze qu'on a retirées de dessous les décombres des palais et des temples, les médailles dont la série est aussi intéressante pour l'histoire proprement dite que pour celle des arts, et qui feroit penser que le dessin avoit été perfectionné ici, même avant qu'il le fût à Athènes; enfin le témoignage des écrivains de l'antiquité, qui nomment une foule d'artistes dont les ouvrages et la renommée honorent la grande Grèce, prouvent qu'elle fut avant Rome le centre du goût. Les historiens modernes se joignent à nous pour attester qu'elle

a toujours mérité de porter le nom de l'antique patrie des arts.

On a souvent tracé le déplorable tableau de la chute de l'Empire romain dans l'Occident, et des irruptions des hordes septentrionales qui étouffèrent les lumières sous les ruines des villes et dans le sang des citoyens. Cependant les Goths, sous la conduite de Théodoric, ne doivent pas être considérés comme absolument barbares (1); et, quoique leur roi ne sût pas même signer son nom, il eut le bon esprit de conserver les magistrats de Rome, de confirmer, par un édit, les lois contenues dans le code Théodosien : il fit élever de magnifiques édifices; il répara les anciens; il défendit qu'on dépouillât les temples de leurs ornemens de marbre et de bronze; enfin il protégea les lettres et les arts, et encouragea leur culture.

C'est un Napolitain, le sénateur Cassiodore, connu pour être à cette époque le soutien des savans et des artistes, qui sut inspirer des sentimens si modérés à Théodoric et à ses successeurs. Il resta, pour le bonheur de l'Italie, soixante-dix ans à la tête des affaires; il nous

(1) Dion Cassius, mort avant la fin du troisième siècle, et qui avoit fait une Histoire générale des Goths, qui est perdue, disoit, suivant Jornandès, que les Goths étoient les seuls Barbares qui fussent aussi polis, aussi savans, aussi sages que les Grecs.

apprend lui-même que Théodoric restaura les aqueducs, les thermes, les amphithéâtres, les théâtres, de Rome et des autres villes d'Italie; et qu'il construisit plusieurs palais dans lesquels il voulut imiter et même surpasser en magnificence les anciens artistes romains.

Il est vrai qu'on accuse les Goths d'avoir introduit un nouveau système de construction, et d'avoir violé toutes les règles des anciens ordres d'architecture. Mais nous croirions plutôt, avec Muratori (1) et Maffei (2), que l'art étoit déjà en décadence lors de l'arrivée de ces peuples septentrionaux en Italie. Cassiodore dit qu'on employoit ces colonnes longues et grêles qui ressembloient à des joncs; et Vitruve s'étoit déjà plaint de l'abus qu'on faisoit de ces objets extravagans dans la décoration des théâtres et des maisons particulières.

Quant aux arcs dits gothiques ou ogives, on en voit beaucoup d'exemples dans les constructions du Bas-Empire; mais ils étoient connus long-temps avant. Salluste prétend qu'à la mort d'Hercule en Espagne, les Perses, qui faisoient partie de son armée, s'embarquèrent pour l'Afrique; où étant arrivés, ils tirèrent

(1) Muratori, Antiq. d'Ital., Dissert. 23 et 24.

(2) Maffei, *Verona illust.*, part. I, *lib. XI*.

leurs vaisseaux à terre, et, les ayant renversés, en formèrent leur habitation. Le même historien ajoute que, de son temps, les habitations des Numides ressembloient à la carène d'un navire; et l'on retrouve encore la même forme dans les arcs et les voûtes de construction indienne, grecque et turque. Mais on ne doit pas, croyons-nous, en former le caractère distinctif de l'architecture gothique (1); et, quoiqu'on ne puisse douter que les princes goths n'aient érigé des monumens, tels que des thermes à Vérone (2) et à Pavie, et un amphithéâtre dans cette dernière ville (3), comme il ne reste aucun de ces monumens dont l'origine gothique soit bien constatée, on ne peut juger du style de leur architecture.

En sculpture, on a conservé la mémoire d'une statue que ces peuples érigèrent à leur roi Théodoric dans le *forum* de Naples, et qui étoit composée, ou plutôt revêtue, de petites pierres de diverses couleurs; c'étoit une sorte de mosaïque en relief. La tête de cette figure se détacha, et tomba du vivant même de ce roi; huit ans après, le reste du corps se décomposa jusqu'à la ceinture; et, un peu plus tard, il n'en restoit pas de

(1) Cassiodore, *lib. IV, ep.* 50.
(2) Tiraboschi, liv. IV. c. VII, vol. 3.
(3) Procope, *Bell. Goth.*, *lib. I.*

vestiges. Ces statues, formées de petites pierres colorées, n'étoient point rares à cette époque. On cite celles que Théodoric avoit fait faire à Ravenne. L'une représentoit ce prince debout, la lance dans la main droite, et le bras gauche couvert d'un bouclier; et à ses côtés étoient deux autres statues personnifiant les villes de Rome et de Ravenne. Enfin on voyoit, dans le palais de Pavie, la statue équestre de ce monarque, exécutée de même en mosaïque. Il en avoit fait ériger une autre en bronze doré à Ravenne; mais on croit qu'elle avoit déjà servi pour l'empereur Zénon, et que l'on avoit effacé l'inscription pour y substituer le nom de Théodoric. Quoi qu'il en soit, Charlemagne, passant par Ravenne en 801, frappé de la beauté de cette statue, l'obtint des citoyens, et en orna sa nouvelle ville d'Aix-la-Chapelle. Le sénat de Rome fit aussi élever une statue de bronze à Théodoric en 500. Mais il paroît que toutes ces figures furent abattues plus tard par Rusticiène, veuve de Boëce.

Les peintures en mosaïque étoient aussi fort en usage, et on exécutoit même des peintures proprement dites. On montre, dans l'église de San-Agnello, une image de la Vierge avec l'enfant Jésus, qui doit avoir été peinte du temps de Justinien, par un nommé Tauro. C'étoit

devant cette image qu'en 520 la bienheureuse Giovana Merogana, et Frédéric Puderico, père de saint Agnello, faisoient leurs dévotions. On attribue au même artiste quelques anciennes peintures des grottes de Saint-Janvier, dit *al Olmo*.

Sous les monarques goths, l'Italie, quoique languissante, avoit donc conservé sa civilisation, ses lois, ses magistrats, et même son goût pour la littérature et les arts ; et on dut regretter la domination de Théodoric, d'Amalazonte, de Tottila et de Teja, lorsque les Italiens furent subjugués et abrutis par les Grecs et les Lombards, qui renversèrent le gouvernement et toutes les institutions sociales.

Il semble, en effet, que ces deux nations se donnèrent le mot pour détruire toutes les productions du génie. Les Lombards, ignorans et féroces par instinct, portèrent en tout lieu le fer, le feu et la désolation : les Grecs, intolérans, avides et spoliateurs, voyant qu'ils ne pouvoient que difficilement se soutenir dans un pays dont ils étoient jaloux, le dépouillèrent de tout ce qu'il avoit de remarquable, et détruisirent ce qu'ils ne pouvoient emporter. Les premiers saccagèrent, en 589, la riche abbaye du mont Cassin ; les autres, la célèbre basilique du mont Gargano. Constant II ôta aux monumens de

Rome tous leurs ornemens, et enleva les statues; il dégrada la coupole du Panthéon pour en arracher le métal qui la couvroit : il en fit de même à Syracuse; et, à sa mort, le fruit de ses rapines tomba au pouvoir des Sarrasins, qui le transportèrent sur leurs vaisseaux à Alexandrie.

Cependant, les Lombards, devenus chrétiens, expièrent leurs premières dévastations en faisant construire une foule d'édifices religieux, où le bon goût étoit cependant étouffé sous un luxe inutile. Agisulfe, Adaluard, Grimoald et leurs autres princes, élevèrent des églises en Lombardie, et restaurèrent, dans le royaume de Naples, celle du mont Gargano, et plusieurs autres qui avoient été saccagées (1). Le monastère du mont Cassin fut aussi rétabli en 717. Quelques années après, Gisulphe II construisit la célèbre église de sainte Sophie à Bénévent; et le prince Arechi érigea deux palais magnifiques, l'un dans cette ville, l'autre à Salerne.

La sculpture, compagne fidèle de l'architecture, eut la même destinée. On considéroit la statue colossale de Barlette comme le monument de sculpture le plus authentique de cette époque; mais nous avons déjà émis une opinion contraire à cet égard. On cite aussi cette vipère

(1) Ughelli, *Ital. Sacr.*

d'or, que le duc Rodoald conservoit dans son palais comme un objet de superstition, et que le saint évêque Barbato obtint de la duchesse, pour la convertir en vases sacrés. On peut au moins en inférer que l'orfévrerie n'avoit pas cessé d'être exercée ; et les historiens font mention d'objets en métaux d'un travail exquis.

On cultivoit aussi la peinture; et Gio. Diacono (1) parle de tableaux dont on orna, au commencement du septième siècle, la salle où les néophytes baptisés recevoient la confirmation. On doit aussi aux soins du pape Honorius Ier, et à saint Zacharie, les peintures et les mosaïques de sainte Agnès de la Via Nomentana, et la carte géographique du palais de Saint-Jean de Latran. Poton XI, abbé du mont Cassin, fit peindre l'église de Saint-Michel qu'il avoit bâtie (2); et on voyoit à Capoue, dans le huitième siècle, le portrait d'Arigiso, duc de Bénévent (3).

Un éclair passager et trompeur, qui brilla vers la fin du huitième siècle, sembloit promettre le retour des lumières. Charlemagne porta en Italie l'amour de l'étude ; il protégea et récompensa les travaux des savans. Arechi, prince lombard, cultivoit lui-même les lettres; Grimoald son

(1) Vie des Evêques de Naples.
(2) *Cronic.* du M. Cassin.
(3) L'Anonyme Salernitain.

fils, sage dans la paix, valeureux dans la guerre, imita son exemple. Mais bientôt, suivant l'expression italienne, l'arbre que les princes de Bénévent avoient planté, commença à être rongé par le ver féodal; et en 840, ce duché ayant été divisé, et puis subdivisé à l'infini, des guerres interminables en furent la suite : les Grecs et les Sarrasins dévastèrent le pays, et cet état calamiteux dura jusqu'au commencement du onzième siècle.

Cependant les arts n'avoient point cessé d'être cultivés : les fureurs de l'hérésie des iconoclastes, soutenue par les empereurs grecs, et qui s'étendirent sur toute l'Italie, prouvent qu'au huitième siècle il existoit des images dans ce pays. Malgré les ordonnances des empereurs, le saint évêque Anastase enrichit de peintures plusieurs églises au neuvième siècle. Antimo, duc et consul de Naples, en fit autant. On cite comme un ouvrage de cette époque une image de la Vierge, qu'on vénère depuis dans l'église de San-Gaudioso à Naples (1). Vers le milieu du siècle suivant on peignit les murs de l'église du mont Cassin, reconstruite un peu avant (2).

Pour enlever à l'Italie, et surtout au royaume

(1) Eugenio Caraccioli, *et* Summonte.

(2) Leone Ostiense, *lib, II*, c. III, *Cron.*

de Naples, la gloire d'avoir fourni des artistes à cette époque, on prétend que toutes ces peintures étoient exécutées par des Grecs. Examinons cette assertion, qui nous semble dénuée de fondement. L'on sait qu'on expédioit de Constantinople des ducs, des patrices, des catapans, etc.; mais il n'est pas question d'artistes. Et quand même on en eût fait venir quelques uns en réputation, ce ne seroit pas une preuve qu'il n'en existoit pas dans ce royaume. Il en seroit de même si l'on disoit que la peinture étoit inconnue en Espagne, parce qu'on y envoya les Titien, les Jordans et les Mengs.

Il est vrai que les peintures de cette époque sont presque toutes signées en grec. Mais nous en usons ainsi nous-mêmes, en écrivant au bas de nos tableaux, *N. fecit anno...*, dans un langage qui n'est pas le nôtre. Au reste, en Calabre, dans la Puglia, la Sicile, Naples et les autres villes d'Italie soumises à l'exarchat de Ravenne, les artistes pouvoient signer avec des caractères grecs, puisqu'ils vivoient sous la domination grecque, ou parce que telle étoit leur origine. D'ailleurs, on officioit en grec; et c'étoit la langue du barreau et des lois, comme le latin l'a été long-temps chez nous. Il suffit, enfin, qu'un seul peintre, plus habile que les autres, ait donné cet exemple, pour que l'usage s'en

soit répandu parmi ses élèves, pour accréditer leurs ouvrages. Cette opinion n'est contredite par aucun chroniqueur du temps; elle est même appuyée par un fait qui date du dixième siècle. Dans un diplôme de Jean, duc et consul de Naples (1), et écrit en latin, ce duc permet au monastère de San-Severino de posséder plusieurs moulins avec leurs dépendances, et il souscrit avec des caractères grecs majuscules : ΙΟΑΝΝΕΣ ΚΟΝΣΟΥΛ ΕΤ ΔΟΥΞ ΣΟΥΒ .. *Joannes consul et Dux subscripsi;* or, comme ce consul étoit Grec, seulement comme nous l'entendons, c'est-à-dire Napolitain, ses compatriotes pouvoient écrire en grec, sans être de la Grèce orientale. C'est pourquoi l'antique crucifix en bois de l'église de San-Severino, et les sculptures de marbre qui portent une signature en caractères grecs, sont attribués, par Criscuolo (2) et Dominicis, à un artiste napolitain du dixième siècle, nommé Pierre Cola di Gennaro.

Nous ne nous arrêterons pas à relever l'erreur de Bettinelli, qui représente l'Italie aux huitième et neuvième siècles, comme noyée

(1) Leone Ostiense en fait mention.

(2) Angelo Criscuolo, notaire et artiste du quinzième siècle, auteur de manuscrits qui se conservoient dans la Bibliothèque de Valetta, maintenant réunie à celle des Pères Gerolimini. Dominicis en a fait beaucoup d'usage dans ses Notices sur les Profess. napol.

par des marais d'où s'élevoient quelques cabanes couvertes de chaume. Nous pourrions citer plusieurs monumens construits à cette époque, et à l'imitation des ouvrages magnifiques des Arabes ou Sarrasins en Sicile : mais continuons à tracer la série des événemens les plus remarquables de la période suivante.

Pendant environ deux siècles, on voit le génie lutter contre la barbarie qui veut en arrêter les progrès. Une lueur passagère s'échappe du trône des trois Othon; mais elle s'éclipse bientôt au milieu des troubles et des contestations élevées entre la cour de Rome et l'Empire. Les discordes civiles couvrent l'Italie de deuil; et les Sarrasins, déjà maîtres de la Sicile, profitent de ces divisions pour pénétrer dans le royaume de Naples. Cette ville, Bénévent, Capoue et Salerne, furent successivement le théâtre de leurs démêlés avec les Grecs et les Lombards. Enfin, le prince de cette dernière cité appela à son secours quelques chevaliers normands, qui l'aidèrent à lutter contre cette nuée d'ennemis.

Ces chevaliers, revenus en France, y racontèrent leurs glorieuses aventures. Giselbert et ses frères partirent, à leur tour, de Normandie, en 1017, pour offrir leurs services aux princes de Salerne et de Capoue. Ils en furent bien reçus; et, par

leur valeur et leurs hauts faits, ils contribuèrent à faire rentrer ce dernier prince dans ses Etats. Mais son ingratitude les engagea à se former dans le pays un établissement indépendant; et ils fondèrent, en 1030, la ville d'Aversa (1). Ils rétablirent le duc Sergio en possession de la ville de Naples; et de là vint l'amitié de ce duc avec Rainulfe, chef des Normands, l'alliance des deux familles, et la cession du territoire d'Averse, érigé en comté, vers 1032 (2).

Ce premier établissement ouvrit, peu de temps après, la carrière aux fils de Tancrède de Hauteville, duc de Normandie, qui vinrent s'établir en Italie, sur l'invitation de Rainulfe, et commencèrent à jeter les fondemens du trône de Naples et de Sicile. Mais ils n'y parvinrent pas sans de grandes difficultés et de nombreux triomphes, dont nous laisserons les détails à l'histoire. Nous nous bornerons à suivre celle des arts pendant cette période, célèbre par l'établissement de l'école grecque d'Otrante et de celle de Salerne, et par la naissance de la langue italienne.

Les Normands érigèrent de grands édifices; entr'autres, des églises qui offrent encore des peintures de ce temps. Dans la Chronique de l'Ostiense, il est dit que Didier fit venir de

(1) Leone Ost., *lib. II.*
(2) Ligorio, *lib. VIII.*

Constantinople des artistes habiles dans l'*arte musiaria et quadrataria*, pour orner le vestibule de sa grande basilique, et en faire le pavé de diverses couleurs. Cela ne prouve pas qu'il n'y eût point d'autres peintres en Italie; mais que les meilleurs mosaïstes étoient Grecs. Aussi, en parlant de peintures du onzième siècle, on ne dit pas, dans la Chronique du mont Cassin, qu'on ait fait venir des étrangers pour les exécuter; et, dans une autre Chronique du Monastère de la Cava, en faisant mention de mosaïques refaites en 1082, *pavimentum opere græcanico*, on n'entend pas, fait par des Grecs, mais travaillé par le procédé grec. Le Recueil des Lois lombardes, déposé aux archives du même couvent, offre les portraits de ces premiers princes, exécutés en miniature. On ne montre à Naples que deux peintures du douzième siècle; l'une, dans la petite église de Sainte-Marie à Circolo, et l'autre à Saint-Léonard de Chiaya, portant la date de 1140.

Quant à l'architecture et à la sculpture, les monumens n'en sont pas rares. On érigea un grand nombre d'églises, de monastères, de châteaux; et les morceaux de sculpture y abondent. Rien de plus magnifique pour la beauté de la construction, et pour la richesse des matériaux qu'on y a employés, que l'église

de mont Reale, érigée au douzième siècle, par Guillaume II. Deux ordres de colonnes de marbre et de granit, d'un fort diamètre, soutiennent le comble de cet édifice, revêtu de mosaïque et de tables de marbre. Les portes sont de bronze; les parois du chœur sont revêtues de porphyre, ainsi que le socle délicatement sculpté, qui supporte la statue de bronze de saint Jean-Baptiste. Enfin le pavé est en mosaïque. Les tombeaux de Guillaume Ier, et celui de son fils, sont ornés de six colonnes de porphyre, qui soutiennent la coupole d'un petit temple; et le sarcophage de Guillaume II, mort en 1189, est un morceau unique. Ce dernier cénotaphe avec son couvercle sont pris dans le même bloc.

Les princes normands laissèrent aussi plusieurs beaux monumens dans les provinces. A Salerne, on voit une église magnifique, avec cette inscription un peu fanfaronne de Robert Guiscard :

ROBERTUS GUISCARDVS IMPERATOR MAXIMUS.

Nous pourrions citer d'autres édifices à Mileto, Reggio, la Cava, Bari, etc. (1); et l'on conserve la mémoire d'un architecte nommé Buono, qui travailla, vers la moitié du douzième siècle, à

(1) *L'Italia Sacra dell'* Ughelli; et *Napoli Sacra dell' Engenio.*

Ravenne et dans la Toscane : c'est le même qui construisit, à Venise, la tour de Saint-Marc.

Vasari dit qu'il ne connoît point la patrie de cet artiste ; mais le cavalier Massimo Stanzoni, dans ses mémoires manuscrits, affirme qu'il étoit Napolitain. Ces deux écrivains vivoient en même temps. Il est vrai que le dernier n'appuie son opinion sur aucune preuve ; et on n'en a eu depuis d'autre présomption que le nom de Buono, perpétué dans une famille napolitaine qui a fourni plusieurs artistes. Quoi qu'il en soit, on voit fleurir ici, dans le même siècle, un peintre architecte, qui fut le premier maître du célèbre Masuccio, dont nous parlerons plus bas. On lui attribue le Crucifix miraculeux qui adressa la parole à saint Thomas d'Aquin.

La carrière du goût va devenir de plus en plus praticable et fréquentée. Le royaume ayant pris une assiette fixe, les arts commencèrent à fleurir en liberté sous les rois sueves Roger, les trois Guillaume, et l'empereur Frédéric II.

On voyoit dans l'ancien palais de Naples un tableau qui représentoit Frédéric sur son trône, et Pietro delle Vigne, son chancelier, dans une chaire, tandis que le peuple, à genoux, implorait sa justice, et s'écrioit :

Cæsar amor legum, Friderice piissime Regum,
Causarum telas, nostras resolve querelas.

Et le souverain répondoit, en montrant son chancelier :

Pro vestra lite censorem juris adite.
Hic est : jura dabit, vel per me danda rogabit.
Vinea cognomen, Petru' judex est sibi nomen.

Cette peinture, dont l'existence est assurée par le témoignage de plusieurs historiens (1), donna lieu à Tiraboschi de faire remarquer l'injuste prétention de Vasari, qui attribue à Cimabué l'invention de l'art pittoresque chez les modernes, et surtout celle de joindre à la représentation des personnages, les paroles écrites, qui expriment leurs sentimens. Cette assertion tombe, au moyen de cette peinture exécutée avant toutes celles de Cimabué.

Au reste, Vasari a été taxé, par un grand nombre d'auteurs, sinon de mauvaise foi, au moins de prévention en faveur de sa patrie. Ridolfi assure qu'on cultivoit la peinture avec quelque succès avant Cimabué; Malvesia montre, peut-être avec trop d'âpreté et d'aigreur, qu'il existoit à Bologne des peintres aussi anciens et aussi habiles que ceux de Florence; les Génois et les Romains offrent des peintures encore plus anciennes; enfin on peut faire valoir, en faveur des Napolitains, le témoignage d'un Toscan même,

(1) François Pipino, et Benvenuto da Imola.

Marc di Pino, de Sienne, peintre de mérite et contemporain de Vasari, qui, après avoir longtemps travaillé à Naples, se fixa dans cette ville, et y acquit le droit de bourgeoisie. Lorsque l'ouvrage de l'artiste florentin eut été publié, Marc di Pino, y reconnoissant avec un sentiment de peine que cet écrivain avoit évité autant que possible de parler des artistes de Naples, résolut de venger l'honneur d'un pays qu'il avoit adopté pour le sien; et il écrivit sur ce sujet un ouvrage qu'il ne put achever, et dont il ne reste qu'un fragment conservé par son élève, le notaire Criscuolo, dont nous avons déjà parlé. Il y est fait mention d'un nommé Tommaso Stefani, qui naquit en 1230, vécut jusqu'au commencement du quatorzième siècle, et fit des tableaux pour plusieurs églises de Naples. Quelques uns existent encore; et, eu égard au temps auquel ils ont été exécutés, on y remarque (suivant Dominicis) *tanto di buono e del ragionevole, che recano diletto a chiunque le riguarda*. On avoit conservé dans l'église de l'Annonciade, jusqu'à l'époque de l'incendie qui a consumé cette église, un tableau de l'Annonciation, peint par Tommaso sur un fond d'or. Le cavalier Massimo Stanzoni loue beaucoup ce tableau, et il le croit même peint à l'huile. Dominicis ajoute que les peintures du Duomo de Naples, par le même auteur, sont bien supé-

rieures à celles de Cimabué. Criscuolo, Massimo et Marc de Sienne sont du même avis.

Parmi les monumens d'architecture du treizième siècle, on cite le château de l'Œuf, que Bettinelli attribue à Collenuccio, et que Targognota et Villani disent avoir été construit par les Normands. Frédéric fit ériger à Capoue le pont de Cosilicco, sur le Volturno, avec deux fortes tours; et, au milieu, sa propre statue en marbre, qui le représentoit assis, avec la couronne, la boule impériale et les autres attributs de la souveraineté. Les tours ayant été abattues par ordre de Charles-Quint, la statue, apparemment mutilée, fut rétablie, en 1585, par les habitans de Capoue. Frédéric fonda aussi plusieurs villes; et Mainfroy embellit Salerne, et bâtit, en 1260, sur les ruines de l'antique Siponto, la ville de Manfredonia, qui conserve son nom, malgré les efforts de Charles d'Anjou et des papes, qui, pour abolir la mémoire de son illustre et malheureux fondateur, cherchèrent en vain à faire prévaloir le nom de Nouvelle-Siponto.

On juge bien qu'il devoit exister des artistes et des ingénieurs de mérite pour l'exécution de ces grands travaux. On distingue surtout Mazuccio, premier de ce nom, architecte et sculpteur napolitain, qui mourut en 1305, à l'âge de

77 ans. Il modifia le goût gothique, et ouvrit la carrière à l'autre artiste du même nom, que les Napolitains regardent comme le restaurateur de l'architecture moderne. Dominicis parle aussi de plusieurs autres artistes, peintres, statuaires et architectes du treizième siècle, bien dignes de figurer au nombre des maîtres de la renaissance.

Cependant la trahison des barons de la Puglia à Cepperano, l'imprudente confiance de Conradin après la victoire qu'il remporta sur ses ennemis à Tagliacozzo, et la haine constante de quatre pontifes romains contre les descendans de Frédéric, enfin une fatale combinaison d'événemens contraires aux arts et à la félicité du royaume de Naples, le privèrent de la souche normande et suève, lorsqu'elle commençoit à produire des rejetons pour ainsi dire naturalisés, et firent tomber la couronne sur la tête d'un nouvel étranger.

LETTRE XXIII.

Grotte de Pausilype. — Pouzzuole, temple de Serapis. — Amphithéâtre; tombeaux; Solfatare. — Lac d'Agnano.

Naples.

Le mouvement est la vie pour l'homme; et celui qui voyage, double la durée et les plaisirs de son existence. Il en contracte, il est vrai, l'amour du changement; et le repos ne devient pour lui un besoin que quand sa curiosité vient à manquer d'aliment, ou qu'enfin, rassasié de jouissances nouvelles, il peut se résoudre à vivre en quelque sorte des souvenirs qu'il a amassés. Avide encore de nouveautés, je ne peux longtemps m'astreindre à jouir des mêmes objets. J'interromps mes recherches sur les arts napolitains; et, me trouvant à l'étroit dans l'enceinte de Naples, je soupire après la liberté, le calme et la fraîcheur de la campagne. Il est cependant un grand nombre de citadins qui ne sortent jamais de leur ville natale; l'habitude les y fixe; la société, les affaires les y retiennent; et le spec-

tacle des champs est pour eux sans attraits. Je leur dirois avec Horace :

Tu nidum servas : ego laudo ruris amœni
Rivos, et musco circumlita saxa, nemusque.

Il est vrai que mon goût pour le paysage doit me faire préférer les tableaux et les effets pittoresques de la campagne, à ces longues lignes symétriques ou parallèles qu'offrent les bâtimens des rues ou des places publiques. Je n'aime à voir ces masses d'habitations que d'une certaine distance, et surtout lorsqu'elles sont entremêlées de verdure. Si j'introduis dans mon tableau des temples, des palais ou leurs ruines, je ne les représente pas seuls; ils perdroient une partie de leur effet : je les entoure de gazons; je les groupe avec de beaux arbres; je fais circuler les eaux dans leur voisinage; et je les couronne par la ligne sinueuse et bleuâtre d'une chaîne de montagnes. Ce mélange des objets naturels avec ceux qui portent l'empreinte de la main industrieuse des hommes, produit un ensemble d'autant plus pittoresque, qu'il s'éloigne davantage de la monotone uniformité résultant de l'entassement des édifices d'une grande ville.

Je ne me plais ici que sur les bords de la mer; ou sur les terrasses élevées de la *Margellina* ou *de Capo di Monte*, d'où j'aperçois des objets

lointains et variés. Alors je respire avec moins de contrainte. Mais je ne me crois tout-à-fait libre qu'après avoir dépassé les portes de la ville.

Quoique dans l'arrière-saison, le temps est admirable, l'atmosphère est aussi pure que dans nos beaux jours d'été, la campagne est encore verte. Il n'est pas d'instant plus favorable pour visiter les délicieux rivages de Pouzzuole. J'en tracerai à mesure les aspects; et je rendrai compte des sensations que j'éprouverai dans cette première promenade.

Je suis parti avec mon ami dans un *calesso*, sorte de cabriolet en forme de coquille, découvert, extrêmement léger, et traîné par un petit cheval sans apparence, mais qui est plein d'ardeur et de vélocité. Le conducteur est grimpé derrière le calesso; debout, il tient les rênes d'une main au-dessus de nos têtes, et de l'autre, il balance un immense fouet dont il se sert moins que de la voix pour animer son coursier. Nous traversons les rues populeuses de la ville, brûlant le pavé, fendant la presse avec la rapidité de l'éclair, rasant, croisant d'autres voitures qui vont aussi vite, et sans qu'il en arrive néanmoins d'autre accident que l'inquiétude occasionnée par cette course, qui nous semble aussi imprudente qu'elle est rapide. Arrivés sur le

quai de Chiaya, notre cheval redouble de vitesse, et nous atteignons en un instant la grotte de Pausilype. Là un nuage de poussière, et l'obscurité la plus profonde nous enveloppent. Résignés, nous nous fions au bonheur plus qu'à la dextérité de notre conducteur. Il se dirige au bruit des cris et des juremens, répétés par les cochers des autres voitures. Cependant il nous mène grand train à travers ce passage si périlleux pour les piétons ; et nous sommes enfin rendus à la clarté du jour.

Au coucher du soleil, mais seulement dans cette saison, l'on jouit ici d'un effet très-piquant. Un rayon horizontal rase la côte, pénètre dans la cavité de la grotte, l'illumine dans toute sa longueur ; et, lorsqu'on y passe en cet instant, les atomes de poussière, toujours en mouvement, font l'effet d'un ruisseau de flammes dont on est ébloui, suffoqué, et dans lequel les passans, pour ainsi dire noyés, ne ressemblent plus qu'à des ombres transparentes.

Quelques mots sur cette excavation, pratiquée à travers la montagne et de la longueur d'un mille, ne seront pas déplacés. Strabon et Sénèque la décrivent sans parler de son origine, qui est inconnue ou tout au moins fort incertaine. Aussi a-t-elle donné lieu à beaucoup de fables. Villani dit que Virgile l'a creusée par la

force de son art magique ; et Pétrarque eut besoin de tout l'ascendant du savoir, pour prouver au roi Robert que le Cygne de Mantoue n'avoit d'enchanteur que ses vers (1). D'autres veulent que Coccéius fit exécuter ce travail gigantesque par cent mille esclaves dans l'espace de quinze jours. Pline en donne la gloire à Lucullus. L'opinion la plus commune est que cette route souterraine fut tracée par les habitans de Cumes et de Naples, qui ouvrirent par là une communication facile et directe au commerce, et évitèrent un détour très-considérable par un chemin montueux. D'abord elle n'avoit, dit-on, que vingt palmes de largeur et de hauteur. Encore fort étroite et obscure du temps de Pétrarque, ce poëte affirme qu'il n'y avoit point d'exemple qu'on eût commis le moindre attentat dans ce lieu considéré, par le peuple, comme sacré.

(1) Une autre tradition, tout aussi étrange, et recueillie par Gervais de Tilbury, dans sa rapsodie intitulée *Otia Imperialia*, veut que Virgile ait placé une mouche d'airain sur l'une des portes de la ville de Naples, et que, durant huit ans qu'elle y demeura attachée, jamais mouche n'entra dans cette ville. Parmi les autres contes que fait le même Gervais sur Virgile, nous ne citerons plus qu'une invention d'une tout autre importance, et dont les Napolitains doivent journellement déplorer la perte. Il ne s'agit de rien moins que d'une statue érigée sur le haut de la montagne, et qui avoit en sa bouche une trompette, laquelle sonnoit si fort quand le vent du septentrion venoit à souffler, qu'elle chassoit le feu et la flamme du volcan, de sorte que les habitans n'en recevoient aucun dommage.

Alphonse Ier l'agrandit, et tira quelque jour du haut de la montagne. Le vice-roi, don Pietro de Tolède, porta ensuite sa largeur à quarante palmes, pour que deux voitures pussent y passer de front, et qu'il restât encore assez d'espace pour les piétons. Il la fit aussi paver avec de grands quartiers de laves; et il fit creuser, au milieu et dans le rocher latéral, une chapelle, qui est fermée par une grille, au-devant de laquelle une lampe toujours allumée sert à guider les passans.

Il résulteroit de l'opinion des gens du pays, que le sol de la route a toujours été aussi bas qu'à présent, et qu'on s'est contenté d'augmenter la hauteur de la voûte pour donner un plus grand volume d'air et de jour à cette excavation. Je crois plutôt que, dans l'origine, le niveau du sol se trouvoit à peu de distance de la voûte actuelle, qu'on montoit beaucoup de toutes parts pour y arriver, et que successivement tout ce terrain a été abaissé jusqu'au niveau du port, de manière à rendre la pente presqu'insensible et le chemin plus praticable. Le rocher offre même, à ce qu'il nous semble, la preuve matérielle des trois époques auxquelles on y a travaillé, dans les traces que les moyeux des roues ont imprimées profondément le long des parois latérales.

Il existoit un autre passage souterrain sous la colline de *Capo di Chino*, et qu'on nomme, en dialecte napolitain, grotte des *Sportiglioni* (chauve-souris). Elle est longue d'un mille et demi, et se divise en deux bras, dont l'un se dirige vers le levant, l'autre vers le couchant. Ces routes ont plus de trente palmes de largeur; et on ne sait à quelle époque et pour quel usage elles ont été pratiquées. Mais, lors de la peste de 1656, on y déposa les cadavres de cinquante mille victimes du fléau; et, dès que ces affreuses catacombes furent remplies, on en mura les issues.

Au sortir de la grotte de Pausilype, le cocher nous a remis les rênes, comme nous en étions convenus; et nous avons ralenti notre marche pour jouir plus paisiblement des aspects enchanteurs que nous offroient ces rivages. On rencontre d'abord un petit village, nommé *Fuori Grotta;* puis une campagne couverte d'arbres que la vigne entrelace et réunit par des festons. On s'engage ensuite dans une longue avenue de peupliers, laissant à gauche le cap Pausilype, et à droite le *Vomero*, couvert de jolis villages et de maisons de plaisance dominées par le délicieux hermitage de Camaldules, d'où l'on découvre toute la *Campania felice*, et même une partie de l'Etat romain. La mer avec ses îles est

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Digitized by Google

Cartellier del. et Sculp.

AMPHITHÉÂTRE DE POZZUOLE.

devant vous ; plus loin, le chemin se trouve resserré entre des rochers composés de pouzzolane ou de lave, et les flots qui viennent mugir et se briser sur les bords de la route, qu'ils dégradent continuellement. Une bande nombreuse de galériens étoit occupée à réparer ce dommage. Le triste sort de ces misérables fait naître des réflexions pénibles, et jette sur ce riant tableau quelques ombres qui en ternissent la fraîcheur. Mais on aperçoit déjà les édifices de Pouzzuole : hâtons-nous d'y arriver.

L'histoire de cette ville est assez connue. Célèbre du temps des Romains, par le luxe le plus effréné et la molle volupté de ses habitans, elle fut détruite par les tremblemens de terre ; et l'on voit encore dans la mer les restes d'une des jetées du port antique, qu'on a appelée le pont de Caligula, en mémoire de celui que ce monarque extravagant établit sur des bateaux à travers le bras de mer qui sépare Pouzzuole de Bayes, et qu'il parcourut dans un char de triomphe. Tout le penchant de la colline, au pied de laquelle s'élève la cité moderne, est couvert de ruines d'anciens édifices et de temples. Il n'y a plus que celui de Jupiter Sérapis dont on puisse aisément reconnoître la forme (*Planche X*). Les fondemens existent en entier ; trois colonnes sont encore sur pied, et les fragmens des autres gisent autour

d'elles, ou ont été enlevées par ordre du roi.

Nous fîmes appeler le bon Tobie, *cicerone* expérimenté, qui devoit être notre guide; nous le suivions en sautant sur les débris semés de distance en distance ; car la grosse mer inonde souvent ces ruines, et il faut attendre que les eaux soient retirées pour en bien voir tous les détails.

Ce temple étoit magnifique, mais d'une petite proportion; sa forme circulaire est indiquée par des colonnes au-devant desquelles étoient placées des statues dont on voit encore les piédestaux. On retrouve aussi des vases cylindriques et cannelés en spirale, qui contenoient l'eau lustrale; et, au pourtour de la base de l'édifice, les anneaux de fer qui servoient à attacher les victimes. Ce temple s'élève au milieu d'une cour carrée, dont le pavé est en marbre ; un portique, soutenu par des colonnes, régnoit autour. Sur l'une des faces, quatre colonnes, également d'ordre corinthien, mais d'un plus fort diamètre et supportant un fronton, formoient un vestibule ou un sanctuaire. Il existe encore plusieurs chambres dont les issues aboutissent alternativement sous le portique intérieur et dans une cour ou ruelle qui entouroit tout l'édifice, et formoit une seconde enceinte sans communication avec l'intérieur.

Nous avons remarqué un torse nu, plus grand que nature et d'une belle exécution, et le rinceau d'une frise fort bien travaillé. Des chapiteaux corinthiens recouverts de dalles en marbre, sont dispersés sous des arbres, et servent de tables et de bancs à plusieurs invalides qui gardent les ruines et empêchent même qu'on les dessine. Nous entrâmes dans la première chambre, et vîmes avec plaisir un bas-relief qui, bien que mutilé, n'en conserve pas moins de grandes beautés. Nous parcourûmes toutes les chambres en examinant avec soin les moindres objets. Toute cette construction est en briques revêtues de marbre; celles qui forment les cintres sont d'une très-forte dimension. De longs morceaux de marbre, ajustés comme des tuiles creuses et plates, formoient la couverture des bâtimens.

L'endroit qu'on nomme la salle de la purification est singulier : il y règne une banquette et un conduit en marbre où l'eau circuloit le long des murs; on a pratiqué dans cette banquette des trous ronds sur lesquels on prétend que les prêtres s'asseyoient; et, aux quatre coins de la salle, on fait remarquer des espèces de fours ou de cheminées. Cette banquette ne seroit-elle pas plutôt un fourneau, et les trous destinés à recevoir de grands vases où l'eau, mise en ébullition, échauffoit des salles de bains? Peut-être

aussi cet endroit servoit de cuisine, et l'on y préparoit les viandes offertes en sacrifice, qu'on distribuoit ensuite à ceux qui venoient faire une retraite religieuse dans les cellules de l'enceinte extérieure.

Les trois colonnes existantes présentent une sorte de phénomène qui n'a pas encore été expliqué d'une manière satisfaisante. Nous sommes donc libres d'émettre aussi notre opinion. Ces colonnes debout, et plusieurs des autres qui ont été renversées, sont percées à peu près à la même hauteur d'une zone de petits trous où l'on croit reconnoître le travail et même les détrimens d'un ver marin nommé pholade (le *mitylus lithophagus*). On prétend en inférer que les eaux de la mer ont long-temps été suspendues à près de deux toises au-dessus de leur niveau actuel, et qu'elles ont laissé ces traces de leur séjour sur la côte de Pouzzuole. Cette assertion, soutenue par des hommes de mérite, nous semble néanmoins fort étrange. Comment en effet supposer que cette énorme inondation, qui auroit couvert une partie de l'Europe, et duré assez long-temps pour donner aux pholades le temps de ronger le marbre, n'ait laissé aucune trace dans l'histoire, et qu'on n'en retrouve des signes caractéristiques que sur le rivage de Pouzzuole?

On pourroit croire aussi que ces colonnes, toutes extraites d'un même banc, contenoient un lit de pétrifications marines, plus tendre que la base du marbre, et qui, s'étant peu à peu décomposé, aura laissé les vides dont elles sont criblées.

Cependant, si l'on a absolument besoin du séjour de ces colonnes dans l'eau pour motiver le travail des pholades et le sédiment calcaire déposé par les eaux, on pourroit expliquer ces deux faits en supposant que les eaux pluviales, ou celles des sources supérieures, ont séjourné parmi ces débris alors encombrés par des éboulemens qu'un tremblement de terre aura occasionnés, et qui ne permettoient pas aux eaux de s'échapper vers la mer. Mais, par la suite, cette digue ayant été emportée par l'effort des vagues, ou s'étant écroulée par l'effet d'une nouvelle convulsion du terrain, le temple se sera trouvé tout à coup dégagé des alluvions, et rendu à la curiosité des hommes dont il exerce encore la perspicacité.

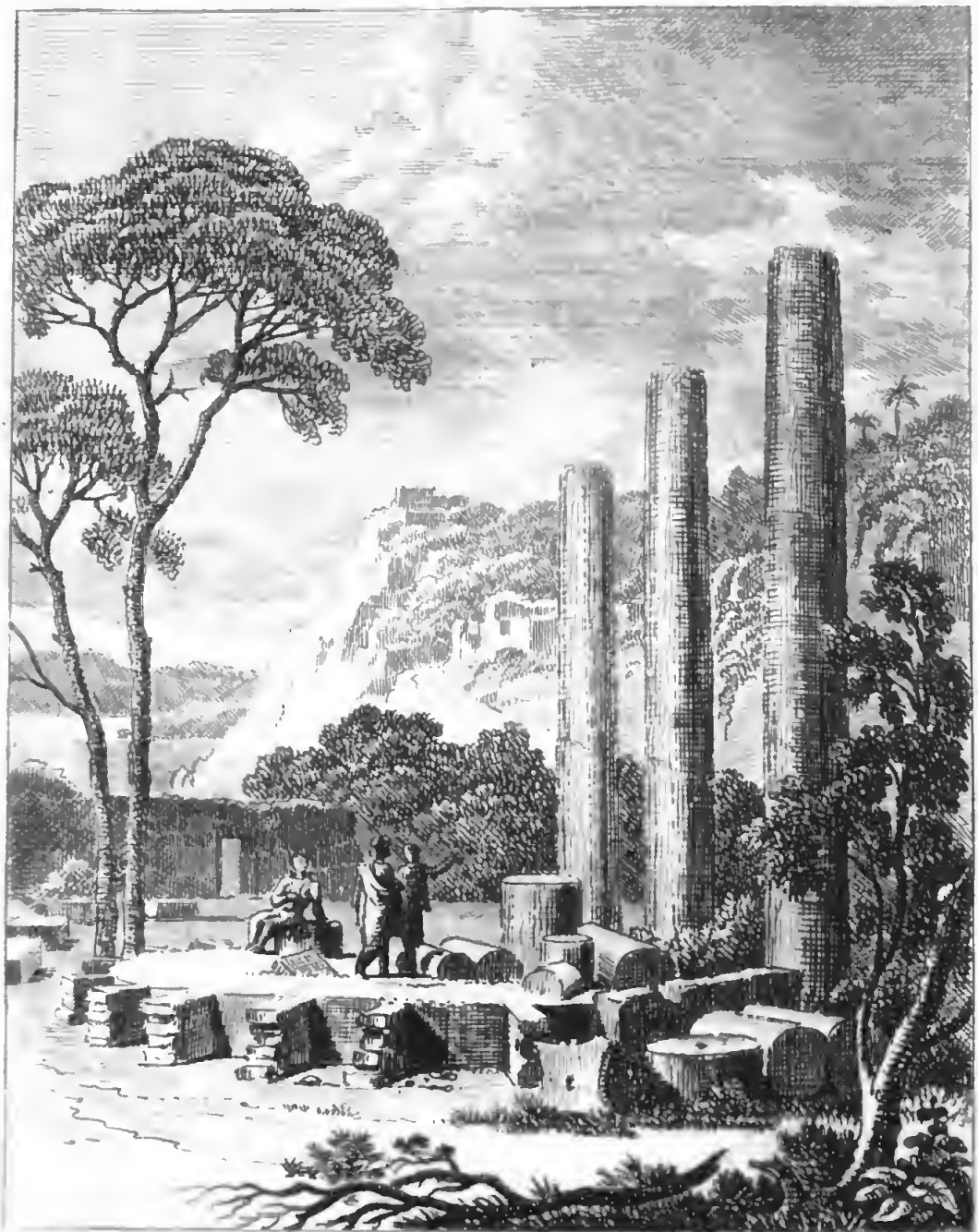
L'on a découvert beaucoup d'objets précieux en fouillant le terrain; et entre autres cette célèbre base de marbre, ornée d'inscriptions, et qui supportoit la figure de Tibère. Ce monument avoit été érigé par les prêtres augustaux de Pouzzuole, en mémoire du rétablissement de

quatorze villes d'Asie, representées en pied autour de la base de cette statue, avec leurs attributs, et leurs noms inscrits sur la plinthe (1).

Continuons l'examen des antiquités de Pouzzuole. En remontant la colline, on rencontre de vastes souterrains qui bordent la route, et qui appartiennent aux restes informes d'un monument qu'on nomme le temple de Neptune. Un peu plus haut, on voit de semblables restes qu'on dit avoir été un temple de Diane; puis les débris d'une voie antique; un aqueduc dont quelques portions sont assez bien conservées; et l'on arrive enfin à l'amphithéâtre, entièrement recouvert de jardins potagers qu'on a pratiqués jusque sur ses gradins qui ne sont plus reconnoissables. On saisit cependant l'ensemble de cette vaste construction en liant les différentes courbes interrompues dont la réunion formoit autrefois son enceinte.

Tobie nous a ouvert une porte par laquelle on pénètre dans la galerie où aboutissoient les loges des bêtes féroces destinées aux spectacles. Nous avons fait un dessin de cet intérieur qui est très-pittoresque (*Planche XI*). Cependant,

(1) On peut consulter, à l'occasion de ce monument, la Dissertation et les Dessins d'Ant. Bulifon, Napolitain; celle de Gronovius, insérée dans le 7e vol. des Ant. Grecq.; et le Mémoire de Lebeau, dans la Collect. de l'Acad. des Inscr.



TEMPLE DE SERAPIS.

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Digitized by Google

quelque respect que j'aie pour les ruines antiques, j'avouerai que dans ce moment je préférois le coup d'œil de ce sol tapissé de productions délicieuses, telles que des melons, des figues et des raisins, dont nous avons emporté une provision pour notre dîner, à la satisfaction de voir à découvert cette arène teinte du sang des gladiateurs. Nous aurions pris moins de plaisir à retrouver gradins de marbre poli et servant de siéges aux voluptueux habitans de l'antique Campanie, que nous n'en trouvions à suivre des yeux, à travers leurs débris, la course vagabonde et les sauts capricieux de ces chèvres dont le lait rafraîchissant nous a désaltérés.

En sortant de l'amphithéâtre, notre guide nous conduisit sur la *via Campana*, antique chemin consulaire qui forme le prolongement de la voie Appia. Il est aussi bordé de tombeaux construits par les anciens habitans de Pouzzole. Ces chambres sépulcrales sont variées de forme, et leur décoration est d'un bon style. Elles sont toutes construites en briques revêtues de stuc, ou de ciment sur lequel on distingue des peintures d'un goût exquis.

De tous les édifices magnifiques qui couvroient la contrée, de ces temples, de ces palais, de ces jardins de délices, de toutes ces retraites de Sybarites, qu'est-il resté? Rien que des ruines

informes. Mais trouve-t-on un monument sur pied et d'une conservation plus parfaite, on peut juger d'avance que c'est un tombeau. Les palais renfermoient des trésors : ils n'existent plus ; les tombes des cadavres, on les a respectées. Car l'envie, la cupidité et les passions haineuses s'éteignent ordinairement à l'aspect du séjour de la mort, et les barbares même en troublent plus rarement la paix.

Si ces asiles ont été violés, on ne peut malheureusement en accuser que les peuples modernes dont la curieuse cupidité se fait un jeu de bouleverser les tombeaux, pour y trouver les vases fragiles qui contenoient... des larmes, et quelques pièces d'or mêlées avec des cendres.

En continuant à monter, l'on arrive enfin dans une enceinte qu'on reconnoît aisément pour le cratère d'un ancien volcan. C'est la *Solfatara*. L'aspect de ce lieu singulier excite pour le moins autant de curiosité que celui des antiquités que nous venions de parcourir, puisqu'il est l'ouvrage de la nature.

L'ouverture du cratère est immense ; entouré de rochers arides, le milieu est couvert d'un bois de jeunes châtaigniers. Un sentier tortueux qu'ils ombragent nous a conduits à des alunières et à la *Solfatara*. Avant d'y arriver, notre guide nous a fait faire quelques observations curieuses.

Par exemple, si on creuse à un pied en terre, la chaleur y est telle, qu'un caillou, pris à cette profondeur, ne peut se garder dans la main. Si on frappe le sol avec un peu de violence, il résonne; ce qui semble indiquer qu'il y existe de grandes cavités. Enfin, si on prend une grosse pierre, et qu'on la jette en accélérant sa chute, un bruit sourd se fait entendre et retentit comme un tonnerre lointain.

Mais le spectacle le plus extraordinaire est celui des *fumeroles* qui s'élèvent continuellement à travers les fentes du terrain qu'elles tapissent de cristallisations jaunes, rouges, aurores, enfin de toutes couleurs. Il faut, pour bien juger du coup d'œil, se mettre au-dessus du vent; ou mieux encore attendre que l'atmosphère soit calme et pure. Alors ces fumées s'élèvent en épaisses colonnes torses d'un blanc éclatant. Elles tourbillonnent, s'élargissent à mesure qu'elles montent, et finissent par se dissoudre dans le vague de l'air, sans laisser de traces sur l'azur du ciel. On a quelque peine à se suivre et à se reconnoître à travers ces colonnes serrées et en quinconce irrégulier, et qui projettent leurs ombres les unes sur les autres. Le bruit des pas sur ce sol sans adhérence; le sifflement des vapeurs qui cherchent à se faire jour de toutes parts; l'odeur pénétrante du soufre qu'on res-

pire, tout dans ce lieu étonne, enivre, et produit sur les esprits l'effet d'un rêve. Il semble que, porté sur des nuages, on parcoure des espaces imaginaires. Et c'est là sans doute que Virgile a puisé les fictions fantastiques dont il a embelli le séjour des ombres.

On avoit imaginé de construire un immense alambic au-dessus de la principale issue de la vapeur, afin d'obtenir de l'eau dont on manque sur ces sommets. L'inventeur réussit; et il établit aussi des manufactures d'alun, qui répondirent à ses désirs. Mais la fièvre le chassa de l'habitation qu'il s'étoit ménagée sur le cratère même. Des envieux profitèrent de sa maladie pour ruiner son crédit et ses usines; il n'en reste plus maintenant que les débris (1).

En redescendant les pentes escarpées du cratère par un chemin très-difficile, nous avons visité la fontaine de *Pischiarelli*, qui paroît prendre sa source au foyer brûlant de la Solfatara, ainsi que toutes les eaux thermales dont ces lieux fournissent une grande variété. Leurs vertus curatives sont connues (2); et quelques

(1) On peut en voir la description et les dessins dans le Voyage physique, et de la Campanie, par S. Brislak.

(2) Il existe un grand nombre de descriptions de ces eaux thermales; elles ont même excité la verve de plusieurs poëtes napolitains, qui ont chanté ces naïades bienfaisantes.

unes de ces sources sont si chaudes, que les œufs y durcissent en un instant.

Nous avions besoin du repos, de la fraîcheur et de l'ombrage; nous les avons trouvés au bord du limpide lac d'Agnano, où nous avons fait un repas champêtre. Il faudroit épuiser les couleurs les plus brillantes de la palette pour peindre ces lieux enchantés; soyons-en économes, n'entassons pas les roses, et laissons-les briller çà et là sur les bords de notre route; leur parfum nous semblera plus doux lorsqu'elles embelliront d'autres solitudes.

LETTRE XXIV.

Notes sur les arts napolitains jusqu'au seizième siècle.

Naples.

Sous Charles de France, comte d'Anjou, frère de saint Louis, et sous ses descendans, la cour de Naples réunit le faste à la valeur et à la galanterie. Les arts en acquirent plus d'activité et de vigueur : l'architecture, la sculpture, la peinture et l'orfévrerie produisirent des ouvrages long-temps admirés ; et la capitale se couvrit de monumens utiles et magnifiques. C'est à Charles Ier qu'elle doit l'origine du beau pavé de ses rues. On y employa de grandes pierres tirées des ruines de la voie Appia ; et ce travail ne fut terminé qu'au treizième siècle. Le même prince fit construire le Château-Neuf, auquel ses successeurs ajoutèrent de nouvelles fortifications. Il fit élever sur l'antique môle, et pour la sûreté du port, la tour de Saint-Vincent, qui a été abattue de nos jours. Il donna hors la Porte-Neuve, près le marché, un terrain vague, à trois

de ses cuisiniers, Français, qui en 1270 y fondèrent l'hôpital et l'église de San-Elizio.

Le bon et sage Robert érigea le couvent et la riche église de Santa-Chiara, qui ne fut terminée qu'en 1340; et son fils Charles, duc de Calabre, celle de Saint-Martin des Chartreux. C'est en accompagnant le convoi de ce fils chéri, sur lequel il se reposoit du fardeau du gouvernement, que le malheureux père s'écria douloureusement: *Cecidit corona capitis mei!* Il lui fit ériger, par Mazuccio II, un magnifique tombeau (1). On y voit, dans un bas-relief, la figure de Charles, assis, et les pieds posés sur un loup et sur un agneau, qui boivent paisiblement dans la même coupe : emblème ingénieux, au moyen duquel le sculpteur a voulu exprimer, à la fois, et l'impartiale équité de ce prince dans l'administration de la justice, et la profonde sécurité dont les petits comme les grands jouissoient sous la protection de son épée (2).

On voit aussi dans l'église de Santa-Chiara le tombeau de Robert et celui de Marie sa mère.

---

(1) M. Cicognara, dans son *Storia della Scultura*, donne le dessin de ce tombeau et de celui de la reine Marie, mère de Robert. M. Dagincourt, Histoire de l'Art, partie de la sculpture, offre, dans sa planche 30e, la statue du roi Robert, et les détails du tombeau du duc de Calabre.

(2) C'est à tort que dans le Dictionn. Hist. par Chandon et Delandine, on dit que ce bas-relief orne le tombeau de Robert.

Ces trois monumens, attribués au même artiste, présentent à peu près la même idée de composition. Les ornemens d'architecture sont du goût gothique ; mais les figures offrent un assez bon style, quant au mouvement et au jet des draperies.

Tommaso de Stefani, appelé Mazuccio, est considéré par les Napolitains comme le Michel-Ange du quatorzième siècle ; et ils prétendent qu'après avoir terminé l'église de Sainte-Claire, il changea totalement son style (ce qui n'est guère probable), et qu'il adopta les trois ordres antiques dans l'érection du campanille, où l'on remarque en effet l'emploi du toscan, du dorique et de l'ionique, dans toute la pureté des règles données par les architectes des siècles suivans. On ajoute qu'il ne put terminer cet édifice, à cause de la mort de Robert, et des troubles qui s'élevèrent sous la reine Jeanne ; mais qu'il devoit le couronner des ordres corinthien et composite. De là cet artiste est considéré par les Napolitains, comme le premier restaurateur du goût pur des Grecs en architecture ; honneur, ajoutent-ils, dont on l'avoit injustement privé en faveur de Brunelleschi. Cependant, nous sommes de l'avis de M. Dagincourt (1), bon

(1) Dagincourt, Histoire de l'Art, partie de l'Architecture.

juge en cette matière, et qui pense que l'erreur ou la mauvaise foi est évidente dans cette prétention des Napolitains ; car les seules parties de cet édifice qui soient de Mazuccio, c'est-à-dire les deux étages inférieurs, tiennent du goût gothique, alors régnant : tandis que les étages supérieurs, ornés des ordres dorique et ionique, n'ont été élevés que long-temps après la mort de cet architecte, et seulement vers la fin du seizième siècle.

Deux bons sculpteurs sortirent de l'école de Mazuccio : Giacomo de Santis, et André Ciccione. Le premier fleurit vers 1384, et mourut jeune. Le second, qui fut, comme son maître, architecte et sculpteur, exécuta en 1414 le riche tombeau du roi Ladislas dans l'église de Saint-Jean, à Carbonara.

Quant à la peinture, on nomme Pipo Tesauro; et son élève Maestro Simone, dont la gloire fut obscurcie par celle du Giotto, que le roi Robert manda pour exécuter les peintures de Santa-Chiara. Cependant, le grand artiste florentin associa Simone à ses travaux ; et on prétend que deux tableaux, peints par ce dernier dans la chapelle des ducs de Dino, l'ont été à l'huile, ainsi

---

planche LIII, et son explication. On y voit l'élévation et la coupe de cette tour, qui indiquent clairement le contraste des deux systemes de construction.

que ceux de Agnolo Franco, exécutés vers l'an 1400.

Colantoni del Fiore est le plus célèbre peintre de cette époque ; il surpassa tous ses prédécesseurs, et il conserve même encore quelque réputation. Avant lui on peignoit toujours sur un fond doré. Le contour des figures fortement ressenti et leur ajustement, étoient si secs, qu'elles sembloient être de bois. On n'étudioit pas le nu ; on n'entendoit rien au clair-obscur; et il n'y avoit nulle intelligence de la perspective. Les compositions étoient d'une régularité peu naturelle ; les carnations, sombres, sales et exécutées par hachures, n'avoient ni *morbidezza*, ni vérité dans la couleur.

Colantoni abandonna la sécheresse des contours, et les fondit avec le fond : il exclut de ses tableaux la ridicule richesse des champs d'or, qui détruisoient l'éclat des couleurs ; il ouvrit les yeux à ses contemporains, et leur fit apercevoir les charmes du clair-obscur et du coloris : il chercha à réunir la morbidezza à la force et à la vigueur ; enfin il surpassa Giotto, Memmi, Pisanello, Squarcione et autres.

Nous avons reconnu, il est vrai, toutes ces qualités dans une peinture représentant saint Antoine, abbé, dans l'église de ce nom, et exécutée par ordre de la reine Jeanne Ire, en 1375 ; et ce

tableau est remarquable, en ce qu'il porte tous les caractères de la peinture à l'huile (1). Mais l'inscription, que nous avons examinée avec soin, est ainsi conçue :

A MCCCLXXI.
NICHOLAUS THOMASUS FIORE PICTOR.

D'où il résulte qu'il n'est pas de Colantonio, mais de Nicolas Tomaso Fiore. Et cette erreur rélevée détruit toutes les conséquences que les auteurs napolitains tirent de ce tableau. Au reste, on en connoît plusieurs autres de Colantonio, dont le plus remarquable est un Saint Jérôme, peint en 1439, et qu'on voit dans la sacristie de Saint-Laurent. Fiore fit aussi les portraits de Jeanne Ire, d'Alphonse, etc.

Les aventures singulières d'Antonio Solario, plus connu sous le nom de *Zingaro*, vont jeter quelque variété dans cette longue et sèche nomenclature. Né d'un artisan, proche Chieti en Abruzze, il vint exercer à Naples la profession de son père. Appelé par Colantonio pour quelque ouvrage de serrurerie, il devint amoureux de la fille de l'artiste ; et eut même la har-

(1) Nous n'entrerons pas ici dans la discussion relative à la découverte de la peinture à l'huile, qui est beaucoup plus ancienne qu'on ne la fait communément. Ce sera le sujet d'une dissertation particulière. Nous en avons déjà touché quelques mots dans un article publié dans le *Moniteur* du 21 mars 1814.

diesse de la demander en mariage. Colantonio, loin de se fâcher, et sans rejeter l'indiscrète demande du serrurier, se contenta de répondre qu'il lui accorderoit volontiers sa fille s'il devenoit, comme peintre, l'émule du père. Solario ne s'effraie point de cette condition, demande du temps; Colantonio lui donne dix années, et promet de ne pas marier sa fille jusqu'à cette époque. Ce singulier accord devient la nouvelle de la ville, même de la cour, où l'on dit que la convention fut ratifiée en présence de la reine Marguerite et de la princesse Jeanne.

Le serrurier, plein d'ardeur, partit pour Bologne, attiré par la renommée de Lippo d'Almasi : il étudia à cette école avec tant d'assiduité et d'intelligence, qu'il parvint en quelques années à dessiner et à peindre; et bientôt le nom de Zingaro devint célèbre dans cette ville et dans toute la Lombardie. Après sept années d'un travail assidu, et quoiqu'il fût déjà devenu plus habile que son maître, il courut se perfectionner dans d'autres écoles : il travailla dans les ateliers de Lorenzo Bicci, à Florence; de Galazzo, à Ferrare; de Vivarini, à Venise; de Vittor Pisano, et de Gentile da Fabbriano, à Rome. Enfin il laissa écouler neuf ans et quelques mois, et revint à Naples. Jeanne II y régnoit pour lors. Il obtint d'être présenté à cette princesse,

par un seigneur dont il avoit fait le portrait. Il lui fit hommage d'un petit tableau représentant la Vierge avec l'enfant Jésus, entouré d'anges (1). En même temps, et à la grande surprise de toute la cour, il se fit reconnoître pour le Zingaro *della promessa*. Le portrait qu'il fit ensuite de la reine, confirma son talent, et accrut son crédit.

On montra ces peintures à Colantonio, sans lui en nommer l'auteur. Il en fut dans l'admiration, et avoua à la reine, avec une généreuse bonhomie, que ce peintre étoit bien plus habile que lui, et certainement le premier de tous. A cet aveu on lui présenta Zingaro, qui réclama l'exécution de la promesse de mariage. Colantonio, aussi surpris qu'enchanté, après s'être assuré que ces tableaux étoient bien de la main du serrurier, lui accorda volontiers celle de sa fille. Quelques envieux l'en blâmoient. *Je l'unis*, leur dit-il, *à Solario, le peintre, et non au Zingaro.*

Les aventures et l'habileté du Zingaro, car ce dernier nom prévalut, contribuèrent également à sa réputation; aussi fut-il dès lors très-occupé. Il travailla pour le Monte-Oliveto. On voit son portrait et celui de son épouse dans le tableau du maître-autel de Saint-Pierre *in*

(1) Signorelli assure que ce tableau existe.

Areno. Dominicis vante aussi celui de Saint-Dominique *Maggiore*, qui représente une Déposition de Croix, et le compare aux meilleurs tableaux d'Albert Durer, qui fleurit cent ans après. Le Zingaro commença les peintures du cloître de San-Severino, en grisaille. Mais ce procédé ayant déplu aux religieux, il coloria ses tableaux et les enrichit de fonds de paysages faits d'après nature. Il peignit aussi de fort belles miniatures pour des manuscrits, sur un champ d'or ou d'outremer. Cet habile artiste mourut en 1455, âgé de soixante-treize ans; et, quoiqu'il eût beaucoup travaillé à Naples, à Rome, à Bologne et à Venise, Vasari et Baldinucci n'en font point mention. Il donnoit du mouvement et de la vivacité à ses figures; il excelloit particulièrement dans les têtes, coloriées dans le goût du Titien; mais il ne réussissoit pas aussi bien dans le dessin des pieds et des mains. La perspective lui étoit familière : il touchoit agréablement le paysage; et s'il ne porta pas son talent à un plus haut degré, c'est qu'après avoir égalé ses maîtres, il ne chercha pas à les surpasser.

De l'école du Fiore et de Solario sortirent plusieurs habiles professeurs, dont nous parlerons dans la période suivante. Antonio Bambosio ou Baboso appartient à celle-ci. Il étoit

né à Piperno en 1458 : il étudia la sculpture sous le Ciccione, et la peinture sous le Fiore et son gendre. Il sculpta plusieurs tombeaux, et les ornemens en marbre qui surchargent la porte de l'Archevêché de Naples. Ces ouvrages lui valurent, du cardinal Minutolo, une abbaye de 400 écus de revenu.

L'entrée triomphale d'Alphonse (1) dans sa capitale, en 1443, donna lieu à un monument public, le premier de ce genre, à ce qu'il nous semble, qui ait été érigé par les modernes. C'est un arc de triomphe que les *eletti*, magistrats de la ville, firent construire pendant les premières années du règne d'Alphonse, en honneur de ce prince; et, quoiqu'ils eussent des artistes nationaux de mérite, séduits par la renommée de Pietro di Martino, de Milan, ils l'invitèrent à venir exécuter ce monument, qui devoit être placé devant les degrés de la petite porte de l'Archevêché, à l'endroit même où l'on a construit depuis l'aiguille de Saint-Janvier. Mais le roi se rendit aux vœux et aux réclamations d'un particulier nommé Bozzuto, dont la maison seroit devenue inhabitable par le voisinage de cette construction, qui lui auroit ôté l'air et la lumière. Il fut donc décidé que cet arc

(1) Le Fazio et le Panormitano en donnent les détails.

formeroit la principale entrée du Château-Neuf. (*Planche XII*).

Ce monument est très-remarquable dans l'histoire de l'art (1), en ce qu'il fait voir à quelle hauteur l'architecture s'étoit élevée, presque tout à coup, par la féconde influence du génie de Brunelleschi. On y reconnoît que Pietro di Martino avoit étudié les arcs de triomphe de Rome avec quelque soin : néanmoins il se livra plus à son imagination qu'il n'imita ses modèles. Il ne s'est pas même astreint à copier exactement les chapiteaux antiques : tous sont d'un ordre composite, dans lequel on reconnoît cependant l'intention du corinthien au premier ordre, et de l'ionique au second. Les autres membres d'architecture sont aussi de fantaisie. Mais l'ensemble de la composition est d'un bon effet, et l'on n'y retrouve presque aucune trace du goût gothique. L'édifice est entièrement de marbre, et enrichi d'ornemens, de statues et de bas-reliefs, dont le principal, placé dans l'attique qui est au-dessus de l'arcade d'entrée, représente la pompe triomphale d'Alphonse. Les trois statues qui couronnent le sommet très-élevé de ce monu-

(1) M. Dagincourt a publié le premier dessin exact de ce monument, avec tous ses détails. Notre planche XII peut donner une idée de sa situation.

Digitized by Google

CHÂTEAU NEUF

Digitized by Google

PL. XII.

Castellan del & Sculp.

F ET VÉSUVE.

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Digitized by Google

ment, y ont été posées ensuite par le vice-roi don Pietro di Toledo. On les croit de Marliano. Elles sont assez mal placées, et d'une proportion trop petite.

L'artiste milanois s'étant fixé à Naples, fut comblé d'honneurs et de richesses. Mort en 1470, on lui érigea un tombeau dans l'église de Santa-Maria la Nuova (1).

Alphonse augmenta le grand môle; il fortifia le Château-Neuf avec de hautes tours; il fit commencer la grande salle de ce château, qui est une des plus belles constructions modernes; et il agrandit l'arsenal.

L'horrible tremblement de terre de 1456 (2) ayant couvert le royaume de ruines, un grand nombre des monumens de Naples furent renversés; entre autres le château Saint-Elme, l'église de Saint-Pierre martyr, et la cathédrale. Le roi Ferdinand, alors sur le trône, s'occupa

(1) Vasari attribue ce monument à Giulano da Majano; et les Napolitains ne manquent pas de l'accuser encore de mauvaise foi à cet égard. Au reste, l'épitaphe de Pietro di Martino, rapportée par Sigismondo, *Desc. di Nap.*, prouve que cet artiste est effectivement l'auteur de l'arc de triomphe d'Alphonse.

(2) La Terre de Labour, la Capitanale, l'Abruzze, perdirent plusieurs villes et un grand nombre de villages. Les habitans de Brindisi, alors très-peuplée, furent presque tous ensevelis sous les ruines de leurs maisons. Aversa, Arpaja, Capoue, Bénévent, souffrirent beaucoup. Voir les Chroniques d'Antonini de Zurita et de Collenuccio, etc.

d'abord à relever les édifices abattus ou endommagés. Les seigneurs et les riches barons, en suivant son exemple, rétablirent le reste à leurs frais; et on leur permit d'appliquer leurs armoiries sur chacun des piliers de la cathédrale qu'ils avoient reconstruits.

L'ouvrage le plus magnifique du règne de Ferdinand fut l'extension de la ville, dont il recula les murailles pour subvenir aux besoins d'une population toujours croissante, en raison du mouvement de l'industrie et du commerce. Sur les portes nouvelles que le roi fit construire, on voit son effigie à cheval, avec cette inscription: *Ferdinandus, rex nobilissimæ patriæ.* Entre les portes, et de distance en distance, on érigea des tours de *Piperno*, comme le reste de cette vaste construction, ouvrage de l'architecte florentin Giuliano da Majano (1). La reine Isabelle fit aussi construire plusieurs églises; et en 1470 on termina le magnifique palais de San-Severino, sur les dessins de Novello di San-Lucano. Ce palais a été depuis converti en couvent.

En 1481, la ville d'Otrante ayant été reprise sur les Turcs par Alphonse II, duc de Calabre, et le royaume ayant été pacifié par les soins de

(1) Chron. de *Passaro* et de *Mercalante*. — Hist. de *Summonte*.

ce prince, on érigea le beau palais de plaisance, dit *Poggio reale*, situé hors la porte *Capuana;* et il fut orné de peintures et de fontaines. Alphonse fit aussi construire le château de Bayes, pour se prémunir contre l'invasion de Charles VIII. Mais, s'étant retiré en Sicile, il y mourut, et on lui érigea un tombeau à Messine. Les moines du Monte-Oliveto, dont il avoit été le bienfaiteur, lui firent élever, ainsi qu'à Ferdinand, son fils, des statues en terre cuite coloriées par le *Modanino*, sculpteur de Modène.

Au nombre des artistes qui exécutèrent tous ces monumens, on peut compter André Ciccione, et Agnolo Aniello di Fiore, fils du célèbre Colantonio, qui, contre l'avis de son père et du Zingaro, son beau-frère, voulut se livrer à la sculpture. Il y acquit quelque réputation; et, à sa mort, il fut regretté par le public, et surtout par Jean de Nola, son élève, qui termina le tombeau du cardinal Pignatelli, que le maître avoit laissé imparfait.

On doit aussi distinguer l'architecte Gabriel d'Agnolo, qui, à l'imitation du florentin Gio Francesco Marmando, rejeta le style gothique qui avoit encore beaucoup de partisans. Marmando construisit le palais du duc de Vietri; et l'Agnolo celui du duc de Gravina, qui, bien qu'imparfait, manifeste le bon goût et les ex-

cellens principes de son auteur, mort en 1520.

Guillaume Monaco, bon sculpteur, modela et moula en bronze la porte intérieure du Château-Neuf. Les bas-reliefs de cette porte, d'un style grandiose, et bien dessinés, offrent les hauts faits de Ferdinand Ier.

Vient enfin le célèbre Antonello de Messine. Les tableaux à l'huile de Colantonio di Fiore, et, après lui, de maestro Simone et du Franco, étoient restés ignorés à Naples. Tel auroit été le sort de ceux que Jean de Bruges exécuta au commencement du quinzième siècle en Flandre, s'il n'en avoit pas envoyé hors de son pays. L'un de ces tableaux, parvenu entre les mains du roi Alphonse, auroit été même regardé avec une froide admiration, si Antonello, enflammé du désir d'étendre les moyens de son art, et jaloux du secret du peintre flamand, n'eût pris la résolution d'aller lui-même s'en informer. Il partit dans cette intention pour la Flandre; et ayant bientôt, par ses manières engageantes et par le don fait à propos de quelques dessins des maîtres d'Italie, capté la bienveillance et l'amitié de Jean de Bruges, il obtint enfin de ce reconnoissant vieillard la permission tant désirée d'entrer dans son atelier. Il apprit avec facilité, en le voyant opérer, tous les secrets du procédé de la peinture à l'huile. Antonello, retourné en Italie,

et joignant à ce secret assez de talent pour le faire valoir, fut recherché avec empressement par tous les amateurs, et même par les artistes. Sa renommée s'étendit avec le grand nombre de ses ouvrages; et le nouveau procédé, qu'il laissa à Domenico Veneziano, fut bientôt après, comme on sait, adopté généralement.

Nous touchons au beau siècle des arts. Les écoles de Florence et de Rome exercent alors une puissante influence sur celle de Naples; et l'on voit cette dernière, sinon lutter avec avantage, au moins marcher quelquefois d'un pas égal avec elles, dans la brillante carrière qui va s'ouvrir.

LETTRE XXV.

Tombeau de Virgile. — *Villa* de Sannazar. — Eglise de Santa-Maria-del-Parto.

Naples.

Je me plais à revenir sur le contraste que m'offre à tout instant l'Italie comparée à la Grèce. Après avoir parcouru des pays à peine civilisés, on est vivement frappé des premiers tableaux de mœurs et d'habitudes européennes; on se livre avec avidité à des plaisirs dont on a été long-temps privé ; et l'on est entraîné par le tourbillon de la société, la pompe, la variété des spectacles, et l'enivrement de toutes les jouissances factices dont l'habitude et l'éducation nous ont fait un besoin. Mais cette espèce de fureur de jouir se modère bientôt : les fêtes, les bals, les repas somptueux, le tumulte des promenades, et même des salons, finit par fatiguer. Les organes accoutumés au calme, ne pouvant plus s'habituer à ce bruit continuel, redemandent le repos, les douces méditations, et même la mélancolie, ce charme de la solitude.

Après avoir effleuré les plaisirs dont les voyageurs sont avides, et qui ne manquent pas d'être exaltés par les *cicerone;* après avoir vu quelques spectacles, visité les musées et les églises, j'ai pris congé de mes empressés conducteurs, de leurs grands mots vides de sens, de leurs grands gestes aussi insignifians. Je dis adieu à de nouvelles connoissances qu'on fait sans plaisir, et qu'on quitte sans regret; et, sortant de la ville par le plus court chemin, j'erre nonchalamment sur la côte déserte de Bayes, au milieu des ruines antiques, et des trésors de la végétation d'un sol éminemment productif; ou bien, assis sur la grève, je jouis du *dolce far niente*. Je me surprens à trier les grains de sable mêlés de coquillages, à compter les vagues qui viennent successivement expirer à mes pieds, à suivre les nuages balancés au-dessus de ma tête, et dont le mouvement insensible ou précipité m'offre l'image du temps hâté par la joie, ou ralenti par la tristesse. Il s'écoule pour moi sans trouble et d'un pas égal dans ces amusemens frivoles, puériles si l'on veut, mais qui calment plus mes sens que ne pourroient le faire tous les élixirs de la médecine, et même les accords mélodieux du théâtre de Saint-Charles.

Gravissons au sommet de ce coteau, où

s'élève un antique édifice tapissé de verdure, et couronné de lauriers, (*Planche XIII*). Une inscription est tracée sur le rocher :

QUÆ CINERIS TUMULO HÆC VESTIGIA? CONDITUR OLIM ILLE HIC, QUI CECINIT PASCUA, RURA, DUCES.

C'est le tombeau de Virgile!... Le temps a moins respecté ce dernier asile de l'illustre poëte, que les titres de sa gloire; il a ruiné ce monument, et l'intérieur en est vide. Je me fraie un passage à travers les myrtes, les longues guirlandes de lierre et de clématite; et je parviens jusqu'au laurier sacré, dont une fraude pieuse multiplie les rejetons. J'en cueille un rameau, et il semble qu'en le pressant sur ma poitrine, j'y fasse circuler un feu qui me ranime. Mon sang reprend une nouvelle activité, et coule plus rapidement dans mes veines.

Charmes d'un grand nom, combien vous embellissez de solitudes ou de lieux affreux, que l'homme fuiroit sans le magique appât offert à l'imagination! J'étois entouré d'objets qui à tout leur intérêt pittoresque en joignoient un bien plus puissant, celui d'avoir été décrits par Homère et par Virgile. Là, s'offroient à moi l'Averne, le Lucrin, les marais de l'Achéron, la grotte de la Sibylle; plus loin, la ville de Cumes et les coteaux parfumés de Falerne. J'avois à mes

TOMBEAU DE VIRGILE.

Digitized by Google

Digitized by Google

pieds la superbe Parthenope, et la mer de Misène; ma vue s'égaroit sur les îles dont elle est parsemée; elle se détournoit de Caprée, glissoit rapidement sur les côtes de Sorrente, sur les monts Latarii, le rocher d'Hercule, et les ruines de Stabia, de Pompeï, d'Herculanum. Elle se reposoit enfin sur les temples, les palais de marbre et les beaux édifices de la capitale, dont le sourd bourdonnement et les fumées s'élevoient à peine jusqu'à moi.

Tout, en ce moment, favorisoit la plus séduisante illusion; rien ne me rappeloit au présent, et je me croyois transporté au siècle des merveilles. Quelques pâtres, entourés de leurs brebis, ou rappelant leurs chèvres errantes dans ces rochers solitaires, étoient les seuls êtres animés qui m'entouroient; et ce tableau d'une simplicité antique m'entretenoit dans la plus douce erreur.

Il est une vérité incontestable : les seules beautés de la campagne, et les détails de la vie pastorale, sont de tous les temps; ils conservent en tous lieux leur même physionomie, et ne changent pas ainsi que les mœurs et les usages des citadins. Ces bergers, à moitié nus, ou couverts de la peau de leurs moutons, et faisant résonner sous leurs doigts grossiers les pipeaux rustiques, me retracent encore les pasteurs dont

le chantre des Bucoliques dépeignoit les plaisirs, les travaux, les disputes et les chants.

Le monument de Virgile fut, dit-on, construit par ordre d'Auguste dans l'enceinte de la *villa* que le poëte possédoit sur le Pausilype, et où il composa une grande partie de ses ouvrages (1). Pline le jeune nous apprend que cette maison de plaisance fut acquise par Silius Italicus, consul après la mort de Néron. Déjà il possédoit la *villa* que Cicéron nommoit l'Académie. Silius aimoit à rêver aux mêmes lieux qui avoient inspiré Virgile, et qui lui dictèrent à lui-même son poëme sur la guerre d'Afrique. Le tombeau de l'immortel poëte étoit pour lui l'objet d'une sorte de culte, et il ne passoit pas un seul jour sans le visiter (2). Ce monument, qu'Elius Donatus, grammairien du quatrième siècle, indique à la place où on le voit encore, n'offre plus qu'une masse tellement dégradée, qu'on a de la peine à démêler sa forme ; il est couvert

(1) Lui-même le donne à entendre dans ces vers qui terminent les Géorgiques :

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis otî ;
Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventâ,
Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.

(2) *Silius hæc magni celebrat monumenta Maronis,*
Jugera facundi qui Ciceronis habet.
Hæredem, dominumque sui tumulique, larisque,
Non alium malluit nec Maro, nec Cicero.

(Martial.)

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

VUE DE NAPLES PRISE DES HA

HAUTEURS DE PAUSILYPE.

Digitized by Google

d'une voûte revêtue en *opus reticulatum*. On remarque dans l'intérieur plusieurs niches; et l'on n'y pénètre que par des ouvertures irrégulières qui offrent les traces de la violation de ce monument, dans lequel on voyoit, jusqu'en 1326, un sarcophage supporté par neuf petites colonnes de marbre blanc, et qui contenoit les cendres du poëte; mais le roi Robert d'Anjou, craignant que l'on n'enlevât ce précieux dépôt, le fit, dit-on, transporter au Château-Neuf, où, malgré les recherches d'Alphonse Ier d'Aragon, l'on ne parvint pas à le retrouver. Au temps de l'Engenio (1), on déterra, dans le voisinage, cette inscription :

Siste viator, quæso, parce, legito : hic Maro situs est.

Et le duc de Pescolangiano, possesseur du terrain à la fin du dix-septième siècle, fit aussi graver sur un marbre le fameux distique :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces;

et y ajouta :

D. Hieronymus de Alexandro dux
Pescolanciani hujus tumuli heres P. anno 1684.

En sortant de l'antique héritage de Virgile, on jouit d'un coup d'œil de la plus grande richesse, et que j'ai esquissé (*Planche XIV*).

(1) L'Engenio vivoit en 1625.

Des chemins pratiqués en pente douce serpentent le long des flancs du rocher; ils sont supportés par d'énormes murs, percés d'arcades et flanqués de contre-forts. Des maisons, entremêlées de jardins, s'élèvent sur ces rampes en forme de gradins. Elles sont elles-mêmes surmontées de terrasses que le ciment de pouzzolane rend impénétrables à l'humidité, et sur lesquelles on fait croître des fleurs, des arbustes et des vignes. Ces berceaux aériens garantissent les habitations des rayons du soleil, et offrent des retraites charmantes exposées aux plus légères brises de mer, qui tempèrent la chaleur de l'atmosphère. Pendant la nuit surtout on y jouit d'une fraîcheur délicieuse. Beaucoup de personnes couchent même sur ces terrasses sans autre abri que la voûte éthérée, ou des toits de verdure; jouissances qu'on ne peut bien apprécier que sous le ciel serein de Naples, ou dans le climat chaud, sec et salubre de la Grèce.

Au pied de la montagne, sur les bords de la mer, et à l'extrémité des belles jetées qui, en cet endroit, s'arrondissent en demi-cercle, on voit l'église et le couvent de Santa-Maria del Parto, célèbre par le tombeau de Sannazar, le Virgile des Napolitains. (*Planche XV.*)

Le roi Frédéric, qui l'aimoit beaucoup, lui avoit donné cet agréable coin de terre, avec un

Pl. XV.

Castellan del. by Rudp

S^TA MARIA DEL PARTO.

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Digitized by Google

casin qu'il y avoit fait construire. Le poëte embellit cette solitude qu'il ne quittoit plus, et dont il vantoit sans cesse les charmes. L'une de ses odes commence ainsi :

Rupis o sacræ pelagique custos
Villa, nympharum domus, et propinquæ
Doridos, regum decus unà quondam
Deliciæque, etc.

Qu'on juge de son désespoir lorsque, pendant le siége de Naples par les Français, en 1528, le général Lautrec, ayant fait de ce lieu son quartier général, y fut attaqué par le prince d'Orange! L'on se battit avec acharnement de part et d'autre; Lautrec fut repoussé; mais le casin et les plantations furent détruits. Le poëte en conçut tant de chagrin qu'il quitta Naples, et mourut bientôt après, laissant ce terrain aux frères servites de la Vierge, pour construire sur les ruines de sa retraite chérie une église qu'il dota de six cents ducats de rente, et à laquelle on donna le nom de Sainte-Marie *del Parto*, en mémoire du poëme de Sannazar intitulé *de Partu Virginis*.

Le poëte n'avoit pardonné qu'à la dernière extrémité à ses ennemis, et surtout au prince d'Orange qu'il accusoit de tous ses malheurs. Aussi, sur le point de mourir, ayant appris que ce prince avoit été tué au siége de Florence, il s'écria : *Excedam è vitâ hoc meo non inani voto*

lætus, postquam barbarus Musarum hostis, ultore Marte, immanis injuriæ pœnas persolvit. Les parens de Sannazar firent transporter son corps à Naples, et lui érigèrent un magnifique tombeau dans l'église de Sainte-Marie, au pied de la même montagne sur laquelle reposoient les cendres de Virgile, avec cette inscription composée par le célèbre cardinal Bembo :

Da sacro cineri flores. Hic ille Maroni
Sincerus (1) *musâ proximus ut tumulo.*

Le poëte napolitain a reproduit en effet la forme des ouvrages, et quelques unes des beautés de son maître. Comme lui il chanta les bergers, les plaisirs et les travaux de la campagne; mais, au lieu de peindre les héros, il a fait, dans le poëme sur lequel est fondée sa réputation, le mélange le plus extravagant des mystères de notre religion et des fables mythologiques. Quoique ses vers latins soient écrits avec beaucoup de pureté, et que, dans ses poésies italiennes, et particulièrement dans son *Arcadie*, il y ait beaucoup de délicatesse et même de naïveté, néanmoins on s'accorde à dire que son talent est moins original que facile, qu'il a plus de grâce que de vigueur. Enfin, pour avoir voulu se mêler aux

(1) On sait que Pontanus avoit fondé une académie. En y entrant, on prenoit un nom autre que le nom ordinaire. On donna à Sannazar celui de *Accius Sincerus*.

poëtes de l'antiquité, il semble avoir perdu son rang parmi les modernes.

Le tombeau de Sannazar a été le sujet d'une discussion fort vive entre les historiens des arts; et, comme il est bien composé et bien exécuté, plusieurs artistes s'en disputent la gloire. Les uns l'attribuent à Gio Angelo Poggibonsi, artiste toscan, et les autres à Girolamo Santacroce, Napolitain.

Les exécuteurs testamentaires du poëte, et les frères servites du couvent de la Margellina, formèrent deux partis lorsqu'il fut question d'ériger ce monument. Les premiers se déclarèrent en faveur du modèle composé par Santacroce; les frères vouloient charger Poggibonsi, qui étoit un religieux de leur ordre, de tout le travail. Enfin ils s'accordèrent, et convinrent de faire à chacun des artistes leur part dans l'entreprise (1). Cela explique ce que raconte le chanoine Celano, savoir : que Santacroce fit le modèle de toute la composition, et que Poggibons la termina. En effet, la tradition, confirmée par la similitude du caractère de ces ouvrages avec ceux du Santacroce, fait reconnoître que le bas-relief, représentant des faunes, des

(1) L'on conserve l'acte passé entr'eux, dans les archives de l'église de Sainte-Marie.

nymphes et des bergers, est son ouvrage, ainsi que le buste du poëte. Il n'y a pas en effet d'apparence qu'on en eût chargé un artiste étranger qui n'avoit jamais vu Sannazar, au détriment d'un compatriote qui avoit été long-temps son ami. Il est encore vraisemblable que les statues d'Apollon et de Minerve, assises à côté du tombeau, et auxquelles les moines scrupuleux ont donné les noms de David et de Judith, ont été ébauchées par le même sculpteur, et terminées, à sa mort, par Poggibonsi. Il en est de même des autres figures et ornemens; les ouvrages sortis du ciseau de ce dernier artiste sont d'un style qui diffère entièrement de celui du Santacroce.

Dans une chapelle de la même église, on montre une Adoration des Rois, attribuée à Jean de Bruges, et que le roi Frédéric avoit donnée à Sannazar. Ce tableau, qui est peint sur toile, n'a jamais été de l'artiste flamand; et il paroît même d'une main et d'un style beaucoup plus modernes.

On connoît cet autre tableau où saint Michel est représenté terrassant le diable sous la figure d'une très-jolie femme. L'archange offre les traits d'un saint évêque; et le diable ceux d'une dame qui avoit conçu pour le scrupuleux prélat une passion criminelle. Il écrivit au bas du tableau : *Fecit victoriam. Alleluia.*

LETTRE XXVI.

Fin des Notes sur les arts napolitains.

Naples.

Le coup funeste que le gouvernement des vice-rois porta au commerce, à la marine, à l'agriculture et à la population, n'eut pas une aussi fâcheuse influence sur les progrès des arts du dessin. L'éclat qui, partant du centre de l'Italie, se répandoit dans les pays les plus éloignés, ne fut pas terni par les attentats politiques et le froissement des diverses puissances, qui tendoient à détruire l'équilibre de l'Europe.

Tandis que le goût épuré des Médicis embellissoit Florence et Rome des chefs-d'œuvre des Michel-Ange et des Raphaël; dans le royaume de Naples, la vanité, l'orgueil, l'ambition des vice-rois se signaloient par la plus grande magnificence, qui suppléoit au défaut de goût.

Il en résulta que les arts furent protégés, d'abord par les barons, jaloux d'étaler un faste presque royal aux yeux des étrangers qui les

gouvernoient; et peut-être même pour les braver. D'un autre côté, les vice-rois, qui ne vouloient pas leur être inférieurs, affectèrent le plus grand luxe. Ils avoient la double intention d'éblouir la multitude, pour lui faire oublier les inconvéniens d'un gouvernement étranger, et de se faire un mérite auprès des souverains dont ils étoient les représentans.

Cette émulation produisit de magnifiques ouvrages à Naples, dans les autres villes du royaume, et même en Sicile. De retour dans leur propre patrie, les vice-rois l'enrichirent aussi, il est vrai, aux dépens de Naples, des chefs-d'œuvre des arts italiens.

Sous Ferdinand-le-Catholique, on érigea l'église et le tombeau de Sannazar, la magnifique chapelle de San-Giacomo della Marca, et plusieurs palais. Mais le digne représentant de Charles-Quint, le vice-roi Pietro de Tolède, assainit l'air de Naples, agrandit la ville, et lui donna l'aspect d'une grande capitale (1). Il fit construire le palais dit aujourd'hui *Vecchio*, et percer la belle rue à laquelle on donna son nom; il réunit les tribunaux et les prisons dans le châ-

(1) Voir, pour les détails, les historiens de Naples: Rosso, Castaldo, Summunte, Parrini, Giannone, etc.

teau *Capuano;* il disposa et augmenta l'arsenal, de manière à ce qu'on pût construire à la fois seize galères; enfin, il acheva de paver les rues, fit détruire la plupart des portiques qui les encombroient et les rendoient obscures, et ordonna la construction de plusieurs fontaines monumentales.

Le même vice-roi étendit sa munificence au reste du royaume. Il fit élever un palais à Pouzzuole, réédifia le château de Bayes, les boulevards de Crotone, la tour du port de *Martino Securo*, sur les confins du royaume vers les Etats du pape; il fonda aussi un hôpital et l'église de San-Giacomo, protecteur des Espagnols, dans laquelle Jean de Nola, qui avoit eu tant d'occasions d'exercer ses talens, érigea à son Mécène un magnifique tombeau orné de statues et de bas-reliefs.

C'est encore sous Charles-Quint, que le vice-roi Mendoza fit faire, en 1551, le pont de la Madeleine, sur le Sebeto; et l'année suivante le duc d'Albe entoura la ville de Bari de nouveaux boulevards. Don Garcia de Tolède, vice-roi de Sicile sous Philippe II, suivit l'exemple que lui avoit donné son père à Naples, et embellit Palerme. Les autres vice-rois, tels que le duc d'Alcala, le marquis de Mondejar, firent exécuter, vers la fin du même siècle, des fon-

taines, des ponts, des aqueducs, des routes, et d'autres ouvrages d'utilité ou de luxe.

Nous allons voir quelle part les artistes napolitains eurent dans cette multitude d'ouvrages. Le ciseau et l'équerre passèrent des mains d'Agnolo di Fiore en celles de son élève Giovanni Merliano, plus connu sous le nom de *Nola*, ville où il naquit en 1478. On croit que c'est d'après le conseil d'André de Salona qu'il partit pour Rome. Il y étudia les chefs-d'œuvre antiques, ceux des Michel-Ange, des Palladio et des Raphaël. Arrivé, même au dire de Vasari, au premier rang des statuaires et des architectes, digne, en un mot, d'exécuter les vastes idées du vice-roi, il fut chargé du percement de la rue de Tolède, de la construction des tribunaux, et de plusieurs églises et palais. Il orna la belle fontaine du môle, de figures qui représentoient quatre grands fleuves, et dont il ne reste plus que la mémoire dans l'expression des *quatro del molo* (1). Un autre chef-d'œuvre du Nola, le tombeau de son protecteur, devoit être transporté en Espagne; mais le vice-roi étant mort en Italie, don Garcia, son fils, ne voulut pas priver Naples d'un si beau monument. Des

(1) Nous avons déjà raconté, Lettre XXI, comment cette fontaine fut dépouillée.

bas-reliefs y retracent les grandes actions de don Pietro ; entre autres, la victoire qu'il remporta sur Barberousse lorsque ce forban voulut s'emparer de Pouzzuole. Les figures de la Prudence, de la Justice, de la Tempérance et de la Force, occupent les quatre angles du tombeau, sur lequel on voit les statues de don Pietro et de son épouse, à genoux et tournés vers le maître-autel. Cette composition est extrêmement simple, et les ornemens qui l'enrichissent sont d'un très-bon goût : les figures ont de la souplesse, de la grâce et même de la grandeur : on exigeroit peut-être un dessin plus savant et plus correct ; mais le style en est pur, et les poses sont fort agréables. Ce tombeau étoit admiré par Salvator Rosa, qui en a dessiné tous les bas-reliefs ; et par Luc Jordans, qui recommandoit surtout la figure de la Tempérance, quoiqu'elle ne fût qu'ébauchée.

Girolamo Santacroce fut l'émule du Nola dans la sculpture et l'architecture. Il fut enlevé aux arts dans son septième lustre, et dans toute la force du talent; et Nola, son maître et son rival, dit de lui que la sculpture venoit de perdre un nouveau Michel-Ange, et il pleura sa mort. Les larmes de ce respectable vieillard rappellent celles que versa Sophocle sur le sort d'Euripide. Les manières aimables de Santacroce, la beauté de

ses traits, sa modestie, ses rares talens, le style délicat et expressif de ses ouvrages, enfin, sa mort prématurée, l'ont fait comparer au divin Raphaël. Vasari lui-même avoue qu'il dépassa tous les artistes de sa patrie; et que s'il avoit vécu il se seroit élevé au-dessus de tous ceux de son siècle; cependant Michel-Ange existoit encore. Ayant déjà parlé du tombeau de Sannazar, nous n'entrerons pas dans le détail des autres travaux de Santacroce, qui devoit mettre le sceau à sa réputation par la statue colossale de Charles-Quint, revenant victorieux de l'expédition de Tunis. Cet ouvrage, qui auroit fait époque, resta à peine ébauché.

On ne sait si Santacroce laissa des élèves; mais il en sortit un grand nombre de l'école de Merliano; entre autres, Annibal Caccavello, et Dominico d'Auria, élève chéri de son maître, qui retouchoit ses ouvrages pour accroître sa réputation. On doit au d'Auria une fontaine située dans l'arsenal, et qui fut transportée plus tard, et par ordre du duc de Medina, dont elle prit le nom, sur la place du Château-Neuf. C'est Fansago, dont nous avons parlé précédemment, qui fut chargé de cette opération, et qui gâta cette fontaine en la surchargeant d'une foule d'ornemens de mauvais goût.

Passons aux peintres. André Sabatino, de

Salerne, né vers 1480, étudia chez les meilleurs maîtres de Naples; mais, ayant vu un tableau du Perrugin, il reconnut l'insuffisance de ses premières études, et partit pour Rome. Il y fut encore bien plus enchanté des ouvrages de Raphaël, qui venoit de terminer son *Ecole d'Athènes;* et il montra tant de bonne volonté et de dispositions, que ce grand artiste le chargea d'exécuter sur ses dessins plusieurs ouvrages au Vatican, dans la *Torre di Borgia*, et à *la Pace*. On dit que l'élève peignoit avec tant de franchise et saisissoit si bien la touche de son maître, que ce dernier n'avoit presque rien à faire pour rendre ces ouvrages dignes de lui. Aussi chérissoit-il beaucoup Sabatino, qui ne le quitta que pour aller à Salerne fermer les yeux à son père. La mort de Raphaël dégoûta Sabatino du séjour de Rome. Il resta donc dans sa patrie, et y soutint par de beaux ouvrages la réputation de l'un des meilleurs élèves de l'école romaine, dont il propagea les bons principes.

Il forma lui-même quelques élèves, entre autres Gio Philippo Criscuolo, qui alla à Rome pour se perfectionner à la source du bon goût, et y étudia avec tant d'application les ouvrages de Raphaël, qu'on le nommoit le studieux Napolitain; et son frère Gio Angelo Criscuolo, plus connu dans l'histoire des arts du dessin,

non seulement parce qu'il les cultiva avec succès, mais surtout pour avoir recueilli d'intéressantes notices sur les artistes oubliés par Vasari et Borghini. Il étoit notaire de profession ; et, s'étant permis de critiquer les ouvrages de son frère, celui-ci lui répondit avec humeur qu'il ne devoit être connoisseur qu'en contrats, et non en tableaux. Le dépit le fit peintre. Il travailla pendant plusieurs années sous Marc de Sienne, et parvint à imiter les ouvrages de son maître assez bien pour que son frère s'y méprît. Dès lors il ne fut bruit que du notaire-peintre, qui signa même ainsi quelques uns de ses tableaux.

Ce Marc de Sienne est aussi revendiqué par les Napolitains pour avoir travaillé longues années à Naples, où il obtint le droit de bourgeoisie, et aussi parce que Vasari n'en dit qu'un mot, à l'occasion de Daniel de Volterre. Marc de Sienne et son élève jetèrent les fondemens de l'histoire pittoresque napolitaine, qui fut continuée par Massimo Stanzoni et Paolo de Matteis, enfin réunie en corps d'ouvrage par Dominicis. Nous pourrions y puiser des notions très-étendues sur l'époque la plus célèbre de l'école de Naples ; mais nous aimons mieux y renvoyer nos lecteurs. Ce n'est point une histoire complète que nous traçons ; après nous être appesantis sur des faits peu connus, nous devons

passer légèrement sur ceux qui sont familiers aux artistes, et nous borner à de simples considérations sur la marche de l'art, qui depuis cette époque fortunée n'alla plus qu'en déclinant. Elle suivit l'impulsion des autres écoles d'Italie, dont les vicissitudes appartiennent à l'histoire générale des arts en Europe.

Pendant le dix-septième siècle, les peintres du royaume de Naples peuvent aller de pair avec ceux des autres pays ; et il suffit de nommer l'Espagnolet, Santa-Fede, Stanzoni, Mattea Preti, dit le *Calabrese*, le cavalier d'Arpino, Andre Vaccaro, Aniello Falcone, Salvator Rosa et Luc Jordans, pour donner une idée de la hauteur à laquelle cette école de peinture s'étoit élevée.

Celles de sculpture et d'architecture ne produisirent pas le même nombre d'hommes d'un aussi grand mérite. Le cavalier Bernin, nommé bien mal à propos le Michel-Ange de son siècle, car personne ne ressemble moins que lui à l'auteur du Moïse et du Jugement dernier, étendit l'influence pernicieuse de son goût maniéré sur les monumens de ces deux arts dans toute l'Italie, et même dans le reste de l'Europe. Fansaga, André Falcone, son élève, et plusieurs autres sculpteurs moins connus, remplirent Naples de leurs ébauches *prétentieuses*. Lorenzo Vaccaro est

celui qui s'écarta le moins des bons principes. Son meilleur ouvrage, la statue équestre colossale de Philippe V, érigée en 1705 sur la place de *Gesû-Nuovo*, n'existe plus; lors de l'entrée des Allemands à Naples, elle fut brisée par la populace. Quelque temps avant, le peuple avoit montré plus de modération et de respect pour les ouvrages d'un peintre célèbre, Fabrizio Santo-Fede, nommé l'Apelle napolitain. Dans la révolution de 1649, les séditieux s'étant portés vers la maison de Nicolas Balzamo, rue du Monte-Oliveto, l'un d'eux s'écria : *Il y a ici des peintures du Santa-Fede;* leur fureur se calma aussitôt; ils passèrent outre, et laissèrent la maison intacte.

Les Palermitains eurent aussi quelques sculpteurs auxquels on doit l'invention d'une sorte de mosaïque en pierres naturelles, encastrées dans du stuc, dont on revêtit, en 1626, la coupole de la riche chapelle de Sainte-Rosalie, à Palerme. Un autre Sicilien, Gaetano Giulio Zumbo, habile dans la sculpture et dans l'anatomie, présenta, vers la fin du même siècle, à l'Académie des Sciences de Paris, une tête en cire sur laquelle étoient exprimés les veines, les artères, les nerfs, les glandes, les muscles, coloriés au naturel. Déjà le même artiste avoit fait une Nativité et une Déposition de Croix, modelées en

cire coloriée, et qui furent aussi transportées à Paris (1). Une dame de Palerme, nommée Anne Fortina, possédoit le même talent.

Nous devons regretter de n'avoir pu tracer qu'une légère esquisse du tableau et de la marche des arts napolitains depuis la renaissance. Nous y avons vu néanmoins ces enfans du génie rejeter d'abord les langes de l'ignorance dans lesquels ils étoient étouffés, marcher d'un pas incertain, s'affermir lorsqu'ils eurent obtenu de l'étude et de l'expérience le développement de toutes leurs forces, et parcourir enfin, et à pas de géant, la carrière la plus brillante. Entraînés dans la suite par des mouvemens déréglés, ils dépassent le but après l'avoir atteint, se jettent dans le vague de l'incertitude et dans la recherche d'un fantôme idéal aussi éloigné de la vérité que du bon goût.

Ces passions fougueuses, qui, jusque dans leurs écarts, produisirent d'abord des chefs-d'œuvre, nous ont paru ensuite se calmer, et prendre presque subitement le caractère de la décrépitude; les idées, de plus en plus vagues et incohérentes, se sont rapprochées de celles de l'enfance, en ont eu la foiblesse, sans en retrouver la franchise et la naïveté.

---

(1) Tiraboschi parle de cet artiste. Voyez aussi Mém. de l'Acad. des Insc., v. 27, et le Supplément au Journal des Savans, année 1707.

Le tableau des arts dans le dix-huitième siècle nous offre ces vieux enfans faisant un hochet du sceptre de l'art, et couvrant la pauvreté des idées du clinquant d'une fausse richesse. Ils entreprennent de grands monumens sans pouvoir les achever ; ils font de grands projets inexécutables; ou ils se perdent dans une foule d'inventions puériles, qui ont pour but l'amusement bien plus que l'utilité. Les écoles d'architecture, de sculpture et de peinture, suivent de loin l'éclat éphémère qui entoure les noms de Pietro de Cortone et du Bernin. La multitude se précipite vers ces brillans météores, et s'enfonce de plus en plus dans le bourbier de la routine et du mauvais goût. Les yeux, fatigués par cette trompeuse clarté, ne cherchent plus à s'élever jusqu'aux immortelles productions de l'époque des Médicis, et encore moins vers l'aurore de ce beau siècle. Raphaël lui-même est méconnu; ses sublimes compositions sont dédaignées, parce que le temps les a dépouillées de la fraîcheur du coloris; les travaux de ses prédécesseurs, Mazaccio et Guiberti, sont méprisés, et confondus sous la dénomination de peintures ou sculptures gothiques : la sagesse des poses, le *parti* simple et grand des draperies, la sévérité des caractères de tête, en un mot la noble austérité de ces ouvrages dans lesquels Michel-Ange et Raphaël

n'ont point rougi de puiser d'heureux motifs, n'inspirent plus que le dédain ou la pitié.

En effet, dans ce siècle dont la fin ressembloit si peu au commencement, on confondoit la sagesse avec la froideur, la naïveté avec la niaiserie; il falloit, pour plaire, moins de génie que de prétentions à l'esprit, et plus de facilité que de science. Des formes tourmentées, des mouvemens forcés ou des poses théâtrales; des draperies voltigeantes, et dont les plis imitoient le papier chiffonné, des figures grimacières, couvertes d'une enluminure d'éventail : voilà les principaux traits des peintures des Conca, Giaquinto, Mura, successeurs de Solimène, dont la mort est pour ainsi dire celle de l'art dans le royaume de Naples.

A la couleur près, la sculpture avoit les mêmes défauts; la noble simplicité étoit négligée, et on couroit après la difficulté, non pour arriver au perfectionnement de l'imitation, mais pour adopter un genre dont la trompeuse apparence séduisoit les yeux, excitoit un instant l'étonnement, et surprenoit au spectateur ignorant une stupide admiration. Un sculpteur exécuta une figure de marbre à travers un filet de la même matière; ce tour d'adresse devoit plaire, parce qu'il paroissoit surprenant; mais ce n'étoit au fond qu'un enfantillage semblable

à celui des tourneurs qui évident l'ivoire dont ils font une boule roulante dans un polygone à jour. On nomme cette statue le *disinganno ;* expression que nous ne pouvons rendre que par *désabusement*. C'est un homme enveloppé dans un sac formé par un filet de cordes nouées dont il veut sortir à l'aide de l'*intelletto* (le génie de l'intelligence). Le filet est travaillé à jour, et, dans certaines parties, absolument détaché de la figure. L'auteur, Francesco Queirolo, se félicitoit de ce que l'antiquité ne lui avoit point fourni un pareil exemple ; et ses contemporains enchantés mettoient cet ouvrage au nombre des chefs-d'œuvre (1).

Un autre sculpteur, car nous ne dirons pas un statuaire, représenta la Pudeur dont tout le corps et même le visage sont couverts d'un voile ; il est même, suivant les *dilettanti*, si transparent, qu'on croit apercevoir toutes les

(1) Le cavalier Francesco Queirolo, né à Gênes, et élève de Busconi, de Rome, avoit été appelé à Naples par le prince de San Severo (connu par une foule de secrets qui sont détaillés dans l'ouvrage de Lalande, celui de Signorelli, et la Description de Naples par Galanti) pour orner l'église de Santa-Maria-della-Pieta, fondée en 1608 par Alessandro de Sangro, patriarche d'Alexandrie. On y voit plusieurs tombeaux de cette famille, exécutés par Fansaga, par Antonio Corradini, Vénitien, sculpteur de l'empereur Charles VI, puis de Marie-Thérèse, et auteur de la statue voilée de la Pudeur ; et par le cavalier Queirolo, Francesco Cerebrano, et Gius. Sammartino. Ces deux derniers vivoient encore en 1786.

formes de la figure au travers. Cette idée, tant vantée, d'avoir posé un voile sur le visage de la Pudeur, peut être délicate en poésie; mais nous doutons qu'elle eût été adoptée par les statuaires de l'antiquité. S'ils avoient eu à représenter l'aimable et pudique expression de la virginité, ils auroient voulu surmonter la difficulté du sujet, et en faire le chef-d'œuvre du sentiment bien plus que de l'art. En découvrant le visage, ce miroir de l'âme, ils auroient su imprimer sur les traits de la jeune vierge, la timidité, le modeste embarras et le calme de l'innocence.

Le peintre ancien, qui a dérobé aux yeux l'expression douloureuse du père d'Iphigénie, l'a moins fait, croyons-nous, pour éluder une difficulté, que pour frapper plus fortement l'imagination du spectateur. L'artiste, capable d'inventer et d'exécuter une pareille composition, auroit aussi exprimé tous les sentimens qui devoient se peindre sur les traits du malheureux Agamemnon. La statue de la Pudeur prouve donc plus d'esprit que de talent; et le voile qui l'enveloppe découvre l'insuffisance de son auteur, le cavalier Antonio Corradini, mort à Naples en 1752 (1). Il laissa un modèle en terre cuite, re-

(1) D'ailleurs, cette statue de la Pudeur exprime le contraire de ce sentiment; et la pose, les accessoires et l'expression, indiqueroient plutôt la Coquetterie et même l'Impudicité. Elle a été

présentant un Christ voilé à l'instar de la figure de la Pudeur qui avoit fait sa réputation. Sanmartino, sculpteur de Naples, proposa de l'exécuter en marbre; ce qu'il fit en trois mois. On peut juger par ce fait, cité avec complaisance par les Napolitains, que nous n'avons pas exagéré l'état de décadence dans lequel les arts étoient tombés à cette époque (1). En effet, semblables aux poëtes qui s'occupoient plus de l'arrangement et de l'harmonie des mots que de la force et de l'enchaînement des idées, les artistes abandonnoient le sentiment vrai de l'imitation pour courir après la recherche, l'afféterie et la subtilité. Le génie rampoit chargé de honteuses entraves, et les productions des arts n'étoient que de faux brillans, taillés avec soin et montés avec goût; mais qui n'avoient réellement d'autre valeur que celle de l'à-propos de la mode, et de la vogue du moment.

L'architecture devoit se ressentir de l'influence de ce goût dégénéré. Ses plans et ses élévations offroient des formes bizarres, des ressauts multipliés, des corniches et des frontons brisés, interrompus, renversés, mélangés

---

gravée dans l'Histoire de la Sculpture, par M. de Cicognara, 3e vol., pl. VIII.

(1) Il est aussi gravé dans l'ouvrage de M. de Cicognara, *loc. cit.*

de ronds et de triangles ; des colonnes en vis, ovales, carrées ; des cartels, des festons, et jusqu'à des draperies et des guirlandes de fleurs colossales : tout le mérite de ces ornemens de sculpture consistoit dans un refouillement adroit, et dans l'évidement des formes les plus entortillées.

C'est dans les monumens de *décor* isolés, tels que les fontaines, les obélisques, les portes, les arcs de triomphe, que l'on faisoit parade des objets les plus disparates et du plus mauvais goût. Nous citerons ce qu'on nomme à Naples les *guglie* (aiguilles); telles que celles de Saint-Janvier, où l'on voit un entassement de figures de toutes les proportions et d'ornemens bizarres. Les mâts de cocagne, où l'on suspend toutes sortes d'objets propres à tenter la gourmandise et l'avidité des lazzaroni, qui s'accrochent les uns aux autres pour tâcher d'y atteindre, semblent avoir donné la première idée de ces aiguilles (1), qui excitent encore l'admiration de quelques voyageurs.

Cependant, de tous les arts du dessin, c'est sans contredit l'architecture qui avoit le moins dégénéré. Les monumens offroient un aspect

(1) On en compte plusieurs à Naples, toutes aussi mauvaises les unes que les autres. Les plus célèbres sont celles de Saint-Janvier, de Saint-Dominique et de la Conception.

plus satisfaisant; soit qu'on doive l'attribuer à la nature des matériaux, à l'usage des toits plats, ou même au climat, qui fait un devoir d'espacer les ouvertures et de les rendre plus étroites, pour obtenir plus de fraîcheur; et au peu de besoin qu'on a de ces énormes corps de cheminées qui déparent tous nos édifices; soit enfin au goût dominant des Italiens pour ce qui est vaste, et qui présente une idée de magnificence. Nous pourrions citer le palais de *Capo di Monte*, commencé en 1738, sous la direction d'Angelo Carasele, et continué par l'ingénieur Metrano; le palais de Caserte, construit par Louis Van Vitelli (1); le théâtre Saint-Charles, exécuté en 1739, dans l'espace de neuf mois, par Gio. Ant. Metrano et Carasele; le palais de Portici, d'Antoine Canavari; et l'Albergo reale de Poveri, du cavalier Fuga (2).

Quoique ces édifices ne soient pas sans défauts, quant au goût du décor, qui se ressent de l'époque à laquelle ils ont été construits, néanmoins leur masse est d'un grand effet, particulièrement si on les voit de loin. Alors, les ornemens et les

(1) La description de ce beau palais a été imprimée en 1756, sous le titre de *Dichiarazione de i dissegni del Real Palazzo di Cazerta.*

(2) Nous pourrions encore citer Marco Ciaffredo, architecte napolitain, mort en 1785, et qui a laissé un livre d'architecture.

Google

détails mesquins disparoissent ou choquent moins les regards ; on n'aperçoit plus que la disposition, l'ensemble des lignes, et la proportion générale. Enfin, presque tous ces monumens sont surtout recommandables par une qualité qu'on ne trouve guère qu'en Italie, l'*eurythmie* (1) de Vitruve, qui leur donne le caractère propre à chacun d'eux, et qui est presque toujours grandiose.

---

(1) Les architectes et les traducteurs ne sont pas d'accord sur la vraie signification de ce mot, que nous croyons équivaloir à peu près en italien à celui de *garbo*, dont nous avons fait *galbe*, pour exprimer le contour extérieur d'un objet, surtout celui dont la proportion est agréable. On dit : le galbe d'une figure, d'un arbre, d'un vase ; et c'est sans doute ainsi que Milizzia dit qu'il y a de l'eurythmie dans un édifice, quand on peut en découvrir à la fois toutes les parties. L'eurythmie peut aussi, dans un sens plus général, exprimer l'idée que nous attachons au mot *rythme*, qui s'applique à la poésie, à la musique, pour *nombre*, *cadence*, *mesure*, *proportion du mouvement*. Ne pourroit-on pas aussi l'employer dans le langage des arts du dessin ; et particulièrement en architecture qui se compose de lignes, d'espacemens réguliers, et de la répétition ou du retour des mêmes objets, comme la musique s'occupe des mêmes sons, et la poésie, des mêmes rimes ; c'est-à-dire de la même mesure dans les mots comme dans les notes?

LETTRE XXVII.

Description de Portici et de Pompeï.

Naples.

Je ne peux quitter la grande Grèce sans jeter un coup d'œil sur le cabinet de Portici, qui contient la réunion la plus complète d'objets antiques de tout genre, trouvés dans le sein de la terre; non disséminés et mutilés, mais pour la plupart entiers, et dans la situation, dans le lieu même où les a surpris le redoutable fléau qui les avoit fait disparoître avec les villes d'Herculanum, de Pompeï et de Stabia.

Portici est un lieu de plaisance du roi de Naples, qui y habite souvent avec ses ministres. Ce palais, d'un aspect magnifique du côté de la mer, est entouré de beaux jardins plantés sur la croupe du Vésuve. Il a été bâti en 1738 par ordre de Charles de Bourbon, souverain connu par son goût pour les arts libéraux, et surtout pour ces arts industriels qui procurent peut-être moins de gloire, mais qui contribuent bien plus à la

prospérité d'un pays. Nous mettons de ce nombre les manufactures de tapisseries, de tables de pierre dure, espèce de mosaïque et de porcelaine comparable à celle de Sèvres; établissemens qui augmentèrent les relations commerciales et le bien-être d'un grand nombre d'artistes napolitains.

Mais le plus grand bienfait du roi Charles, celui qui sera apprécié généralement, et qui attire un grand concours d'étrangers, est la fondation du Musée de Portici, où l'on voit rassemblés les documens matériels les plus certains de l'histoire des arts, des mœurs et des usages antiques. Le détail en seroit infini; et, même prévenu, on n'en est pas moins surpris du nombre de statues de bronze et de marbre de toutes les proportions, de peintures, de vases d'or, d'argent et de terre, encore plus précieux, qui forment cette immense collection. A chaque pas, on est arrêté par des objets disparates, quoique tous intéressans, et qui donnent matière à des réflexions, à des rapprochemens, et à des motifs d'étude. Ici on voit des meubles de formes élégantes, tels que tables, chaises curules, trépieds, lampes et candelabres; là des instrumens d'agriculture, de chirurgie, de musique, et des ustensiles de cuisine; plus loin, des armes offensives et défensives, des ajustemens et des

bijoux servant à la toilette des femmes; des pierres gravées, des camées et autres pierres précieuses taillées et montées en bagues, en épingles et en bracelets; ailleurs on trouve des couleurs pour la peinture, des œufs, du froment, des noix, et même des plantes légumineuses dont la forme est reconnoissable; et jusqu'à de l'huile et du vin desséchés. Enfin on vous y montre une bibliothèque entière qui faisoit les délices de quelque savant du siècle d'Auguste, et qui fait le désespoir des savans de nos jours; car tous ces rouleaux de papyrus ont été réduits en charbon, ou pourris par l'humidité. Les derniers se réduisent en poussière lorsqu'on les touche, et les autres ne doivent une conservation plus parfaite qu'à l'état de calcination auquel ils ont été réduits. Une main adroite et industrieuse peut même les développer et les mettre en état d'être lus et transcrits. Le fameux père Antoine Piaggi, inventeur du procédé, n'en a cependant développé qu'un petit nombre; on déplore avec juste raison la lenteur de ses opérations, et surtout la disparition d'une grande partie de ces précieux manuscrits.

Quelque plaisir que m'ait fait éprouver la vue de tant de richesses accumulées, j'aurois préféré voir ces objets sur le lieu même où ils ont été trouvés. Aujourd'hui, classés froidement et,

pour ainsi dire, par ordre de matières, sur les tablettes d'un cabinet, ils m'ont paru dépouillés de cette sorte de vernis d'antiquité qui ajoute tant au prestige, et que le pénible travail des commentateurs fait disparoître. En ce moment, je ne suis pas d'humeur à disserter; il me faut non des raisonnemens, mais des émotions, et je vais les chercher sur le théâtre même d'une grande catastrophe; je vais remuer des cendres refroidies depuis si long-temps; je vais les voir se réchauffer, pour ainsi dire, aux rayons du soleil dont elles étoient si avides, se ranimer, et produire à mes yeux toute une génération depuis si long-temps éteinte; en un mot, transportons-nous à Pompeï; rétablissons par la pensée cette antique cité dans son intégrité primitive, et peuplons-la de ses anciens habitans.

Le sol et la poussière de l'Italie ne sont en effet que le détriment des objets d'art qui couvroient autrefois sa surface; et les entrailles de la terre en recèlent même encore la plus grande partie. Ces monumens superbes que la puissance de Rome, aidée du génie de la Grèce, élevoit jusqu'aux nues; ces longues colonnades de marbre; ces galeries ornées de peintures; tout ce luxe des arts réunis, et que les richesses du monde entier pouvoient à peine payer, n'ont laissé qu'un souvenir à moitié effacé; et, sem-

blables à ces os blanchis épars, sur le sol d'un champ de bataille, l'imagination a besoin de s'exalter pour les reconnoître au milieu de ces débris du colosse romain. En creusant à quelque profondeur, nous découvrons, il est vrai, de nouveaux témoignages de la magnificence des anciens; néanmoins, tous ces monumens, brisés, mutilés, disjoints, après avoir exercé la patiente sagacité des antiquaires, ne peuvent souvent être restitués en leur état primitif. Mais que l'on se figure la joie, les transports de ceux qui les premiers soulevèrent le voile de mort qui couvroit une ville entière descendue vivante dans le tombeau, sans rien perdre de ces formes que le temps avoit dérobées aux atteintes multipliées des dévastateurs de la belle et malheureuse Ausonie.

Déjà un ingénieux écrivain a évoqué les ombres de quelques Romains illustres, et les a transportés sur le sol de leur antique patrie, dont ils ont à peine reconnu les restes mutilés par les barbares, ou déguisés par les rénovateurs. En effet, une ville qui, dès son origine, n'a pas cessé d'exister, quoiqu'elle ait changé de face plusieurs fois dans l'espace de deux mille ans, doit cependant conserver les marques certaines du goût successif de ses habitans. Ses constructions portent encore le cachet des divers peuples qui les ont érigées. On y reconnoît

d'abord le style mâle et sévère et le caractère de solidité qu'on donnoit aux moindres édifices, sous le gouvernement des premiers rois et de la république. Rome devient ensuite, sous Auguste, cette ville de marbre enrichie de tous les arts de la Grèce. Les autres empereurs la font plus riche, sans la rendre plus belle. Enfin le goût dégénéré du moyen âge, offrant le mélange de l'ancien style et des imaginations déréglées des Orientaux, donne naissance à ce genre bâtard de constructions dont les Goths, les Lombards et les Normands couvrirent tour à tour l'Italie. Cependant la renaissance arrive ; Rome moderne sort des ruines. Mais bientôt, à des monumens d'un goût sévère et grandiose, succède, avec l'amour effréné de l'ornement et de la nouveauté, l'architecture *borominesque*.

Une ville, remplie d'une aussi grande confusion de monumens de tous les âges, ne porte plus aucun caractère. Elle n'est ni antique, ni moderne ; elle ne ressemble plus qu'à un musée, où l'observateur peut suivre la marche de l'art de siècle en siècle, par les échantillons qui en sont restés ; mais où un Romain du temps d'Auguste reconnoîtroit aussi peu sa patrie dans l'état où elle est, que nous ne pouvons, malgré nos recherches, découvrir le plan et l'ensemble de son antique magnificence.

Il n'en est pas de même d'une ville ensevelie depuis vingt siècles dans les entrailles de la terre. Pompeï a échappé aux vicissitudes du temps et des hommes; les nations ont passé et repassé sur son sol, et l'ont foulé aux pieds sans y laisser de profondes traces. Ses monumens sont restés intacts et sans mélange; on y retrouve, dans leurs moindres détails, le souvenir des mœurs antiques; et si l'un de ses anciens habitans, échappé à la loi commune qui veut qu'en quittant notre dépouille mortelle nous nous abreuvions des eaux du Léthé; si un Pompeïen revenoit sur la terre avec la faculté de se ressouvenir des temps écoulés, il pourroit s'écrier, en approchant de sa ville natale : Salut, ô ma patrie! je te revois telle que je t'ai laissée, lorsqu'une épouvantable catastrophe me força de m'éloigner de tes murs. Voici cette enceinte sacrée qui renferme le tombeau de mes pères; j'ai souvent répandu des parfums et des larmes sur ces urnes qui renferment encore leurs cendres! Voilà ces bancs de marbre, situés aux portes de la ville, où j'attendois l'arrivée du voyageur pour lui offrir un asile, et exercer à son égard les lois de l'hospitalité. Le voilà ce théâtre qui retentissoit des applaudissemens accordés aux productions dramatiques des Térence et des Euripide, pendant que le Vésuve commençoit à exercer

sa fureur ; c'est vers ce temple que la foule effrayée vint, mais trop tard, implorer la clémence divine.

Le citoyen de Pompeï, parvenu enfin devant sa propre maison, se prosterneroit de nouveau devant ses pénates ; il reconnoîtroit ses foyers, et parcourroit en soupirant les secrets détours de ses appartemens solitaires. Une source murmuroit autrefois dans ce bassin ; des vignes ombrageoient ce portique ; ici étoit la salle préparée pour le bain ; là, sur ce pavé de mosaïque, étoit dressé le *triclinium* autour duquel ses amis, couronnés de myrte, et appuyés sur de riches coussins, se passoient la coupe remplie d'un vin grec parfumé...

Nous pourrions prolonger cette fiction, et promener le contemporain de Pline de rue en rue, de place en place ; le faire gravir sur les murailles de la ville, et lui faire parcourir des yeux les champs de la Campanie, où il auroit cherché en vain des villes célèbres qui n'existent plus. Abandonnons cependant le rôle de déclamateur ou de romancier, et reprenons celui d'historien.

C'est dans le premier siècle de notre ère, sous le règne de Titus, qu'eut lieu la violente éruption du volcan, qui détruisit plusieurs villes, ébranla et couvrit de cendres et d'épouvante

l'Italie entière. Herculanum, Stabia et Pompeï ensevelies, durent au fléau qui sembloit les avoir anéanties pour toujours, et leur conservation miraculeuse, et leur célébrité actuelle. Herculanum et Pompeï étoient voisines; mais l'histoire de la dernière de ces villes est moins intéressante et plus obscure. On n'en sait guère autre chose, sinon qu'elle fut fondée par les Opici, que les Etrusques y habitèrent, et qu'elle fut successivement dominée par les Pelasges, les Samnites et les Romains.

C'étoit une ville maritime, située à cinq milles du cratère du Vésuve, et à l'embouchure du Sarno. Son port étoit commun aux habitans de Nola, de Nocera et d'Acerra; mais l'éruption du volcan changea son site, ou plutôt celui de la rivière, qui coule maintenant à plus d'une lieue de son ancien lit. Les laves et les cendres comblèrent le port, et créèrent un nouveau rivage qui repoussa les eaux de la mer à une grande distance.

Déjà Pompeï avoit été endommagée par le tremblement de terre de l'an 63, et elle fut entièrement ensevelie dans l'éruption de 79, la première dont l'histoire fasse mention, et la plus fatale de toutes, par le grand nombre de villes qu'elle détruisit, par la multitude de personnes qui en furent les victimes, et enfin, par la mort

de Pline. Herculanum, beaucoup plus rapprochée du volcan, fut recouverte d'une matière dure et compacte, qu'on a été obligé de creuser avec une peine infinie, et à la pointe du marteau, pour en dégager les monumens. Cette matière, dans son état de fluidité incandescente, ayant pénétré jusque dans les plus petits vides, les avoit remplis comme si on y eût coulé du plomb fondu; tandis que Pompeï n'avoit disparu que sous une couche de cendres et de scories sans adhérence entr'elles. Il étoit facile de les enlever, puisqu'elles surmontoient les édifices seulement de quelques palmes. Cette pluie de pierres et de matières enflammées, s'étendit jusques à Castello a Mare, l'ancienne Stabia, et couvrit le terrain sur un rayon de trente milles; mais avec une intensité décroissante, en raison de sa distance. A Pompeï, il tomba des pierres pesant jusqu'à huit livres; et à Stabia, seulement d'une once.

En 1689, comme on fouilloit des terres aux environs du Vésuve, et à près d'un mille de la mer, on trouva quelques inscriptions antiques faisant mention de la ville de Pompeï, que l'on ne supposoit guère avoir existé sur ce local. Aussi ne donna-t-on pas de suite à cette découverte.

Cependant le prince d'Elbeuf, de la maison de Lorraine, général au service de l'empereur

Charles VI, se trouvant à Naples en 1713, fit construire une maison de plaisance à Portici, lieu déjà fort agréable, mais presque désert à cette époque. Ayant eu besoin de fragmens de marbre pour faire exécuter des décorations en stuc, il apprit qu'un habitant du village en avoit trouvé une grande quantité en creusant un puits. Le prince fit l'acquisition de ce terrain. Ses ouvriers ayant percé une voûte, la curiosité les porta à y pénétrer, et ils y trouvèrent des fragmens de beaux marbres, et même des statues. Instruit de cette précieuse découverte, le prince fit continuer les recherches, qui lui procurèrent une si grande quantité d'objets dignes de remarque, que le gouvernement napolitain en devint jaloux, et donna l'ordre de cesser les fouilles, pour les reprendre lui-même bientôt après. On découvrit enfin, à soixante-dix pieds sous terre, non seulement des objets épars, mais une ville tout entière, celle d'Herculanum, avec ses temples, ses théâtres, ses maisons particulières, remplis de statues de marbre, de bronze, de peintures, de meubles; enfin de tout ce qu'une catastrophe imprévue et subite avoit forcé d'y abandonner.

Il paroissoit impossible de rendre Herculanum, et Stabia découverte peu de temps après, à la clarté du jour, parce que le sol qui les re-

couvre supporte maintenant les villes de Portici et de Castello a Mare ; mais un hasard fortuné ayant fait retrouver la véritable place de Pompeï sous un terrain peu propre à la culture, il fut aisé d'en faire l'acquisition, et on conçut l'idée de dégager cette dernière ville de l'enveloppe superficielle qui la déroboit aux regards. C'est à cette pensée hardie que l'on doit la conservation d'un grand nombre d'édifices qui auparavant étoient à peine aperçus, et disparoissoient aussitôt pour toujours. Depuis cette époque, les amis des arts et de l'antiquité accourent visiter ces lieux, qui sont devenus pour eux le but d'une sorte de pèlerinage obligé.

Dès l'origine, ces importantes découvertes occupèrent le monde savant. Des relations multipliées alimentèrent long-temps la curiosité publique sans la satisfaire complétement ; car le gouvernement, jaloux à l'excès de ces trésors, en permettoit à peine la vue, et empêchoit avec soin qu'on ne pût les dessiner et les mesurer. Il se réservoit le droit d'en donner une connoissance exacte au moyen de la gravure (1).

(1) L'Académie de Naples n'a encore publié sur cette ville que deux volumes : l'un contient les peintures de la *villa* antique, l'autre des mosaïques. Jean-Baptiste Piranesi a donné quelques feuilles détachées sur Pompeï ; elles ne sont pas aussi exactes que bien gravées. Ses fils les ont transportées sur une plus grande échelle ; mais les erreurs n'en sont devenues que plus

La première fouille, exécutée en 1755, découvrit, par un hasard aussi heureux que singulier, le chemin qui menoit à la porte de la ville. (*Planche XVI.*) Elle a trois ouvertures : celle du milieu, pour le passage des voitures ; les deux autres, beaucoup plus étroites, pour les piétons. La voie, pavée avec de grands quartiers de lave taillés irrégulièrement, et bordée de trottoirs, continue dans l'intérieur de la ville, qu'elle doit traverser, non en ligne directe, mais en formant de nombreux détours et en affectant diverses largeurs. On peut observer à cet égard que les anciens estimoient beaucoup moins que nous une parfaite symétrie dans le plan de leurs

choquantes. Dans son ouvrage intitulé *Prospetto Istorico e Fisico de gli Scavi d'Ercolano e Pompeï*, Dancora a fait des recherches pleines d'érudition. MM. Delalande et Cochin ont aussi parlé de ces villes. Les Anglais, du temps de M. Hamilton, et sous le ministère d'Acton, ont voulu se procurer des dessins exacts de Pompeï et d'Herculanum, sans pouvoir y parvenir. M. l'abbé Romanelli a publié un Itinéraire de Pompeï, qui n'a rien de neuf. M. Nicolasi a fait une dissertation où il répète tout ce que Dancora avoit dit. Au reste, tous ces ouvrages n'ont d'autres planches qu'un petit plan général, fait à vue. Enfin, l'ouvrage de l'abbé de Saint-Non étoit le plus satisfaisant, quoique peu exact ; lorsque M. F. Mazois obtint la permission de dessiner et de mesurer les ruines de Pompeï. Ce bel ouvrage, résultat d'un travail assidu depuis 1809 jusqu'à 1812, se publie par livraisons avec le plus grand succes. M. Frédéric de Clarac, témoin des fouilles faites en 1813, en rendit compte dans plusieurs articles du Journal Français imprimé à Naples ; et ces articles réunis, avec des additions, et accompagnés de quinze planches, forment une brochure tirée à un petit nombre d'exemplaires, et qu est fort intéressante.

POMPEI.

Digitized by Google

Digitized by Google

villes et de leurs édifices. Il en résultoit moins de monotonie, et peut-être plus d'agrément.

En effet, ces rues longues, larges et régulièrement bâties; ces places entourées de façades sur le même dessin; ces longues avenues, ces percées à perte de vue, offrent, si l'on veut, une idée de grandeur, de magnificence, et même quelques avantages de propreté et de salubrité: mais, en général, ces objets si réguliers sont aussi très-monotones. Les rues tirées au cordeau et dans lesquelles, à certaines heures du jour, on ne trouve point d'abri contre les rayons brûlans du soleil qui s'y introduit sans obstacle, sont infiniment moins commodes que celles qui parcourent une ligne légèrement sinueuse ou anguleuse.

Les anciens s'attachoient peu à la symétrie, qu'ils sacrifioient souvent à la beauté pittoresque des points de vue. C'est ainsi qu'on peut expliquer les singulières irrégularités de constructions qui nous paroissent bizarres, parce que nous avons perdu l'aspect sous lequel on devoit les envisager. Je pourrois citer un grand nombre d'exemples à l'appui de cette observation : le plus remarquable est l'agrégation des trois temples d'Erechthée, de Minerve Poliade, et de Pandrose, dans la citadelle d'Athènes.

Retournons à Pompeï. Avant d'entrer dans la ville, on voit, selon l'usage des anciens, des

tombeaux à droite et à gauche du chemin; et, à peu de distance, une maison de campagne avec une cour décorée de colonnes qui forment péristyle : un seul étage s'élève au-dessus du rez-de-chaussée, au-dessous duquel on trouve des souterrains qui servoient de caves, de salle à manger, ou de retraite pour se mettre à l'abri de la grande chaleur.

En général les maisons, chez les anciens, n'avoient pas, comme chez nous, une multitude d'étages superposés, et qui s'élèvent jusqu'aux nues; ils ne connoissoient point ces longues files d'appartemens et ces galeries où le luxe étale ses richesses et son oisiveté. Les chambres petites, sans communication entre elles, et ne tirant souvent du jour que de la porte, aboutissoient toutes sous un portique, dont les cloîtres de nos couvens conservent la ressemblance, et qui entouroit une petite cour, rafraîchie par un bassin et un jet d'eau. L'étage supérieur tiroit du jour par des fenêtres rares et étroites; celles qui étoient percées sur la rue ressembloient à nos jours de souffrance, situées, comme les fenêtres des maisons turques, à six pieds de hauteur, et fermées par des feuilles de talc, des tables d'albâtre, peut-être même des petits carreaux de verre dépoli. Cette disposition des croisées empêchoit de voir ce qui se passoit à l'extérieur;

mais aussi étoit-on, chez soi, à l'abri des regards indiscrets.

La charpente, rarement employée dans la construction, étoit remplacée par des voûtes; et, pour l'ordinaire, les toits se terminoient en terrasse. Des mosaïques tenoient lieu de pavé; les murs intérieurs, et jusqu'aux façades, étoient couverts de peintures appliquées sur un très-beau stuc.

En visitant Pompéï, j'ai été frappé de la ressemblance de ses constructions avec celles dont l'usage s'est perpétué dans le Levant, et particulièrement chez les Grecs modernes. On y reconnoît ces estrades basses, qui règnent à l'entour des appartemens, et sur lesquelles on s'asseyoit sans doute, comme en Turquie, sur des matelas, des coussins, des tapis ou des nattes. Ces siéges, qui ne s'élèvent pas à un pied au-dessus du sol, confirmeroient assez ce que j'ai avancé ailleurs (1), que les anciens devoient s'accroupir sur leurs talons, ou s'asseoir les jambes croisées, comme les Orientaux; et qu'il n'y avoit que les gens distingués en fonctions, et dans des cérémonies publiques, qui occupoient des siéges élevés. La forme même des gradins des théâtres viendroit à l'appui de cette assertion.

Nous retrouvons encore dans le Levant l'usage

(1) Lettres sur la Grèce, Constantinople, etc. IIe partie, page 79.

des tables rondes ou trépieds couverts de plateaux, qu'on approchoit des lits faits avec de l'ivoire et des bois précieux. Les pavés de marbre, les mosaïques, les peintures sur les murs, l'usage des bassins dans les cours, et jusque dans l'intérieur des appartemens, les fenêtres hors d'aspect, les chambres ne tirant de l'air que de la porte qui s'ouvre sur des galeries couvertes et soutenues par des piliers ou des colonnes; les bains de vapeur des Orientaux, leurs tombeaux peints, dorés et sculptés, leurs chambres sépulcrales situées aux portes de la ville, sur le bord des chemins, et entourées de promenades; la même disposition des boutiques, les trottoirs élevés le long des maisons et sur le bord des routes; tout cela dans le Levant est calqué sur les usages antiques. La ressemblance même étoit telle avec ce que j'avois déjà vu, que rien ne m'étonnoit dans ces ruines, qui me sembloient être celles d'une ville turque, abstraction faite du style de l'architecture des monumens publics; et si elle eût été habitée par des Orientaux, j'aurois cru qu'elle avoit été construite par eux. C'est en effet chez les Musulmans qu'on prendra une idée assez exacte des mœurs des Romains (1); de même qu'on s'instruira du ma-

(1) On peut voir des rapprochemens très-curieux entre les

tériel des arts de ces derniers dans le Muséum de Portici.

Cependant une chose m'a frappé de surprise au milieu des édifices de Pompeï, c'est l'extraordinaire exiguité de leur proportion. Les maisons, les rues, les places de cette ville ne paroissent avoir été habitées que par un peuple de pygmées.

La voie publique et la grande rue n'ont que douze pieds de largeur, et d'autres rues n'en ont que huit ou dix; les portes latérales de la ville n'ont que quatre pieds aussi de large : l'entrée de plusieurs tombeaux, et d'un *triclinium* pour les repas funèbres, n'a que trois pieds et demi à quatre et demi de hauteur; quelques chambres n'ont que six pieds carrés. Les murs de la ville ont de quatre à cinq toises de hauteur; et les escaliers qui aboutissent aux remparts ne peuvent contenir deux personnes à la fois.

Le contraste est frappant avec les autres antiquités de la grande Grèce, et surtout de la Sicile, où l'on voit des temples colossaux, et dont les colonnes sont si énormes qu'un homme peut tenir à l'aise dans l'une de leurs cannelures, qui n'ont pas moins de dix-huit pouces d'ouverture. Comment accorder les proportions de cette

---

mœurs de la Grèce antique et moderne, dans l'excellent ouvrage de M. Guis, intitulé : Voyage Littéraire, etc.

ville en miniature avec le récit des historiens; qui, donnant de l'importance aux moindres choses, sembloient grandir les ouvrages et jusqu'à la stature des hommes de leur temps?

Si les Pompeïens n'étoient cités dans l'histoire comme un peuple libre qui a soutenu plusieurs guerres avec ses puissans voisins, nous croirions que leur ville a été construite par l'un de ces grands propriétaires dont les énormes richesses surpassoient celles de plusieurs de nos princes souverains, et qui, ayant plusieurs milliers d'esclaves à ses ordres, leur auroit fait bâtir une cité pour les renfermer tous, et les y faire travailler chacun de leur métier ou de leur art, dont le produit auroit appartenu au maître. En effet, les maisons, toutes sur le même plan, étant resserrées, mais commodes pour un petit ménage, et leurs temples, comme leurs autres édifices, étant en proportion avec la petitesse des habitations, tout s'expliqueroit aisément au moyen de cette singulière hypothèse.

Au reste, dans Rome même, malgré son immense étendue, les simples citoyens occupoient peu d'espace; les maisons particulières devoient être aussi resserrées que celles de Pompeï, si l'on considère que la moitié de la ville étoit remplie par les immenses palais des empereurs, qui formoient à eux seuls de petites villes, par

les cirques, les théâtres, et une quantité prodigieuse de temples, de chapelles, de thermes et de jardins. Il est vrai que le peuple romain qui passoit le jour en plein air, ou dans les établissemens publics, n'avoit besoin que d'une retraite fort étroite pour y passer la nuit.

Quoi qu'il en soit, l'imagination, cette puissante déité, sait bientôt grandir tous les objets: elle pose son prisme devant vos yeux, elle brise votre compas et votre toise, et vous oubliez ce qu'un froid calcul vous avoit fait apercevoir. Ces maisons se convertissent en palais, ces murailles acquièrent la hauteur de celles de Babylone; ces rues deviennent des voies triomphales, et ces tombeaux renferment tous la cendre de grands hommes. Nos idées s'élèvent à l'aspect de ces merveilles, et l'esprit égaré dépasse la mesure de la vue.

C'est en effet un spectacle singulier de voir à découvert cette ville qui remonte à une époque si éloignée, et d'y retrouver la trace des mœurs antiques dont les auteurs n'avoient pu nous donner qu'une idée confuse et incomplète. Les édifices, endommagés à peine dans leur partie supérieure, étoient du reste parfaitement conservés lorsqu'ils furent découverts; les statues, les mosaïques, les peintures même avoient encore toute leur fraîcheur; les meubles, les

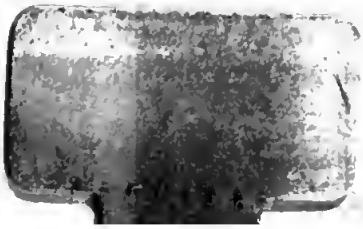
ustensiles, les moindres objets, étoient demeurés à la place qu'ils occupoient seize siècles auparavant ; le pain, le blé, les fruits, quoique desséchés ou légèrement calcinés, étoient encore reconnoissables ; enfin l'on y retrouva même les corps de plusieurs habitans vêtus comme à leur dernier jour, et dans les attitudes où la mort les avoit frappés, les uns cherchant à fuir avec leurs bijoux les plus précieux, les autres cachés dans des lieux obscurs, surpris à table, ou étouffés dans le bain.

La description qu'on eût pu faire de Pompeï, auroit été celle d'une ville existante, et il n'y eût manqué que de rendre à la vie ses habitans. Que n'a-t-on la faculté de les évoquer et de les forcer à venir repeupler leur patrie ! On les verroit agir, reprendre leurs habitudes, et nous donner le secret de leurs mœurs, de leurs usages, de leur industrie, et surtout les procédés de leurs arts. Ne pouvant nous satisfaire à cet égard, on pourroit au moins replacer les statues, les tableaux, les meubles qu'on a enlevés, et rétablir le toit des édifices : ils serviroient d'asile à quelques gardiens soigneux et fidèles, qu'on chargeroit de veiller à la conservation et à l'entretien de ce riche dépôt.

Par là ces monumens qui ont tant souffert recommenceroient une nouvelle existence qui se

prolongeroit dans les siècles à venir. Ce spectacle, unique dans le monde, attireroit constamment la foule des amateurs de toutes les nations; et une simple promenade dans les rues de cette ville seroit plus instructive que la lecture de toutes les volumineuses dissertations des antiquaires. Mais il faut pour cela que l'on achève de débarrasser les murs d'enceinte des terres qui les mettent au niveau de la campagne : ils deviendroient alors une barrière suffisante contre la cupidité des spoliateurs. Qu'on rétablisse aussi les portes de la ville; qu'on y mette des gardes pour en écarter tout profane; et qu'elles ne s'ouvrent qu'à la prière de l'artiste, ou du savant voyageur. Cette antique cité, désormais sacrée, peut devenir un Muséum où l'on conservera jusques aux moindres vestiges de sa grandeur passée. L'on n'a déjà que trop mutilé ces ruines désertes. Qu'on y replace jusqu'aux cendres de leurs habitans; et que, par une heureuse illusion, le voyageur, entouré d'objets occupant leur place, et dans la situation où ils se trouvoient jadis, puisse se croire un moment le contemporain de Pline, et le sujet de Titus.

FIN DU TOME PREMIER.

960833

Digitized by Google